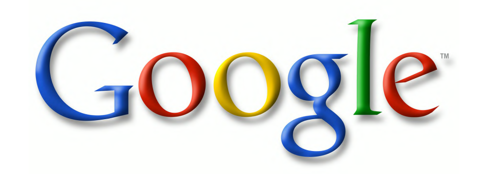
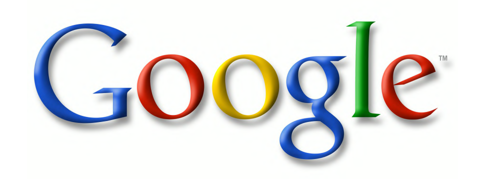
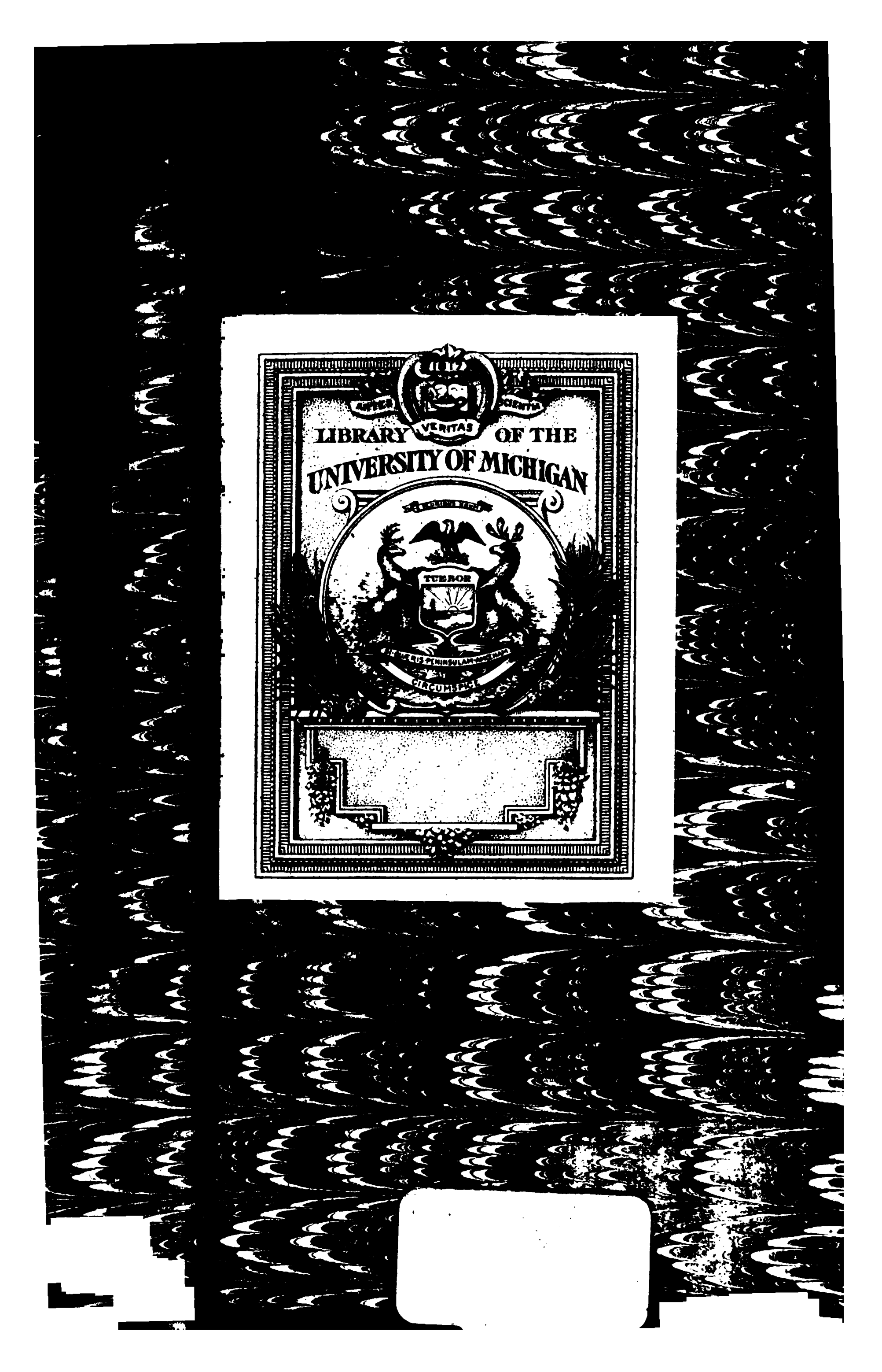
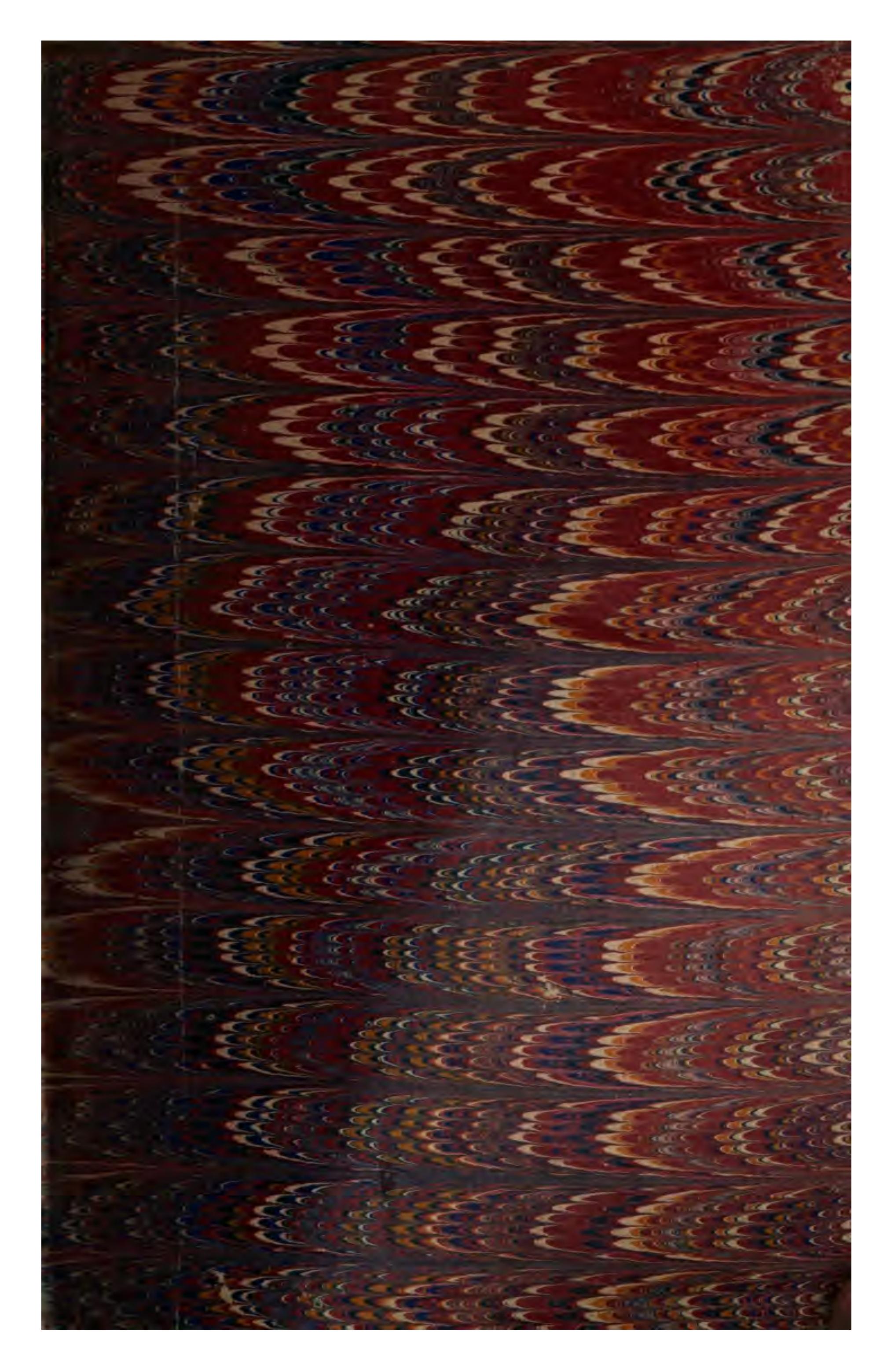
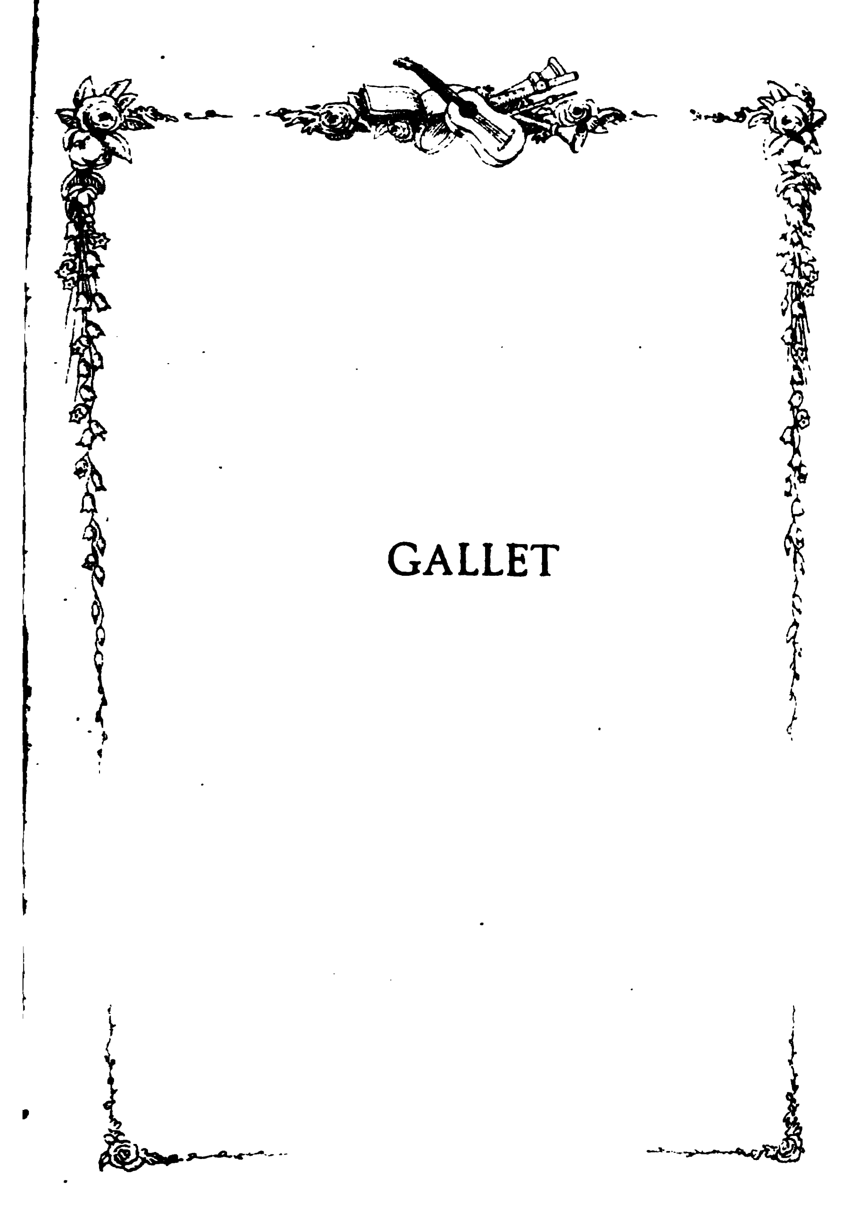










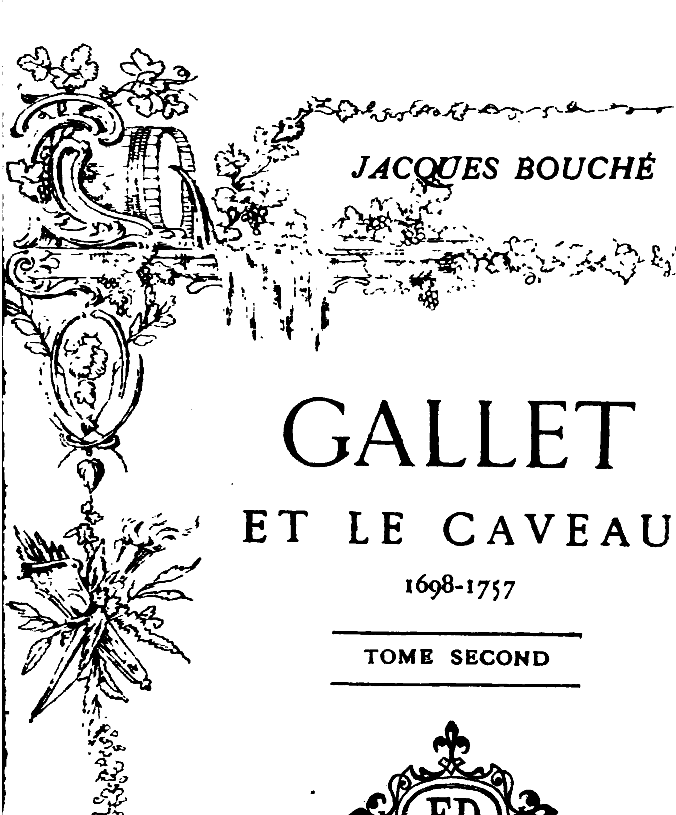
GALLET

TIRÉ A :

1.000 exemplaires sur papier vergé anglais ;
100 exemplaires sur papier de Chine ;
2 exemplaires sur peau de vélin.



SORTI DES PRESSES
DE BONNEDAME ET FILS
Typographes à Épernay
Octobre 1883



JACQUES BOUCHÉ

GALLET

ET LE CAVEAU

1698-1757

TOME SECOND



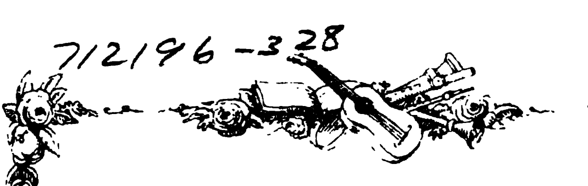
PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

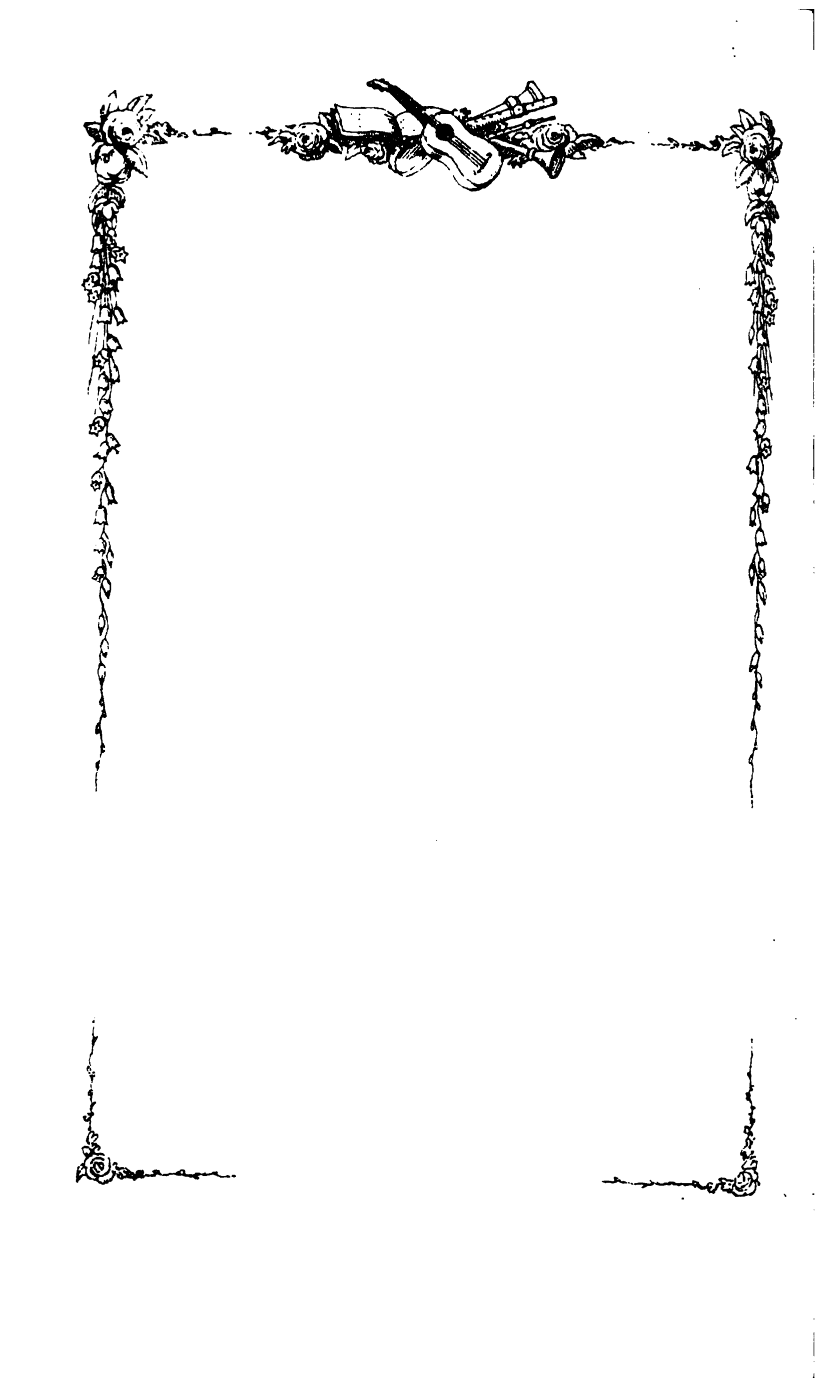
Palais-Royal, 15, 17 et 19, Galerie d'Orléans

M. DCCC. LXXXIV



CHANSONS

LA BOULANGÈRE.
LA MEUNIÈRE DU MOULIN A VENT.
LA DOUBLE SURPRISE.
LA BERGÈRE RECONNOISSANTE.
L'HEUREUSE ÉPREUVE.
LES INCONVÉNIENTS DU MARIAGE.
L'HEUREUX ACCORD.
CANTIQUE SUR SAINT ROCH.
LA CINQUANTAINE.
LE CURIEUX.
L'HIRONDELLE DE CARÊME.
LES COUPLES ASSORTIS.
LA FILLE DU SAVETIER.





LA BOULANGÈRE

La boulangère a des écus
Qui ne lui coûtent guère :
Elle en a, car je les ai vus,
J'ai vu la boulangère
Aux écus,
J'ai vu la boulangère.

— D'où te viennent tous ces écus,
Charmante boulangère ?
— Ils me viennent d'un gros Crésus,

Dont je fais bien l'affaire,
Vois-tu !
Dont je fais bien l'affaire.

A mon four auſſi ſont venus.
De galants militaires ;
Mais je préfère les Créſus
A tous les gens de guerre,
Vois-tu !
A tous les gens de guerre.

Des petits-maîtres ſont venus,
En me diſant : « Ma chère,
Vous êtes plus bell' que Vénus. »
Je n' les écoutois guère,
Vois-tu !
Je n' les écoutois guère.

Des abbés coquets ſont venus :
Ils m'offroient, pour me plaire,
Des fleurettes au lieu d'écus ;
Je les envoyois faire...
Vois-tu !
Je les envoyois faire...

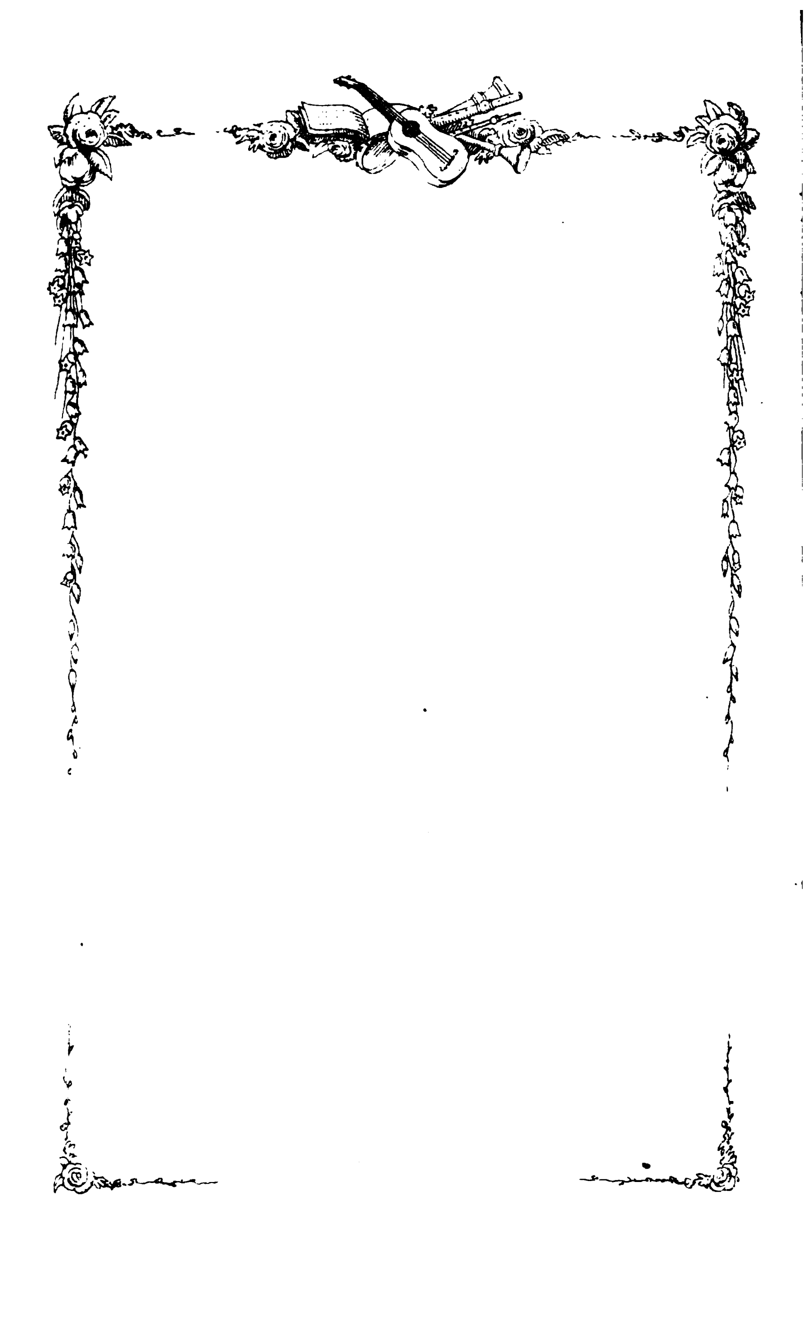
— Moi, je ne ſuis pas un Créſus,
Abbé, ni militaire :
Mais mon talent eſt bien connu :
Boulanger de Cythère,
Vois-tu !
Boulanger de Cythère.



Je pétrirai, le jour venu,
Notre pâte légère,
Et la nuit au four aſſidu,
J'enfournerai, ma chère,
Vois-tu !
J'enfournerai, ma chère.

- *Eh bien ! épouſe ma vertu,*
Travaill' de bonn' manière,
Et tu ne ſeras pas... déçu
Avec la boulangère
Aux écus !
Avec la boulangère.







LA MEUNIÈRE DU MOULIN A VENT

En amour je ſuis très-ſavant
De plus d'un' manière.
Depuis qu'un jour qu'il ſ'foit du vent,
Par derrière comm' par devant,
J'ai vu la meunière
Du moulin à vent.

Je me promenois très-ſouvent :
Près de la rivière ;
L' moulin à eau dorénavant

Ne me plaira plus comme avant :
J'ai vu la meunière
Du moulin à vent.

Je lui dis : « Je ſuis bon vivant,
Aimez-moi, ma chère ;
Vous verrez qu'avec moi le vent
Soufflera toujours du levant
Pour la bell' meunière
Du moulin à vent. »

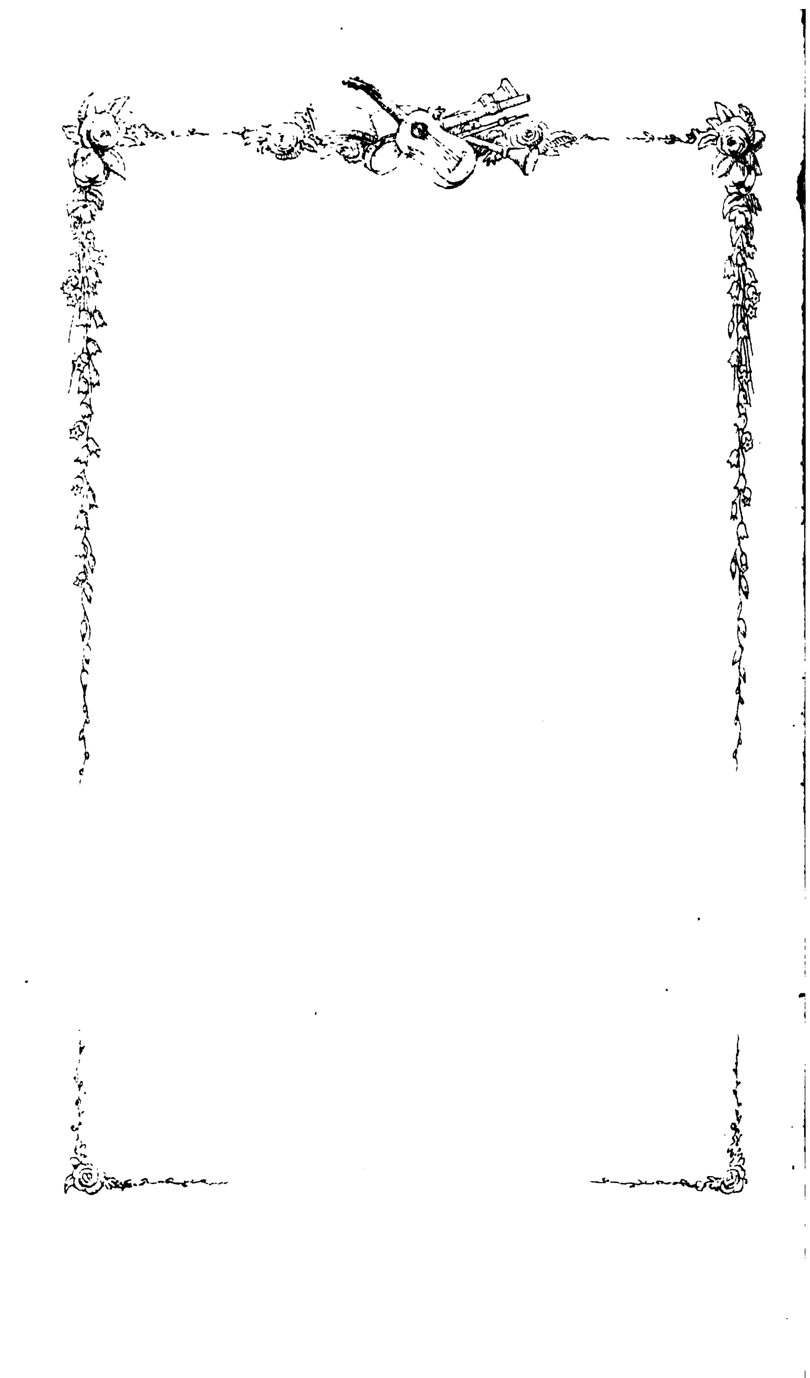
Mais c'eſt une tête à l'évent ;
Ell' tourna l' derrière,
Et refermant son contrevent
Ell' me laiſſa triſte et rêvant
A la belle meunière
Du moulin à vent.

J' voulois, plein d'un zèle fervent
Faiſant ma prière,
M'aller jeter dans un couvent,
N' pouvant pas êtr' frère servant
D' la belle meunière
Du moulin à vent.

J'allai la voir le jour ſuivant ;
Elle fut moins fière,
Se tourna mieux qu'auparavant ;
Et le lendemain, par devant,
J'ai vu la meunière
Du moulin à vent.

D'un autre moyen me ſervant,
J'allai chez le notaire ;
Et ſur le contrat écrivant,
J' dis : « Mettez : Paſſé par devant...
J'épouſe la meunière
Du moulin à vent. »







LA DOUBLE SURPRISE

La trop innocente Colette,
Et le trop ſimple Colinet,
Sans penſer à mal, ſur l'herbette,
Folâtroient dans un verd boſquet.
Appercevant de la Brunette,
Par hazard, le ſein rondelet :
Eh! qu'eſt-ce que ceci, Colette!
Dit bien étonné Colinet.
Comm' v'la qu'eſt fait,
Comm' v'la qu'eſt fait!

Voulant ſe défendre, Colette
Fit découvrir à Colinet
D'une cuiſſe ferme & doucette,
L'échantillon blanc comme lait.
Portant une main indiſcrette
Plus haut que ce nouvel objet...
Eh ! qu'eſt-ce que ceci, Colette !
Dit, émerveillé, Colinet.
Comm' v'la qu'eſt fait ! bis.

Effet d'une vertu ſécrette !
Il s'arrête tout ſtupéfait,
Au lieu d'où l'Amour en cachette
Contre lui lance un malin trait ;
Ce trait pénétrant ſa pochette,
En fait ſortir ſon flageolet :
Eh ! dit bien ſurpriſe Colette,
Qu'eſt-ce que ceci, Colinet !
Comm' v'la qu'eſt fait ! bis.

Nature ne fut pas muette,
Et mit Colin d'abord au fait ;
Trois fois la Belle ſatisfaite,
Le rend plus qu'elle ſatisfait.
Touchant d'une main inquiète
Le charme qu'elle méconnaît,
Eh ! dit en ſoupirant Colette,
Qu'eſt-ce que cela, Colinet !
Comm' v'la qu'eſt fait ! bis,



LA BERGÈRE RECONNOISSANTE

Dans un bois je vis l'autre jour
Villageoiſe jolie,
Et qui me parut, en amour,
N'être pas aguerrie.
En l'abordant, sur ſa beauté
Je vantai fort la Jouvencelle :
Ah ! me dit-elle, Monſieur, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

Tes yeux, lui dis-je, mon Enfant,
Ont pénétré mon âme ;
Je mourrai, ſi, dans cet inſtant,

Tu n'appaiſes ma flâme.
De l'un & de l'autre côté,
J'applique un baiſer à la belle :
Ah ! me dit-elle, &c.

A ces mots, la reconnoiſſant
Simple autant que charmante,
Je devins plus entreprenant,
Elle plus complaiſante.
Certes, m'écriai-je enchanté,
Cette gorge eſt d'une Pucelle :
Ah ! me dit-elle, &c.

Ma main, au gré de mes déſirs,
Et confiante & volage,
Sur un ſein fait pour les plaiſirs
Termine ſon voyage :
Que d'appas, dis-je tranſporté,
Ton joli Cotillon récelle ! *
Ah ! me dit-elle, &c.

Aſſeyons-nous ſur ce gazon,
Lui dis-je, mon aimable.
Fort bien : Prends à préſent leçon
D'un jeu tout agréable.
Pouſſant à bout la liberté,
Je ne la trouvai point rebelle :
Ah ! me dit-elle, &c.

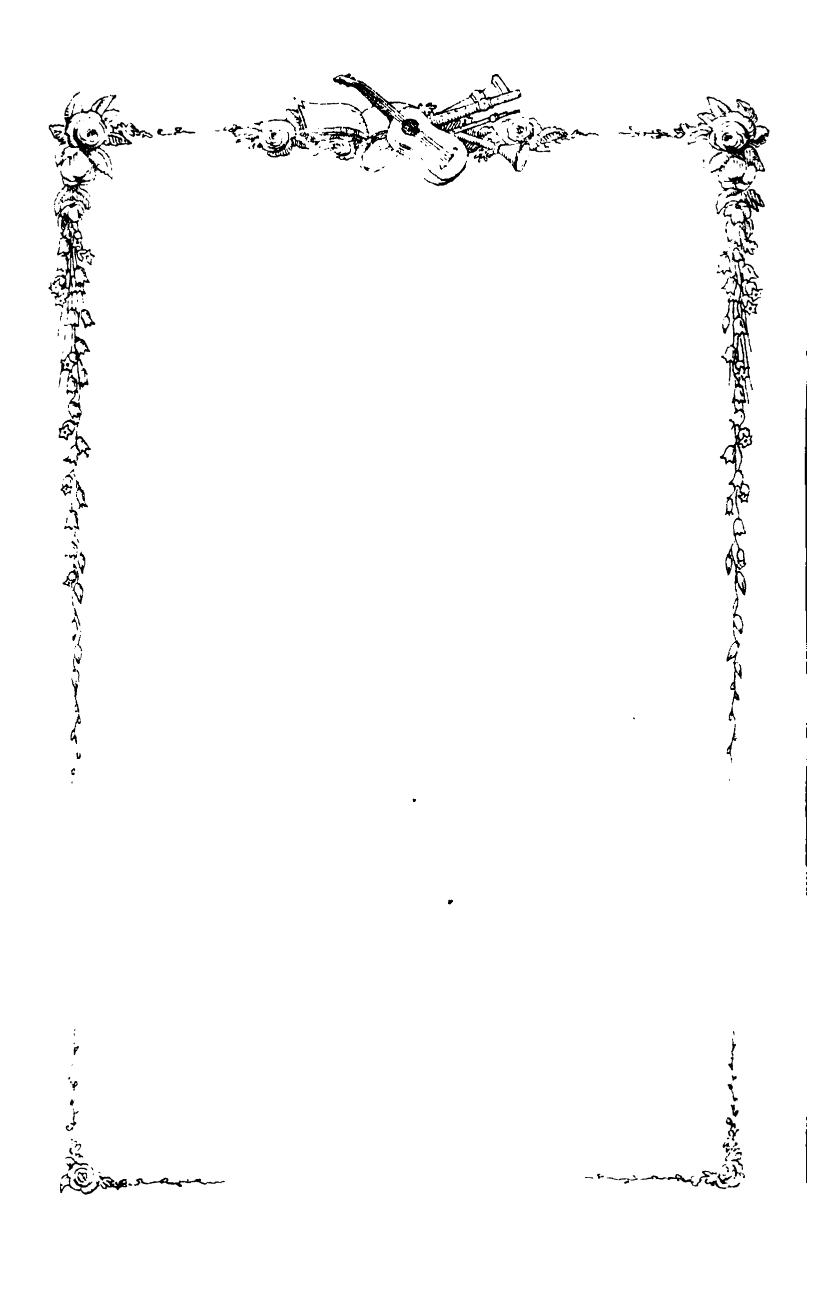
Tous les deux dans l'étroit séjour
Qu'habite le délice,
Nous préparions au Dieu d'Amour,

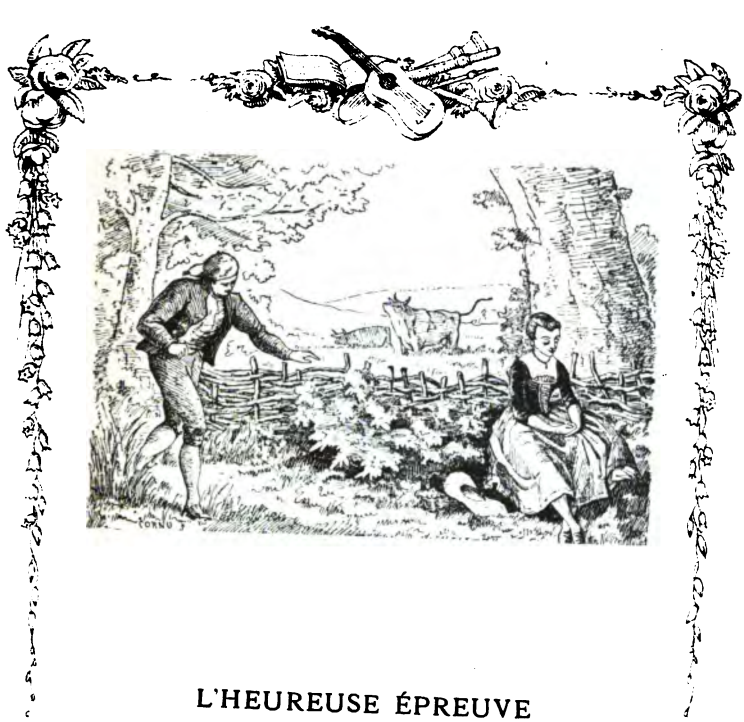


Un ardent ſacrifice,
Quand ſon petit cœur agité,
Fit tourner ſa vive prunelle :
Ah ! me dit-elle, &c.

Contens trois fois, nous nous quittons ;
La Belle s'en afflige.
Souvent je viens en ces cantons,
Conſole-toi, lui dis-je ;
Demain, dans ce bois écarté,
Je te promets leçon nouvelle :
Ah ! me dit-elle, &c.







L'HEUREUSE ÉPREUVE

Autrefois ſur mon flageolet,
Joyeux faiſeur de Chanſonnettes,
De Colin et de Colinet
J'ai célébré les amourettes :
Chantons encor ces Amours-là,
Pour voir un peu comment ça f'ra.

Il étoit ſçavant en amour,
Elle étoit aſſez aguerrie ;
Son Berger la rencontre un jour,

Sous une Aube-épine endormie :
Parbleu, dit-il, embraſſons-là,
Pour voir un peu comment ça f'ra.

Il la baiſe cinq ou ſix fois,
Sans que la belle ſe réveille ;
Voyant qu'un linge diſcourtois
Lui cache une double merveille :
Otons, dit-il, ce fichu-là,
Pour voir un peu comment ça f'ra.

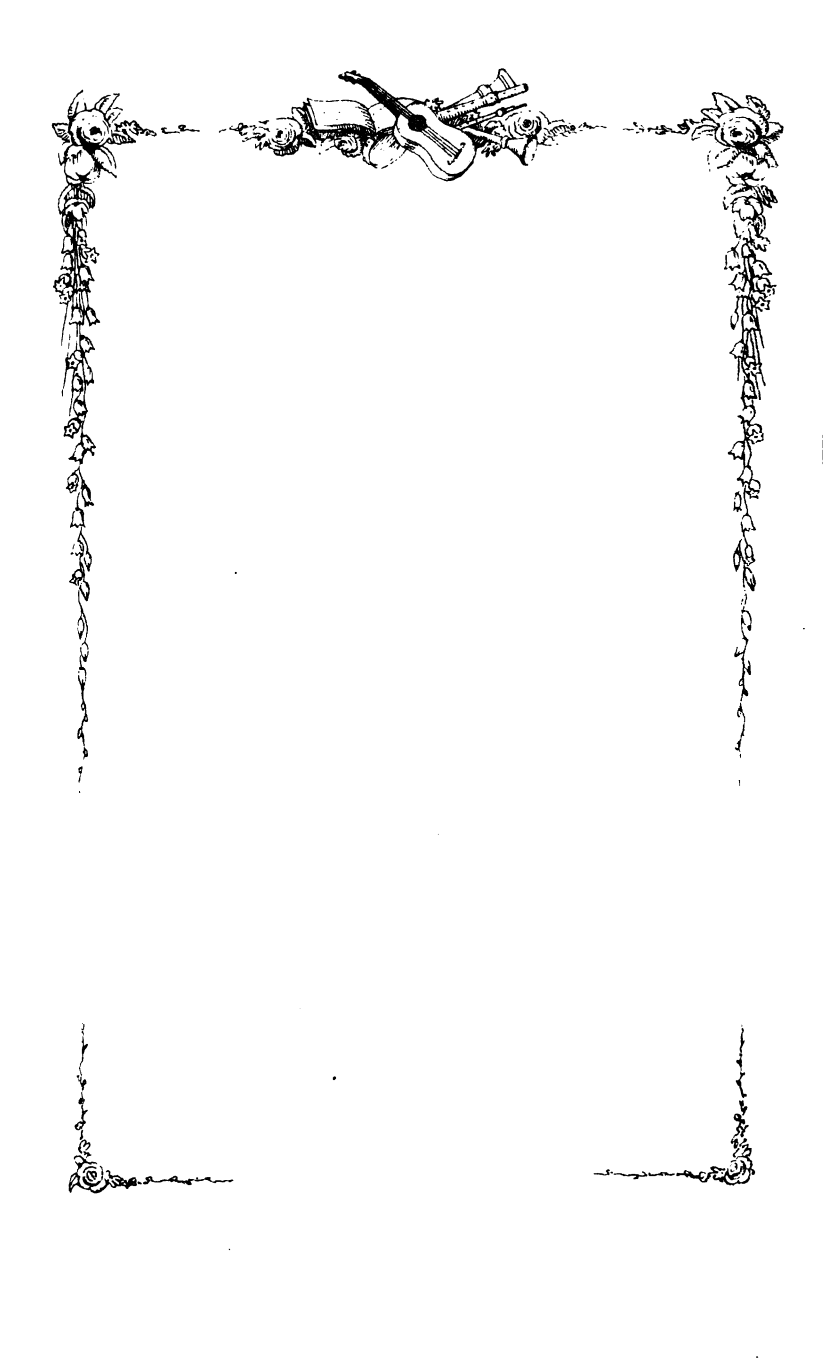
Sans ſuccès, il y met la main.
Faiſons-lui, dit-il, autre choſe :
Uſons, pour l'éveiller enfin,
D'un moyen qu'Amour nous propoſe,
De cette Épine piquons-la,
Pour voir un peu comment ça f'ra.

Comme elle dort ! Qui le croiroit !
Rien ne l'éveille, eſt-il poſſible ?
Mais je connoîs certain endroit
Par où la Bergère eſt ſenſible,
Il faut toucher cet endroit-là,
Pour voir un peu comment ça f'ra.

Encor qu'elle ronflât bien haut,
La finette rioit ſous cape.
Il croit ſans doute, le nigaud,
Se diſoit-elle, qu'il m'attrape :
Dormons toujours ſur ce ton-là,
Pour voir un peu comment il f'ra.

Pudeur chez les Belles ſouvent
Sçait recourir au ſtratagème,
Et ſous un ſommeil apparent
Veut qu'on les attrape de même.
Amans, bruſquez ces momens-là,
Pour voir un peu comment ça ſ'ra.







LES INCONVÉNIENTS DU MARIAGE

On ſe marie,
Quelle folie !
Nœud trop reſpecté,
Vaux-tu la liberté ?
Dur eſclavage,
Fatal uſage,
Tu finis le cours
De nos beaux jours.

Croyez-moi, Jeuneſſe,
Vive une maîtreſſe :
Son adreſſe,
Sa fineſſe,

Pour peu de ſoupirs,
A nos déſirs,
Quand l'amour nous preſſe,
Fait ſans ceſſe
Succéder les plaiſirs.
On, &c.

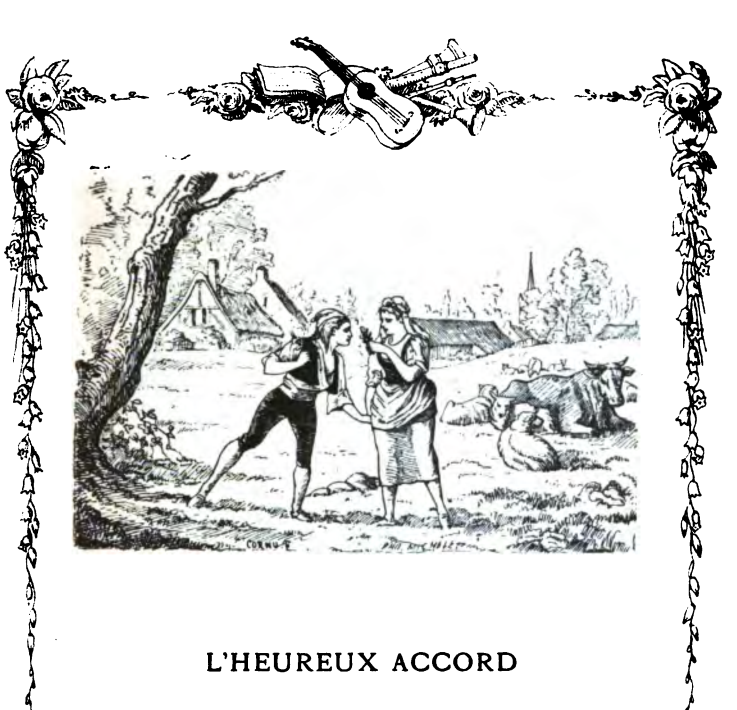
Plaignons les pauvres Maris :
Les embarras, les ſoucis,
Les chagrins & les ennuis,
Dans leurs logis,
Sont réunis.
Les Jeux & les Ris
Pour jamais en ſont bannis :
Au lieu des ardeurs,
Ce ſont des froideurs,
Des langueurs,
Des aigreurs ;
De la défiance,
Plus de douceurs,
Adieu la complaiſance.
On, &c.

Hymen, ſous tes lois,
Que l'on faſſe un choix,
De certains minois
Ont quelquefois
Le don de plaire :
Mais voit-on le cœur,
L'eſprit & l'humeur ?
Non, l'on a beau faire,

Toute fille à l'air trompeur.
D'amour trop épris,
L'on eſt surpris ;
Monſieur le Notaire
Termine l'affaire ;
Mais le marché fait,
Le trébuchet
Ferme tout net ;
Nigaudinet
Pris au gobet
A bientôt ſon paquet.
Que de déchet !
L'objet,
Plaiſoit,
Sembloit
Parfait ;
L'Hymen éclaircit la viſière.
Vu dans ſon jour,
Ce portrait
Eſt laid,
Déplaît :
C'eſt fait,
On hait,
Et l'amour
Fait place au regret.
L'Époux, du devoir conjugal,
S'acquitte mal ;
De ce procédé peu loyal
Naît bacchanal.
Femme en lutin,
D'un air mutin,

D'un ton hautain,
Gronde ſans fin ;
Soir et matin,
C'eſt même train :
A ſon goût rien
N'eſt jamais bien.
Survient, pour doubler le Mari,
Un Favori ;
Quelque Valet
Trop indiſcret,
D'être Cocu
L'a convaincu.
L'on a tout vu,
Tout eſt perdu.
Grand carillon
Dans la maiſon ;
L'on n'entend plus
Que bruit confus.
Il faut jurer,
Peſter, pleurer,
Sans différer,
Se ſéparer,
Et ſe déshonorer.
On, &c.





L'HEUREUX ACCORD

Un jour, dans un verd bocage,
Daphnis menoit ſes troupeaux ;
Non loin, Philis, à l'ombrage,
Paiſſoit auſſi ſes agneaux.
Tous deux ils ſe joignirent :
Daphnis la vit,
Philis le vit,
Tous les deux ils ſe virent.

Bon jour, lui dit-il, Bergère ;
Bon jour, dit-elle, Berger.
Qu'il fait bon ſur la fougère,
Ici près, dans ce verger !

Tous deux ils s'y rendirent :
Daphnis s'assit,
Philis s'assit,
Tous les deux ils s'assirent.

Le Berger, de Violettes
Fait un bouquet pour Philis ;
Philis de tendres fleurettes
En prépare un pour Daphnis.
Tous deux ils se l'offrirent :
Daphnis le prit
Philis le prit,
Tous les deux se le prirent.

Permets, dit-il, que je mette
Mon bouquet dans ton corset ;
Du mien, lui dit la fillette,
Je veux orner ton bonnet.
Tous deux y consentirent :
Daphnis lui mit,
Philis lui mit,
Tous les deux se le mirent.

D'être constante & fidelle,
Fais-moi, lui dit-il, serment :
Et toi, fais-le moi, dit-elle,
D'être fidèle & constant.
Tous deux y consentirent :
Daphnis le fit,
Philis le fit,
Tous les deux se le firent.



CANTIQUE SUR SAINT ROCH

Approchez tous, et que chacun écoute
Sur un vieux ſaint un cantique nouveau ;
Le ton badin conviendroit peu, ſans doute,
Pour un ſujet ſi pieux & ſi beau.
Sur un air tendre,
Faiſons entendre
Comme à saint Roch
Le paradis fut hoc.

Ce fut d'un grand, gros, large et long village,
Que notre ſaint ſe trouva né natif ;
De quatorze ans à peine avoit-il l'âge,
Qu'à ſatanas il ſe montra rétif ;

Le diable insiste,
Le saint résiste,
Et le lutin
Y perdit son latin.

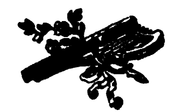
Un pauvre, un jour, lui demandant l'aumône,
Transi de froid, car il geloit alors,
Soudain saint Roch se dépouille & lui donne
Manteau, culotte, & veste & justaucorps.
Puis à l'église
Fut en chemise,
Dont le devant
Flottoit au gré du vent.

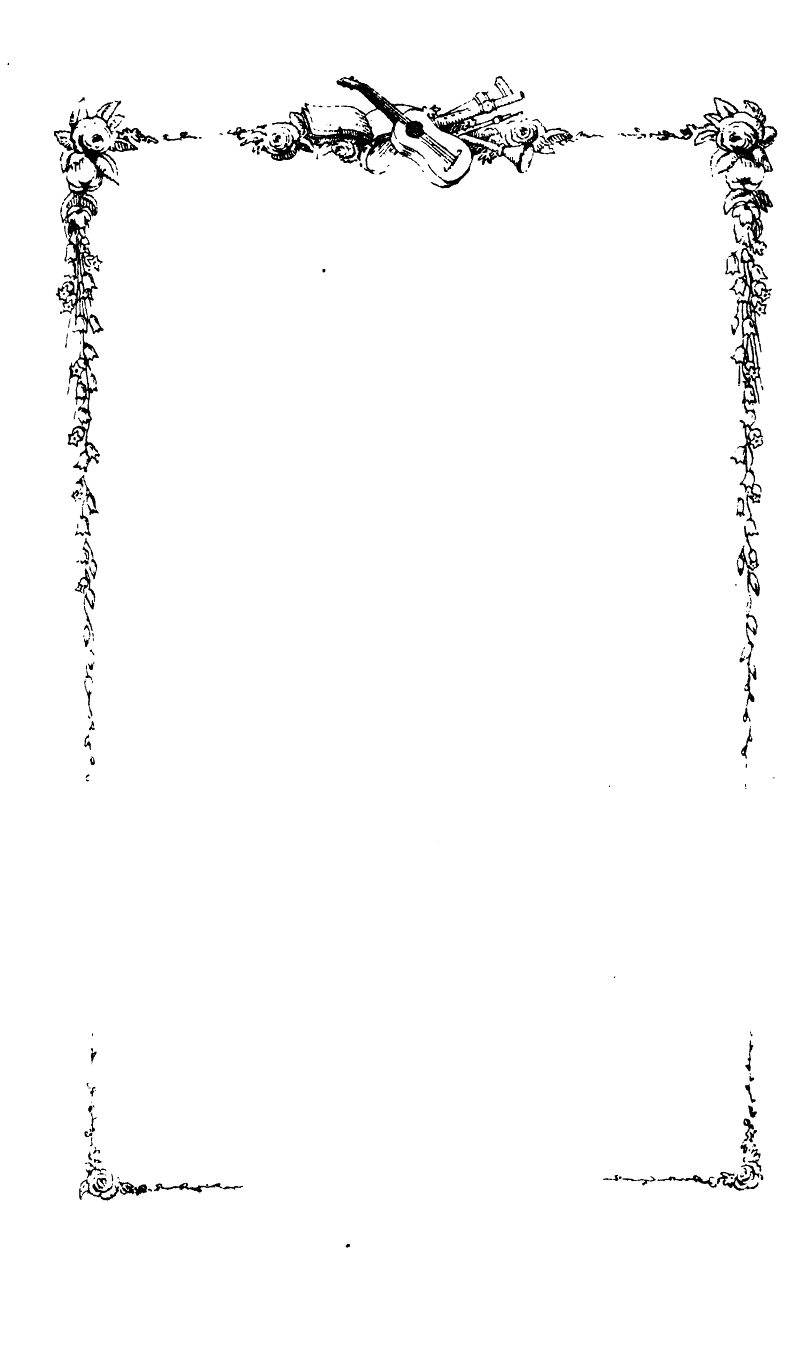
Il souffloit fort, & la bise étoit froide ;
Cette bonne œuvre alloit lui coûter cher ;
Voilà saint Roch tout transi, quasi roide,
Quoi qu'il fût dur du côté de la chair.
Mainte canaille,
Sotte marmaille
Le honnissoit,
Et le vilipendoit.

Son cher papa le voyant de la sorte,
A coups de canne accueille ce cher fils ;
Saint Roch lui dit, le diable vous emporte ;
Pour Dieu j'ai fait présent de mes habits.
Ils sont, je gage,
Peut-être en gage,
Dit le papa
Mais nous allons voir ça.

Saint Roch, voyant qu'il étoit difficile
De vivre là comme doit un chrétien,
Prit le parti d'abandonner la ville,
Et dans les bois ſ'enfut avec ſon chien.
A leur ſubſtance
La providence
Prit bien le ſoin
De fournir au beſoin.

Saint Roch, voyant venir ſa dernière heure,
Dit de grand cœur ſon dernier oremus,
Et puis, adieu mon pauvre chien, demeure,
Car pour ton maître, il dit ſon in manus.
Exempt de blâme,
Il rendit l'âme,
En bon chrétien,
Dans les bras de ſon chien.







LA CINQUANTAINE

Damon eſt verd, quoiqu'un peu vieux,
Damon, graces à ſa ſageſſe,
Conſerve l'éclat & les feux
De la plus brillante jeuneſſe :
Il prouve, au déclin de ſes ans,
Après cinquante ans de ménage,
Qu'on peut être heureux en tout temps,
Qu'il eſt des plaiſirs à tout âge.

Je vous vois, Meſſieurs les galans,
Je vous vois, Jeuneſſe volage,
A des amours de cinquante ans
Prodiguer votre perſiflage.

Vous ne rirez pas si long-temps ;
Allez, le plaisir n'a point d'âge ;
On peut prolonger son printemps :
Mais ce droit n'appartient qu'au Sage.

Dans l'âge des tendres soupirs,
Heureux qui sait, avec sagesse,
Economiser ses plaisirs,
Et craindre leur trompeuse ivresse !
Quand bien d'autres au souvenir
Sont réduits, il jouit encore ;
Il n'a point éteint le désir ;
Il est toujours à son aurore.

De ces époux, de ces amans
Chantons l'heureuse cinquantaine,
Et puissions-nous, dans cinquante ans,
Chanter encore la centaine !
Ils doivent tous deux à l'instant
Goûter une volupté pure :
L'astre du jour, à son couchant,
Sourit encore à la nature.





LE CURIEUX

La jeune Iris, dans un bocage,
Rebutoit le tendre Tircis;
Colas, au travers d'un ſeuillage
Les regardoit d'un air ſurpris.
Le cœur ému de leur langage,
Morguenne, dit-il, voyons ça :
Il l'attrap'ra, il l'attrap'ra.

Tircis découvrit, non ſans peine,
Un ſein fait pour charmer les yeux ;
En ſe défendant, hors d'haleine,

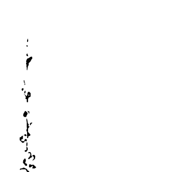


Iris le fit voir encor mieux.
Colas, ſe frottant la bedaine,
Dit, approchons et voyons ça:
Il l'attrapp'ra, bis.

Tircis, malgré la réſiſtance
De la peu complaiſante Iris,
Par une adroite violence,
Gagna le verger de Cypris.
Colas, avec concupiſcence,
Dit, approchons et voyons ça :
Il l'attrap'ra, bis.

Enfin, laſſe de ſe défendre,
Iris tomba ſur le gazon;
Tircis, en amant vif & tendre,
Mit à profit l'occaſion.
Colas, craignant de ſe méprendre,
Dit, approchons & voyons ça:
Morgué l'y v'là, bis.



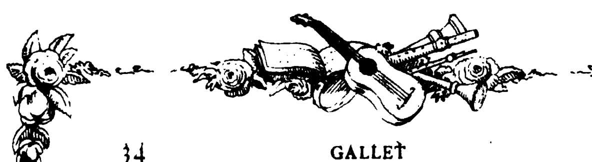




L'HIRONDELLE DE CARÊME

En revenant de Saint-Denis,
Où l'on boit à grande meſure,
J'allois pour regagner Paris,
Un peu pouſſé de nourriture.
J'étois auſſi gai qu'un pinſon.
Chantant la mère Gaudichon :
Le vin m'avoit mis dans la tête
Tant soit peu d'amour pour Nanette.

Je rencontrai, chemin faiſant,
Une jeune religieuſe ;
Tein de lis, air intéreſſant,
Mon ame en devint amoureuſe.



J'approche d'elle poliment,
En lui faisant un compliment :
Pourroit-on, perle des nonnettes,
Savoir de quel couvent vous êtes?

Je suis, mon honnête monsieur,
Une hirondelle de carême,
Me répondit-elle en douceur,
C'est pourquoi je suis un peu blême :
Suivant Saint-François, pauvreté.
Obéissance et chasteté,
Sont trois grands vœux et bien austères,
Que l'on fait dans nos monastères.

En propre nos couvents n'ont rien,
Et ne vivent que de l'aumône;
Vous voyez que tout notre bien
Consiste en ce que l'on nous donne.
Si vous avez la volonté
D'aider notre communauté,
Vous pouvez, monsieur, vous attendre,
Qu'on priera Dieu de vous le rendre.

De vous, belle nonne, à coup sûr,
Aucun ne sauroit se défendre;
Je trouverois le cœur bien dur,
De qui pour vous ne l'auroit tendre :
Je sens, ma sœur, en vérité,
Que la plus grande charité,
Lorsqu'un pareil minois l'excite,
Pour le ciel a peu de mérite.

Je lui paſſe ſous le menton
Une main un peu libertine,
Qui, plus bas, comme à l'abandon,
Malgré l'obſtacle s'achemine.
Elle ſe défend la nonnain,
Moitié figue et moitié raiſin ;
Voyez, dit-elle, enluminée,
Comme ma guimpe eſt chiffonnée.

Je me ſentois en belle humeur,
Et les yeux ardens comme braiſe :
Parbleu, repris-je, au moins ma ſœur,
Vous permettrez que je vous baiſe :
— Nenni, ce ſeroit un péché.
— Bon ! bon ! nous le tiendrons caché.
Pour que le ciel vous le pardonne,
J'entends vous faire après, l'aumône.

Je l'embraſſe & dans le moment,
Pour en appaiſer le reproche,
Je tire, tout en badinant,
Un petit écu de ma poche :
Je vous le poſe sur mon nez,
Sur mon nez, oui : mais comprenez
Que, pour ménager la décence,
Je dis le nez par bienſéance.

La nonne ayant bien apperçu,
Sans paroître fort en colère,
Sur quoi j'avois mis mon écu,
Me dit, d'un ton demi-sévère :

Suivant l'inſtitut du couvent,
Que j'ai rapporté ci-devant,
Ne pouvant manier l'espèce,
Je ne puis prendre votre pièce.

La ſœur, tout je ne ſais comment,
Se laiſſant cheoir ſur la verdure,
Me fit deſſous ſon vêtement
Un tronc de plaiſante nature.
Je l'admirois, mais à l'inſtant
La nonne, me le préſentant,
Doucettement ſe prit à dire,
Mettez dedans ma tire-lire.

Ma pièce entre donc noblement
Dedans le tronc de la nonnette,
Qui, la recevant galamment,
Parut en être ſatisfaite.
Moi, j'en fus ſatisfait auſſi ;
Monſieur l'aumônier, grand merci,
Me dit-elle d'un air modeſte,
Faut-il vous rendre votre reſte !

Je la quitte et ſuis mon chemin :
M'applaudiſſant de l'aventure :
Mais le matin du lendemain
L'aumônier fit triſte figure.
Certain plat d'incommodité
Fut le prix de ma charité ;
Je me souviendrai de l'aubaine,
Car j'en eus pour ma quarantaine.



LES COUPLES ASSORTIS

Je guêtois près d'un boſquet,
Colin & Nannette ;
J'y vis auſſi en ſecret,
Tircis & Liſette :
De joie ils étoient comblés
Qu'amour les eût raſſemblés
Les uns près des autres, ô gai,
Les uns près des autres.

Ils quittèrent tout d'abord
Habits & parure,
Qui leur cachaient les trésors
De dame Nature.

A leurs yeux ſi ſatisfaits,
Je connus qu'ils étoient faits
Les uns pour les autres, ô gai, &c.

Ils ſe baiſoient tendrement
Ailleurs qu'au viſage ;
J'admirois avidement
Leur doux badinage :
Mais, grands Dieux ! quel changement !
Les voilà dans le moment
Les uns ſur les autres, ô gai, &c.

Chacun, ſelon ſes déſirs,
Plus ou moins ſ'agite ;
J'en entends quelques ſoupirs,
Quelques mots ſans ſuite :
Et ſi fort ils ſe tenoient,
Qu'on auroit dit qu'ils étoient
Les uns dans les autres, ô gai, etc.

De retour à la maiſon,
J'apperçus ma mère,
Au travers de la cloiſon,
Avec ſon compère
Qui avec elle jouoit,
Comme les autres faiſoient,
Les uns ſur les autres, ô gai, etc.

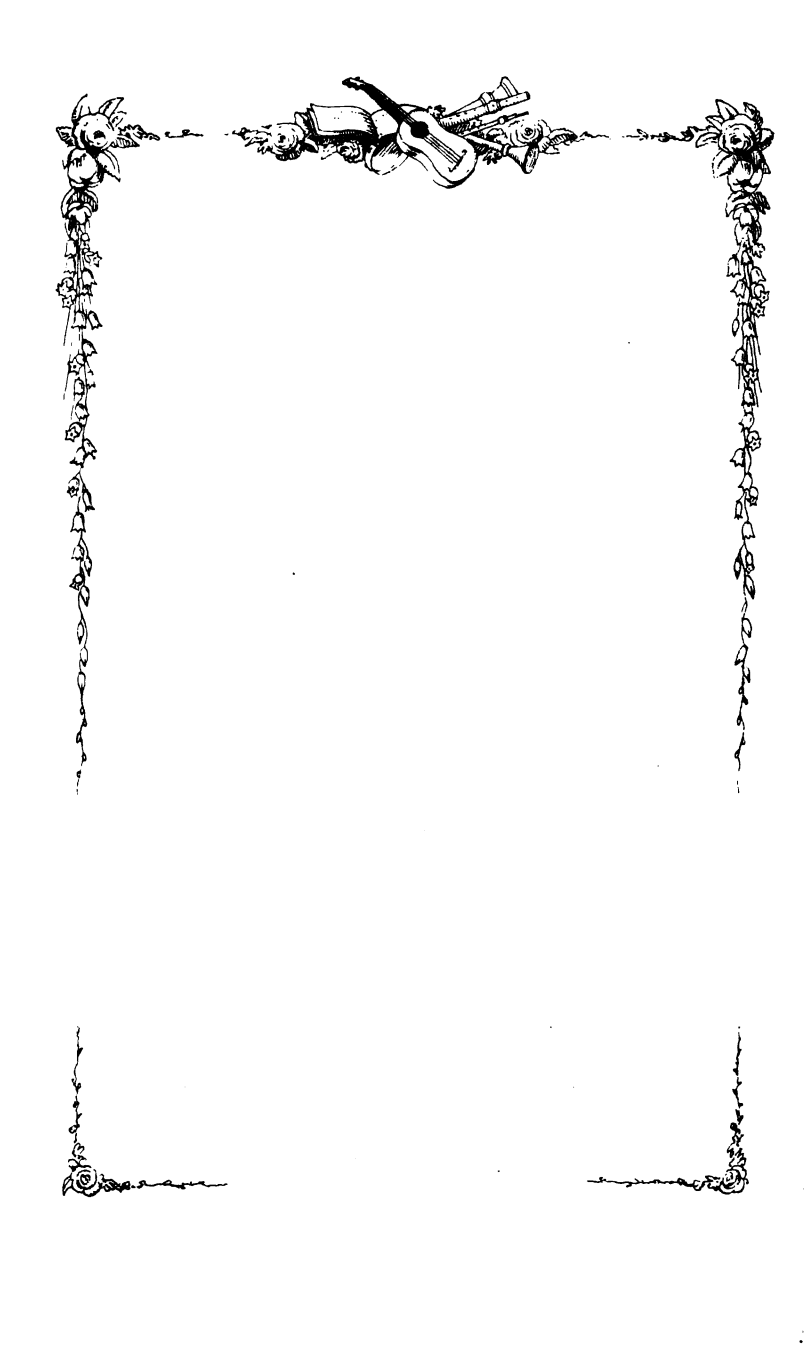
Je courus incontinent
Chez notre voiſine ;
Dedans ſon appartement
J'entre à la ſourdine ;




Là, mon père, tout en feu,
Jouoit avec elle au jeu
Des uns ſur les autres, ô gai, etc.

La chatte avec le matou
Copioit ma mère ;
Ma Barbette et mon Toutou
Imitoient mon père :
Partout où je regardois
Deux à deux je les voyois
Les uns ſur les autres, ô gai, etc.







LA FILLE DU SAVETIER

Qu'un moment de vivacité
Peut cauſer de calamité;
Sexe chéri pour qui les larmes
Sont un beſoin rempli de charmes,
Ah! qu'au récit de mes malheurs
Vos beaux yeux vont verſer de pleurs.

Mon père étoit un savetier
Fort eſtimé dans ſon métier,
Et ma mère étoit blanchiſſeuſe,

Moi, déjà j'étois ravaudeuſe,
Gagnant juſqu'à dix ſols par jour,
Mais qu'eſt l'or ſans un peu d'amour,

Sur le même carré que nous
Logeoit un jeune homme fort doux ;
Soit que j'entre ou bien que je ſorte,
Toujours il étoit ſur la porte ;
A chaque heure il ſuivoit mes pas,
Mais mes parents ne l'aimoient pas.

Un jour, j'étais innoçemment
Dans la chambre de mon amant :
Mon père vient, frappe à la porte ;
Grands Dieux ! que le diable l'emporte !
Hélas ! ne pourrons-nous jamais
De nos amours jaſer en paix.

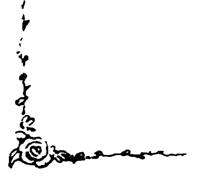
Mon père, comme un furieux,
Prend mon amant par les cheveux ;
Mon amant, quoique doux & tendre,
Contraint enfin de ſe défendre,
D'un coup de poing sur le muſeau
Jette papa ſur le carreau.

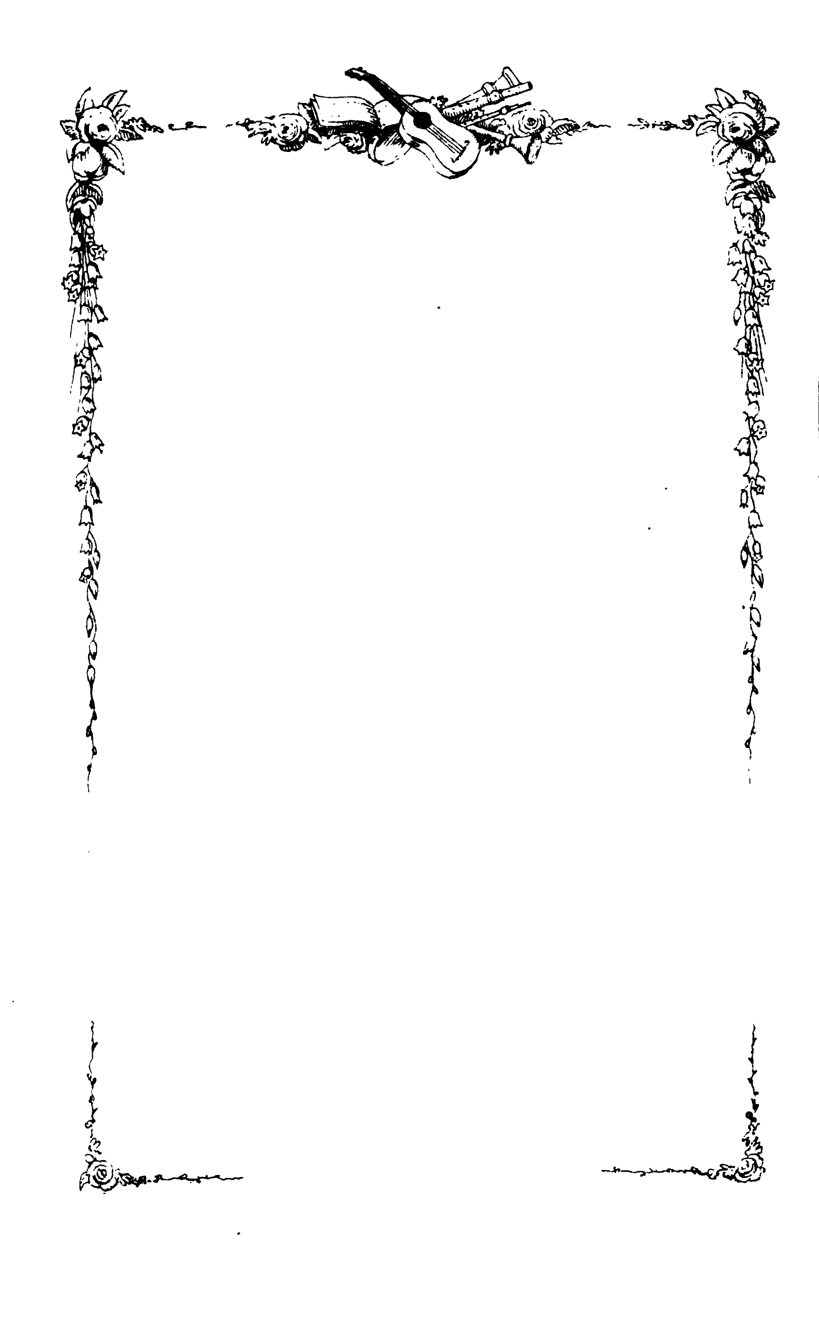
Aux cris du vieillard moribond,
Ma mère, avec un gros bâton,
Arrive comme la tempête
Frappe mon amant ſur la tête.
Ah! pour moi, quel funeſte ſort !
Mon amant tombe raide mort.

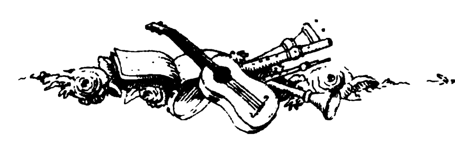


Pour ce fatal coup de bâton,
On conduit ma mère en priſon ;
On la pend, & le commiſſaire
M'envoie à la ſalpêtrière...
Qu'un moment de vivacité
Peut causer de calamité.









COMÉDIES

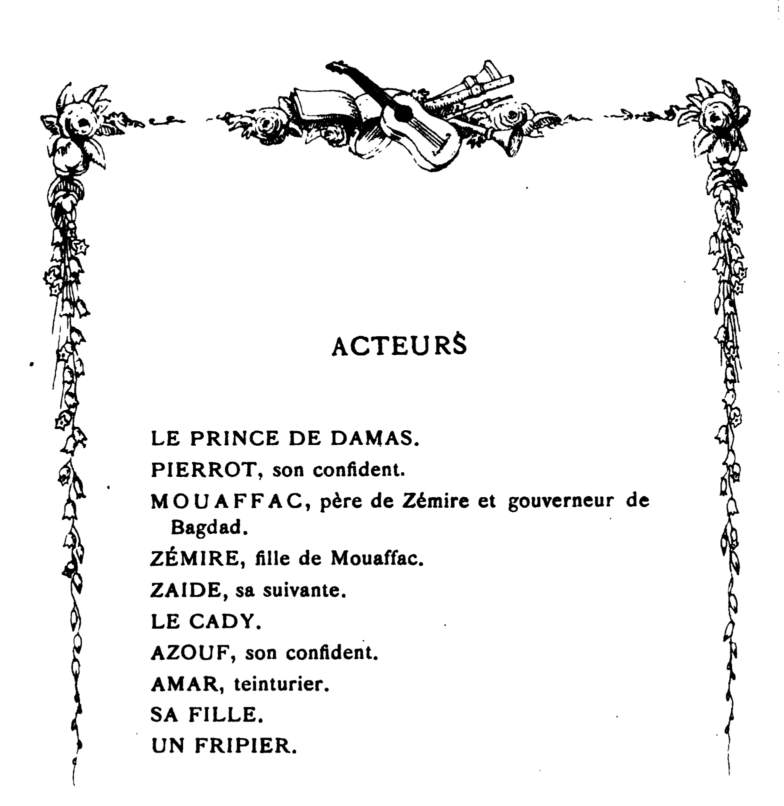
LE

DOUBLE TOUR

PIÈCE EN UN ACTE

PAR M. GALLET

Représentée le 26 février 1735
sur le Théâtre de
l'Opéra Comique de la foire Saint-Germain.



ACTEURS

LE PRINCE DE DAMAS.

PIERROT, son confident.

MOUAFFAC, père de Zémire et gouverneur de Bagdad.

ZÉMIRE, fille de Mouaffac.

ZAIDE, sa suivante.

LE CADY.

AZOUF, son confident.

AMAR, teinturier.

SA FILLE.

UN FRIPIER.



SCÈNE Ire

ZÉMIRE, ZAÏDE

ZAÏDE

AIR : *Petite Brunette aux yeux doux.*

D'où vous vient cet air inquiet ;
Dites moy qu'el ſoin vous réveille
Zémire, qu'eſt-ce qui vous met
Si matin la puce à l'oreille *(Zémire ſoupire)*.

AIR : *Que d'eſtime mon cher voiſin.*

Quand fille a l'aage où vous voilà
Soupire à la ſourdine,

Faut-il demander ce qu'elle a?
Non: cela fe devine.

ZÉMIRE

AIR : *L'Amour me fait.*

Ouy Zaïde, ma chère
Quelque chofe aujourd'huy
Qui n'est pas ordinaire
Me caufe de l'ennuy.

ZAÏDE

L'amour vous fait lonlanla,
L'amour vous fait mourir.

AIR: *Du Confiteor.*

Racontez moy donc de quels traits
Vous fentez votre âme bleffée.

ZÉMIRE

Je fçauray cacher à jamais
L'objet d'une ardeur infenfée.

ZAÏDE

Bon, je vous conseille ma foy
De faire la fotte avec moy.

ZÉMIRE

Apprends donc ma foibleffe: tandis que nous prenions le frais hier foir à la feneftre,

AIR : *Dedans nos bois.*

Deux, Etrangers pauvres en apparence,
S'offrirent à nos yeux.

ZAÏDE

Vous leur avez donné de l'affiftance.

ZÉMIRE

Je plains fort l'un des deux.

ZAÏDE

Moy, j'entre auffi bien avant dans leur peine ;
Je fuis fort humaine, moy,
Je fuis fort humaine

C'eft fans doute ce qui vous infpire de tels fentimens.

ZÉMIRE

AIR : *L'autre nuit j'aperceus.*

Que la fortune fut barbare
De maltraiter cet inconnu !

ZAÏDE

Il auroit été presque nud
Sans une mauvaife fimarre;
Mais fous cet habit, n'eft-ce pas,
Qu'il luy refte encore des appas !

ZÉMIRE

AIR : *De tous les Capucins.*

Si toſt que je le vis paroiſtre,
Dans mon âme je sentis naître
Des feux dont l'honneur offensé
Voulut en vain se rendre maître.

ZAÏDE.

L'amour par la porte chaſſé
Chez vous entra par la feneſtre

Vous me ſurprenez.

AIR : *Je m'y connois bien.*

Mais de cette ſoudaine flamme
Ne craignez pas que je vous blame ;
Mon eſprit n'eſt pas si bouché,
J'y vois du miſtère caché.

ZÉMIRE

Crois-tu cela, Zaïde ? Et pourrois-tu le découvrir ?

ZAÏDE

J'y travailleray.

ZÉMIRE

Que tu m'obligeras !



ZAÏDE

Air : *De Joconde.*

Quand je ne devrois pas pour vous
Y mettre mon Étude,
La curiofité chez nous
Eft un vice d'habitude.

ZÉMIRE

J'entends quelqu'un, vite, entrons ;
On pourroit nous furprendre.

ZAÏDE

Plus à notre aife nous verrons
Par quel bout nous y prendre.

SCÈNE II

PIERROT

Ouy, reftauratrice de nos eftomacs

Air : *Le cabaret eft mon réduit.*

Je fuis de vos larges bienfaits
Tout remply, fur ma confcience ;
De votre main friands mets
Ont bien arrondy ma panfe
Ont bien arrondy *(ter)* ma panfe.

Le Prince de Damas en avoit bon befoin auffy, quoy qu'il eut quafi perdu l'appétit à la vue de nos bienfaitrices.

AIR : *Des fraifes.*

De quelque chagrin amer
Chez luy l'amour est caufe;
Je trouve depuis hier
Que mon pauvre maître a l'air
Tout chofe, tout chofè, tout chofe.

AIR : *Boire à fon tour.*

Il n'a plus de raifon;
Il rève, il fe tourmente;
C'eft dans cette maifon
Qu'eft la beauté touchante
Dont la douceur,
L'œil enchanteur
Fixe son tire lire lire,
Fixe fon tour loure, loure, loure,
Fixe son cœur.

Le voila. *(Le prince avec de mauvais habits paroit devant la maison.)*

AIR : *De la ceinture.*

Pour calmer les feux trop ardens
De la paffion qui l'emporte,
Il jette fes regards dedans;
Sachons ce qu'il fait à la porte.

SCÈNE III

LE PRINCE, PIERROT, LE CADY, AZOUF

LE CADY

AIR : *Quand je tiens de ce jus.*

Quels habits ! la mauvaife mine !

AZOUF

Comme ils y vont à pas de loup !
A cette allure je devine
Qu'ils ont deffein de faire un coup.

LE CADY

AIR : *Des feuillantines*.

De ma charge le devoir
Eft d'y voir
Et d'exercer mon pouvoir.
Aux coquins juge sévère,
Je fairois, je fairois,
S'il faloit, pendre mon frère

Holà ! ho ! gens de bien, que faites vous là?

LE PRINCE *(à Pierrot à part)*

Me découvrir à préfent feroit m'expofer à paffer pour impofteur ou pour vifionnaire.

PIERROT *(au Prince à part)*

Je vous entends.

(Au Cady, haut.) De quoy vous mettez vous en peine?

LE CADY

AIR : *Je trouve que les jeunes gens.*

Vous m'avez l'air de deux filous.

PIERROT

Retranchez un peu l'apoſtrophe.

AZOUF

Sçachez qu'on ſe connoit chez nous
Fort bien en gens de notre étoffe,
Et ne soyez pas ſi hardy
Que d'en faire acroire au Cady.

LE PRINCE

AIR : *Les filles de Maintenon.*

Pareils soupçons, ſeigneur, nous font injure.
De nos malheurs je vais, ſans impoſture,
Vous raconter la fâcheuſe aventure.

LE CADY

Parles, mais ſois laconique.

LE PRINCE

Damas eſt ma patrie. Ayant formé le deſſein

de la quitter et de voir d'autres villes, surtout celle-cy,

AIR : *Attendez moy sous l'orme.*

Pour me mettre en voyage,
Mon père me fournit
Des fonds, un Equipage :
Cet homme là me fuit.

PIERROT

Pour régler fa conduite,
Son efprit et fon cœur,
Je fuis, par mon mérite,
Nommé son gouverneur.

LE CADY.

Au fait

LE PRINCE.

A moitié chemin d'icy, nous avons été rencontrés par des Bédouins.

PIERROT

Ce font des voleurs, feigneur Cady.

AIR : *Des Pellerins.*

Nous allions parcourant le monde,
Mon maître et moy,
Quand cette troupe vagabonde
D'hommes fans foy



Sur nos paquets ouvrant des yeux
De convoitise,
Nous a, d'un air peu gracieux,
Pris jufqu'à la chemife.

Ils ont troqué nos bagages contre ces habits-là; vous voyez qu'ils n'ont pas fait un mauvais marché.

LE PRINCE

Dans ce trifte équipage, nous arrivâmes hier à Bagdad, où j'attends des nouvelles de mon père, à qui j'ay fait fçavoir mon accident.

PIERROT *(à part)*

Il n'y a plus que notre principauté à y mettre et c'eft notre hiftoire au vray.

LE CADY

Fort bien, mais pourquoy rodiez vous là ?

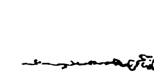
LE PRINCE

Air : *Je n'en diray pas le nom.*

Ce qui dans ces lieux m'attache,
C'eft un tréfor précieux.

LE CADY

Un trésor !



LE PRINCE

Il fait l'objet de mes vœux,
Et cette maifon le cache.

LE CADY

Expliquez vous, que je sache.

PIERROT

Nous n'en sçavons pas le nom;
Mais c'eft un joli tendron
Pour qui nous foupirons

LE CADY (*riant*)

AIR : *Lon lan la derirette*

Si j'en juge par cet aveu,
Votre amour fe place en haut lieu,
Lon lan la derirette,

PIERROT

La maifon le dénote ainsy,
Lon lan la deriri.

LE CADY

C'eft celle de Mouafac, gouverneur d'icy.

AIR : *Perette étant deffus l'herbette.*

Il eft vray, j'ay bien ouy dire
Qu'à l'amour fa fille Zémire
Paroiffoit avoir l'œil tourné :

Ah ! ah ! ah ! comment ne pas rire
D'un roman ſi bien terminé ?

Vous êtes amoureux, seigneur Damasquin ; j'en suis parbleu ravy. (*Il rit en rêvant.*)

Azouf, il me vient à l'inſtant
Un projet fort plaiſant (*bis*)
Pour me moquer du gouverneur.

AZOUF

Comment cela, Seigneur ?

LE CADY

Tu vas voir.

AIR : *Vous avez bien de la bonté.*

Mes enfans, aujourd'huy pour vous
Le Cady s'intéreſſe ;
Voudrois-tu devenir l'Epoux
De celle qui te bleſſe ?

LE PRINCE

Que mon cœur en feroit flatté.

LE CADY

Je te la fais avoir pour femme.

PIERROT

Ah ! la bonne âme !
Pour nous, en vérité ;
Vous avez bien de la bonté.

LE PRINCE

AIR : *Le fameux Diogène.*

Seigneur, que faut-il faire ?

LE CADY

Il faut dans cette affaire
Avoir un peu d'efprit.

PIERROT

De l'efprit ! malpefte !
Nous en avons de refte !

LE CADY

Tant mieux, cela fuffit.

Je vais te faire équiper pour jouer auprès du gouverneur le rolle de Prince de Damas, et luy demander pour toy fa fille en mariage; mais je crains une chofe.

AIR : *Oh que si.*

Tu ne pourras, travesty,
Avec cette figure mince,
Soutenir le nom de Prince.

PIERROT

Oh ! que si.

LE CADY

Quelque sottife peut eftre
Sçaura te faire connoiftre.

PIERROT

Oh! que nany.

LE PRINCE

Air : *Ne m'entendez vous pas.*

Seigneur, c'en eſt aſſez ;
Comptez ſur ma parolle :
Je rempliray mon rolle
Mieux que vous ne penſez ;
Seigneur, c'en eſt aſſez.

LE CADY

Entrez donc, Azouf vous ſuit ; il te faira donner des habits convenables et tu reviendras. (*Le Prince & Pierrot sortent*).

(*A Azouf*) : Ces droles là ſont des aventuriers, j'en ſuis ſûr.

AZOUF

Je penſe comme vous ; il nous paſſe par les mains tant de ces gens là, que nous aurions peine à nous y méprendre.

LE CADY

Ecoute donc.

Air : *Que faites-vous, Marguerite.*

D'une inimitié mortelle
J'honore le gouverneur,

AZOUF

Je connois votre querelle;
Luy vous hait de tout fon cœur.

LE CADY

AIR : *A la foire à la Courtille.*

Sa fauffe délicateffe
Me chicane inceffamment.

AZOUF

Avec grande impoliteffe,
Il vous reproche fouvent
Que pour l'efpèce
Chez vous l'on trouve aifément
De la foibleffe.

LE CADY

Je m'en vengeray bien ; je l'attraperay bien,

AZOUF

AIR : *Donner dedans.*

Le tour me semble fort plaifant,
Mais le croyez vous fi facile ?

LE CADY

Mouaffac n'eft pas défiant,
A feindre, moy, je fuis habile;
Par le moyen d'un peu d'encens

Je le feray donner dedans,
Donner dedans,
Je le feray donner dedans.

Je vais lui parler, toy va louer les habits et préparer la mascarade. (*Le cady frappe chez le gouverneur qui paroist.*)

SCÈNE IV

LE CADY, MOUAFFAC

LE CADY

AIR : *Le démon malicieux.*

Las enfin de nous voir ennemis,
Le Ciel veut nous rendre bons amis.

MOUAFFAC

Volontiers j'en accepte l'augure ;
Mais, sans tarder, racontez moy, Seigneur,
Et comment, & par quelle aventure,
J'ay tout à coup regagné votre cœur.

LE CADY

AIR : *Non, je ne feray pas.*

Le Prince de Damas, hier, en diligence,
Chez moy s'en vint descendre, et me fit confidence

De ce que pour Zémire il a senty d'ardeurs,
Sur le ſimple récit de ſes appas vainqueurs.

Empruntant l'habit d'un miſérable, il a trouvé moyen de voir ſa perſonne, et m'eſt venu dire tout tranſporté :

Air : *Un abbé dans un coin.*

Il étoit imparfait,
Le portrait
Que d'Elle on m'avoit fait :
Demain dans la journée
Je veux, par ton moyen,
Qu'un heureux hyménée
Joigne ſon ſort au mien.

MOUAFFAC

Que vous m'étonnez.

LE CADY

Il n'a pas été tranquille de la nuit, et ce matin en renouvellant ſes inſtances

Air : *Chers amis.*

Va à mon futur beau-père,
M'a-t-il dit, tu me parois diſcret ;
Et ſurtout dis luy qu'en cette affaire
Il nous faut promptitude et ſecret.

Parce que des princeſſes aſpirent à ſon cœur et qu'il en pourroit naître des obſtacles

ou des retardemens. Ces raifons et fon impatience amoureufe l'ont fait devancer fes équipages qui viendront dans peu.

AIR : *Bouchez nayades.*

Hattez vous, de peur qu'il n'attende ;
Votre intéreft vous le demande ;
Vouloir d'abord eftre fervis,
Des grands Seigneurs c'eft l'ordinaire ;
Un rien les fait changer d'avis.

MOUAFFAC

Nous verrons ce qu'il faudra faire.

AIR : *Quand le péril.*

Mais la chofe doit me furprendre ;
Comment ! ma fille auroit l'honneur... ?

LE CADY

On le luy fera... ; mais, Seigneur,
J'aperçois votre gendre.

SCÈNE V

LE CADY, MOUAFFAC, LE PRINCE

LE CADY

AIR : *Les feuillantines.*

Voicy notre Gouverneur.

MOUAFFAC

Ouy, Seigneur.

LE CADY

Il eſt confus de l'honneur
Que vous faites à ſa fille
En entrant, en entrant,
En entrant dans ſa famille.

LE PRINCE

AIR : *Du Prévost.*

Vous voyez un prince amoureux,
Vous pouvez couronner ſes feux.

MOUAFFAC

Seigneur, votre haute naiſſance

LE PRINCE

De grâce comblez mes ſouhaits.
D'amour la ſuprême puiſſance
Sçait rendre égaux tous ſes ſujets

LE CADY (*à part*)

Il s'y prend à merveille.

MOUAFFAC

Ce n'eſt point une illuſion.

AIR : O *reguingué.*

Ma fille ne pouvoit, feigneur,
Afpirer à cette faveur
Ah! son cœur
D'un tel bonheur
Va fentir un plaifir extrême,
Vous l'en affurerez vous même.

Je vais la chercher et ce qu'il faut pour terminer l'affaire. (*Il s'en va.*)

LE CADY (*à part*)

On ne peut pas mieux.

AIR : *Zefte, Zefte, Zefte.*

Les amans en fecret
Ont beaucoup à fe dire
Le Cady fe retire
De peur d'eftre indifcret (*à part*)
Le Gouverneur de rire
Tantoft n'aura pas lieu, ma foy
Et zefte, zefte, zefte
Je crois qu'on pourra bien fans moy
Faire le refte.

LE PRINCE

Quoy que la fourberie du Cady ne puiffe tourner qu'à fa confufion, je ne fuis pas fans fcrupule.

Air : *De notre cabale.*

C'eſt à regret même
Qu'ainſi j'en agis
Mais lorſqu'un amant épris
Obtient ce qu'il aime,
Qu'importe à quel prix.

SCÈNE VI

LE PRINCE, MOUAFFAC, ZÉMIRE, ZAÏDE

MOUAFFAC

Venez, ma fille, voicy le prince.

Air : *C'eſt un rêve.*

Aprochez, ſeigneur, la voilà.

ZÉMIRE

Grands dieux! que mon âme eſt émue.

ZAÏDE

Plus je vois ce viſage la,
Plus je crois que j'ay la berlue.

ZÉMIRE

Que penſer de ce changement là ?

ZAÏDE

C'eſt un rêve que cela,
Ce ſont les hommes d'hier.

LE PRINCE

Belle Zémire, votre ſurpriſe eſt naturelle.

AIR : *Quand le péril.*

Mais tous chemins ſont pratiquables
Au dieu d'Amour dans ſes deſſeins ;
Il a pour venir à ſes fins
Des ſecrets admirables.

Conſentez à mon bonheur, vous ſçavez comment il a ſçu m'y conduire.

ZÉMIRE

AIR : *Contre un engagement.*

Mon juſte étonnement
Me réduit au ſilence ;
Un tel engagement
Mérite qu'on y penſe.

LE PRINCE

Que la reconnoiſſance,
Agiſſant librement,
Dans ce jour récompenſe
L'amour plus que l'amant.

MOUAFFAC

AIR : *Reveillés*

J'eſtime cette modeſtie ;
Mais lorſqu'un prince t'eſt offert,
Lorſqu'avec luy on te marie,
Montre nous un air plus ouvert.

Il a ma parole, tu ne me dédiras pas.

ZÉMIRE

Dans le trouble où je ſuis, puis-je ſi promptement...

LE PRINCE

AIR : *Griselidis.*

Oui, perſonne charmante,
De vous dépend mon ſort.

MOUAFFAC

Ma fille eſt complaiſante.

ZAÏDE.

De ſe rendre d'abord,
Elle auroit tort.

LE PRINCE

Mon eſpoir, mon attente
Seroient-ils donc trahis?

ZÉMIRE *(donnant la main)*

Non, j'obéis.

ZAÏDE

Et j'ajoute que c'eſt ſans effort. *(A part)* Mes ſoupçons étoient bien fondés.

LE PRINCE

Que vous me raviſſez.

MOUAFFAC

Prince, acceptez, ſuivant la loy, cette bourſe d'or, premier ſigne de notre alliance, et je vais ordonner les apprêts de la feſte.

SCÈNE VII

AZOUF, UN FRIPIER, ACTEURS PRÉCÉDENS

AZOUF *(frappant ſur l'épaule du prince & apportant les haillons qu'il a quittés)*

AIR : *Nicaiſe venant des champs.*

C'eſt de la part du Cady
Que nous voicy *(bis)*.

Reprenez ces habits-cy
Car ce ſont les vôtres,
Rendez-nous les nôtres.

LE PRINCE

Doucement canailles.

AZOUF

AIR : *Du Devoir.*

Quoy donc, le prince de Damas
Ne me reconnoit pas *(bis)* ?

LE PRINCE

Je te remets pour un fripon.

AZOUF

Bon pour mon compagnon *(bis)*.

LE FRIPIER

AIR : *On dit que vous.*

Fripon nenny, je ſuis fripier
De mon métier, de mon métier ;
Mes habits il me faut payer.

LE PRINCE *(lui donnant une poignée de ducats)*

Prends cette ſomme.

LE FRIPIER

Ah ! le brave homme
D'aventurier,

AZOUF

Et vous avez vos guenilles par-deſſus le marché. *(Ils luy jettent ſes guenilles et ſe retirent en riant.)*

SCÈNE VIII

LE PRINCE, ZÉMIRE, ZAIDE

ZÉMIRE

AIR : *Que Dieu béniſſe.*
Je ne comprends rien à cecy.

ZAÏDE

Et moy cela me paſſe auſſy.

LE PRINCE

(A part) Feignons, pour éprouver le cœur de Zémire.

(Haut) Connoiſſez un fatal myſtère
Qui m'expoſe à votre colère :

Le cady cherchant à vous tromper, m'a fait ſervir d'inſtrument à ſa fourberie, et je me ſuis livré à ſes noirs projets.

AIR : *Pour faire honneur.*

L'amour ſeul a fait mon crime,
Non ce n'eſt pas l'ambition,
S'il mérite punition,
Suivez un couroux légitime,
L'amour ſeul a fait mon crime,

ZÉMIRE

Que me dites vous là ?

LE PRINCE

Prononcez, adorable Zémire ; la mort n'aura pour moy rien de fâcheux, puiſque ſans vous la vie va me devenir inſupportable.

ZÉMIRE *(ſoupirant)*

Air précédent.

Si l'amour a fait le crime,
L'amour en obtient le pardon.

LE PRINCE

Qu'entends-je, votre cœur trop bon
Veut bien épargner ſa victime.

ZÉMIRE

Si l'amour a fait le crime,
L'amour en obtient le pardon.

LE PRINCE

Suis-je donc affez heureux ?

ZÉMIRE

Air : *Mon mal ne vient que d'aimer.*

L'injuftice du fort jaloux,
Pour moy ne change rien en vous.

LE PRINCE

Qu'un tel aveu me femble doux
Et mon bonheur extrême.

ZÉMIRE

Ouy, je vous protefte qu'en vous
Je n'aime que vous-même.

Qui que vous foyez, je fuis charmée que la fortune me mette en état de vous prouver mes fentimens.

ZAÏDE

Air : *L'amour pour féduire mon cœur.*

Tout ce que je vois me confond
Et je ne fçay ce qu'il en faut croire.

LE PRINCE

Je fçauray vous inftruire à fond
De mon hiftoire *(bis).*

Allons retrouver votre père, c'eſt en ſa présence que je vous ſatisferay là dessus.

ZÉMIRE

J'y conſens, mais

AIR : *Entre l'amour et la raiſon.*

Voyez ce perfide Cady.

ZAÏDE

On ſçait qu'il eſt votre ennemy.

ZÉMIRE

Je ſçauray d'un juſte ſalaire,
Dont il reſſentira l'effet,
Payer & le bien qu'il a fait
Et le mal qu'il a voulu faire.

SCÈNE IX

Le théâtre repréſente le dedans de la maiſon du Cady.

LE CADY *(riant)*

AIR : *J'en avons bien ry.*

Le ſtratagème a réuſſy,
Ma foy j'en avons bien ry.

Le gouverneur eſt bien loty,
Oh la groſſe Pécore.
Ma foy j'en ai bien ry,
J'en veux bien rire encore.

Air : *Du Prévoſt.*

Viſant à quelque bon hymen,
Tel oſant braver l'examen
Etale ſon noble lignage,
Son rang, ſon mérite, ſon bien,
Qu'on trouve après le mariage
Souvent n'avoir et n'être rien.

A qui en veut cette femme ?

SCÈNE X

LE CADY, ZÉMIRE *voilée*

ZÉMIRE

Air : *Voyelles anciennes.*

En particulier, s'il vous plaît,
Il faut que je vous entretienne.

LE CADY

A t'écouter je ſuis tout pret,
Dis moy le ſujet qui t'amène.

ZÉMIRE

Vous allez fçavoir mon foucy;
Mais avant que je me décou...vre,
Ne viendra-t-il perfonne icy,
Je crains que la porte ne s'ou...vre.

LE CADY

J'y vais pourvoir et donner mes ordres. *(Il sort).*

ZÉMIRE *(feule, fe dévoilant)*

Et moi je vais tâcher d'apprendre à ce méchant barbon ce que c'eft que de fe jouer d'une femme. Il a prétendu me marier à fa fantaifie. Je veux me marier à la mienne, moy.

AIR : *Daphnis m'aimoit.*

L'on dit que j'ay quelques appas
Et je ne manque pas d'adreffe,
Le cady ne me connoit pas,
Je luy garde une bonne pièce.
Le fourbe auffy peut aujourd'huy,
Trouver icy plus fin que luy ;
Il me verra,
M'aimera,
Me voudra,
Le dira,
Soupirera,
Et c'est par là qu'on le prendra.

Il eſt veuf, je luy deſtine la fille de notre teinturier.

AIR : *De tous les Capucins.*

Son épouvantable figure
Fait honte à la nature.
L'on ne ſçauroit voir ſans horreur
Tous les deffauts qu'elle raſſemble.
Le vray chef d'œuvre de laideur,
Fait peur et pitié tout enſemble.

Il revient, compoſons nous.

LE CADY

Parle à préſent, nous ſommes en ſûreté. *(A part)* Qu'elle eſt belle !

ZÉMIRE

AIR : *Justicia Justicia*

Il faut, dans la douleur
De mon cœur,
Que j'expoſe, ſeigneur,
Mon malheur,
Au Cady judicieux,
Qui ſert aux malheureux
D'aſile en ces lieux.
Je viens, hélas ! me plaindre d'un père,
Rude et ſévère,
Qui du célibat
Me preſchant l'état,

Prétend de mes jours,
Y fixer le cours.
Si quelqu'un pour m'époufer,
Chez nous vient fe propofer,
Il refufe net,
Et de moy luy fait
D'un monftre parfait,
L'horrible portrait.

LE CADY

Le mauvais père. *(A part)* Que de grâces !

ZÉMIRE

AIR : *Les trembleurs d'Isia.*

Il dit que je fuis affreufe,
Sourde, muette, cagneufe,
Borgne, boffue et boiteufe,
Noire, naine, et cœtera,
Mon miroir pourtant m'affure,
Que ces deffauts de nature
Ne font point dans ma figure.
Ne trouvez vous pas cela ?

(A part) C'eft le vray portrait de mademoi-felle Omar.

LE CADY

Par Mahomet il a grand tort. *(A part)* elle eft charmante.

ZÉMIRE

AIR : *Menuet Anglois.*

Ai-je le nez long ?

LE CADY

Non.

ZÉMIRE

Parlez tout de bon.

LE CADY

Non.

ZÉMIRE

Ay-je de guenon
La bouche ou le menton ?

LE CADY

Non.

ZÉMIRE

Cet œil eſt-il fripon ?
Regardez ce chignon,

LE CADY

Que d'attraits, peut-on
Trouver rien qui te aille ?

ZÉMIRE

Ce minois ?



LE CADY

Eſt mignon.

ZÉMIRE

Et ce bras ?

LE CADY

Il eſt rond.

ZÉMIRE

Ay-je donc dans ma taille
Mauvaiſe façon ?

LE CADY

Non.
Tout eſt divin, ma foy,
Chez toy.

ZÉMIRE

N'êtes-vous point moqueur,
Seigneur ?

LE CADY

Pour te mieux perſuader,
Va, tu n'as beſoin que de me regarder.
Facilement ſi tu veux,
Tu découvriras les feux
Que font naître en moy tes yeux.
Enfin je ſuis amoureux.

ZÉMIRE

Tant mieux.

LE CADY

Mais quel eſt donc le motif de ton père ?

AIR : *Cela m'eſt bien dur.*

Il ne ſçauroit, ſans injuſtice,
Te traiter de cette façon.

ZÉMIRE

Hélas, ſeigneur, de ſon caprice,
Je ne puis dire la raiſon.
J'entre pourtant dans ma vingtième année;
C'eſt pour l'hyménée,
Dans mon ſexe, un âge aſſez mûr.

LE CADY

C'eſt eſtre bien dur.

ZÉMIRE

AIR : *Pierre Baynolet.*

Je ſuis dans la journée entierre,
Renfermée ainſy qu'un hibou,
Et pour jouir de la lumierre
Ma chambre n'a qu'un petit trou,
Qu'un petit trou.
Je ſuis, etc.

Il craint que l'on ne me voye, et c'eſt par

grand hazard que j'ay pu m'échapper pour venir vous faire mes plaintes de ſon procédé.

LE CADY

Par la mouſtache de tous les prophettes, tu n'auras pas perdu tous tes pas.

AIR : *Les filles ſont ſi ſottes.*

Je te jure, foy de Cady *(bis)*,
Pour peu que je ſois un party
Dont la main te convienne,
Je ſuis aujourd'huy ton mary,
Ton affaire eſt la mienne, Lonla,
Ton affaire eſt la mienne.

AIR : *Vous avez bon air.*

Va, va, dans ma vieilleſſe
Je me ſens pour la tendreſſe
De bons reſtes de jeuneſſe;
Malgré mon poil gris,
Je ſçais à la fillette
Mieux que conter fleurette.
Je ſuis d'humeur follette,
Je chante et je ris.

Qu'en dis-tu?

ZÉMIRE

Je dis qu'on ſeroit bien dégoûté.

LE CADY

Oh ! voilà qui eſt décidé. Comment se nomme ton père et que fait-il ?

ZÉMIRE

Je ſuis fille unique d'Omar le teinturier.

LE CADY

Teinturier, n'importe. Sa maiſon ?

ZÉMIRE

AIR : *Un abbé dans un coin.*

C'eſt à la place au foin,
Dans le coin,
Vous n'en êtes pas loin.

LE CADY

Bon, je vois la demeure.
Tu peux rentrer chez luy;
Avant qu'il ſoit une heure
Je guéris ton ennuy..

ZÉMIRE

Souvenez-vous, ſeigneur, du vilain tableau que vous fera mon père.

LE CADY

Ne te mets pas en peine. Je n'en ſeray pas

la dupe, et dans peu tu auras de mes nouvelles.

ZÉMIRE

Que je vous auray d'obligation.

LE CADY (reconduisant Zémire appelle Azouf et luy parle bas pour luy dire d'aller chercher Omar.)

AIR : *J'en feray la folie ma mie.*

Que je la trouve gentille,
Cette jeune fille,
L'amour dans ses yeux pétille ;
De l'avoir je grille.
De cet hymen on jasera,
Mais je prétends malgré cela,
Pour me satisfaire,
Le faire
Pour me satisfaire.

SCÈNE XI

LE CADY, OMAR

OMAR

AIR : *De la ceinture.*

Vous m'avez envoyé chercher.

LE CADY

Soyez icy ſans vous contraindre.

OMAR

Qui n'a rien à ſe reprocher
Icy, ſeigneur, n'a rien à craindre.

.LE CADY

Vous avez raiſon et voicy de quoi il eſt queſtion.

AIR : *Quand Iris prend.*

Omar, vous avez une fille,
Seul eſpoir de votre famille,
Qui de vous
Attend un époux.

OMAR

Ouy, mais, ſeigneur, la marâte nature;
Par un capricieux dépit,
Se ſurpaſſa lorſqu'elle fit,
Lorſqu'elle fit,
Cette figure.

AIR : *Le Bal du cours.*

Je ne puis vous en peindre
Le tableau reſſemblant;
Mais vous pouvez vous feindre
D'abord un chat huant.

LE CADY

Je vous quitte à préfent
D'en dîre davantage;
L'on fçait tous les deffauts qu'elle a;
Mais avec tous ces deffauts là,
Moy je l'aime à la rage.

OMAR

AIR : *Non, non, je ne veux pas rire.*

Si vous vous moquez de moy,
Vous en êtes le maître.

LE CADY

Moy, me moquer, et pourquoy?
Vous allez le connoître:
Je veux luy donner ma foy.

OMAR

Cela vous plaît à dire.

LE CADY

Non, non, je ne veux pas rire, moy,
Non, non, je ne veux pas rire.

OMAR

AIR : *Il faut que je file.*

Seigneur, toute fa perfonne
Fait peur à la regarder.

C'eſt quelqu'un, je le ſoupçonne,
Qui voulant goguenarder,
Vous en donne, donne, donne,
Donne ſans doute à garder.

LE CADY

AIR : *De la Palisse.*

Je ſçay à quoy m'en tenir.

OMAR

Mais ma fille, en conſcience,
Ne ſçauroit vous convenir.

LE CADY

Chacun a ſon goût, je penſe.

OMAR *(à part)*

Il extravague; voyons ſi je ne guériray pas ſa folie par un autre moyen. *(Haut)* Seigneur, je n'ay point de dot à lui donner et qui plus eſt :

AIR : *Entre l'amour et la raiſon.*

Je demande mille ducats.

LE CADY

Ouf, Omar, vous n'y penſez pas!
Eſtimez vous donc que les filles
Soient de la drogue à ſi haut prix?

OMAR

La lâcher à moins je ne puis.

LE CADY

Vous vendez bien cher vos coquilles

Il faudra bien pourtant s'y réfoudre.

OMAR *(à part)*

Je ne m'y attendois pas. Jufqu'où cela ira-t-il. *(Haut)* J'exige encore, feigneur, avant que vous voyez ma fille,

AIR : *Du Prévoft.*

Qu'un contract, par les gens de loy,
Soit paffé pour que vous ny moy
Nous ne puiffions nous en dédire.

LE CADY

Pour vous contenter, je le veux;
A quoy ne doit-on pas foufcrire
Quand on eft vrayment amoureux

Je vais remplir ces conditions. *(Il sort.)*

OMAR *(seul)*

Je ne fçay où j'en fuis; je déplore l'erreur ou le goût dépravé du Cady.

AIR : *Qu'importe.*

Comment finira tout cecy. (*bis*).
J'ai peur que bientoft le Cady

Ne jure, ou peſte ;
Mais ne l'ai-je pas averty ?
Pourquoy craindre le reſte.

LE CADY *(revient et donne à Omar une groſſe bourſe & le contrat tout preſt)*

Etes-vous content, maître Omar ?

OMAR

Ouy, ſeigneur, ainſy ſoit de vous.

AIR : *Si vous voulez que je vous baiſe.*

Je ne differeray plus guerre
A ſatisfaire vos déſirs.

LE CADY

Tous les inſtans que tu differes
Me font perdre autant de plaiſirs (*Omar sort*).

Quel arabe que cet Omar.

AIR : *Pierrot, ce nom m'aſſomme.*

Mille ducats, la ſomme eſt forte,
Luy font comptés et tout en or ;
Sa fille eſt belle, que m'importe,
C'eſt peu pour la
C'eſt peu pour la tenir encor
Sa fille eſt belle, que m'importe.

On tarde bien à revenir. La beauté que j'attends ne viendra-t-elle pas ? Bon, je revois Omar.

OMAR

Seigneur, on conduit ici ma fille votre épouse. (*On avance à mesure dans une boëte une figure voilée.*)

AIR : *Comme v'la qu'eſt fait.*

Nous avons pris bien de la peine
A l'ajuſter de notre mieux.

LE CADY

Je ne la vois pas.

OMAR

On l'amène.

LE CADY

Où donc.

OMAR

Elle eſt devant vos yeux.

LE CADY

Fy donc, ce n'eſt pas là ma femme.

OMAR

Si, seigneur, c'eſt elle en effet,
C'eſt l'objet dont tantoſt votre âme....
(*On la dévoile.*)

LE CADY

Juftes cieux, l'effroyable objet
Comme v'la qu'eft fait
Comme v'la qu'eft fait.

Omar, le Cady n'aime point qu'on le raille ; où eft ta fille ?

OMAR

AIR : *Encore que je fois jeunette.*

De fille, ne vous en déplaife,
Je n'en ay que celle cy.

SCÈNE XII

ZÉMIRE, PIERROT, LE PRINCE, ACTEURS PRÉCÉDENS

(Zémire s'étant approchée eft aperçue du Cady fans qu'il voye le prince qui vient derrière elle.)

LE CADY *(à Omar).*

Va, ma colère s'apaise.
L'autre s'approche d'icy,
Ah ! je la vois venir ;
J'ay le cœur tant à mon aife,
Ah ! je la vois venir,
Je n'y fçauroy plus tenir ;

Et pour premices de l'ardeur que je sens, je prétends *(il la veut embrasser)*.

ZÉMIRE

Téméraire, arreſtez.

LE PRINCE

Et que prétendez vous?
En moy reconnoiſſez un prince et ſon époux.

LE CADY

AIR : *Du Prévoſt*.

Comment, prince de ma façon,
Vous le prenez sur le haut ton.

LE PRINCE

Il n'est plus tems que l'erreur dure;
Tantoſt votre malignité,
Croyant trouver une impoſture,
Ne diſoit que la vérité.

Je ſuis fils du roy de Damas et vous voyez Zémire, fille du gouverneur.

ZÉMIRE

Qui pour reconnoitre votre bonne volonté, vous a ſçu lier à cette belle perſonne. *(Montrant la figure)*.

LE CADY

Je ſuis perdu.

PIERROT (*accourant*)

De la joye, mon prince, notre homme eſt de retour de Damas où vous l'avez envoyé pour apprendre notre diſgrace au roy votre père. Elle eſt bien réparée.

AIR : *J'en ay du fin, du naturel.*

Il vient avec des chariots
Remplis de balots,
Il mène auſſy des chameaux,
Chargés de coffres grands et gros,
Et pluſieurs chevaux
Portant ſur leur dos
Brocards des plus beaux,
Diamans, pierreries
Et joyaux
Des plus nouveaux,
Et bien d'autres galanteries
Et des mannequins
Pleins
De ducats, de sequins.

LE PRINCE *(à Zémire)*

J'en rends grâces au ciel. Je vous avois bien dit qu'il ne tarderoit pas. Vous, seigneur Cady, prenez patience avec votre nouvelle moitié.

LE CADY

J'étouffe. *(A Omar)*

AIR : *Malheureuse journée.*

Délivre mes yeux vite
De ce monſtre odieux ;
La fureur qui m'agite
Fera des malheureux.
Cachons notre infortune.

OMAR *(au prince)*

Seigneur, j'ai peur de luy.

LE PRINCE

Ne crains pas ſa rancune,
Je feray ton appuy.

Je l'empêcheray bien de nuire à personne.

PIERROT *(au Cady qui s'en va)*

AIR : *Lanturelu.*

De votre malice,
Monſieur le Cady
Par notre artifice,
Vous voilà puny
En bonne justice.
Ce n'est qu'un prêté rendu,
Lanturelu, lanturelu.

OMAR

Je reprendrai bien la marchandise, mais je ne rendray pas l'argent. *(Il emmène ſa fille).*

LE PRINCE *(à Zémire)*

Vous voilà bien vangée, madame, et le Cady doublement trompé.

AIR : *Comme un Coucou.*

Que chacun icy s'intéreſſe
Au doux plaiſir que je reſſens,
Qu'on y montre ſon allégreſſe
Et par la danſe et par les chants.

DIVERTISSEMENT

AIR :

L'amour inſpire la tendreſſe
Sans conſulter la nobleſſe et le ſang,
Quand pour un objet il nous bleſſe
Va-t-il chercher la fortune ou le rang ?
Non, il fait rapprocher, par ſon pouvoir ſuprême,
La houlette du diadème ;
Souvent on le voit engager
Le prince à la bergère et la reine au berger.

VAUDEVILLE

Trouvant des époufes volages,
Un garçon dans certains ménages
Fait entrer l'infidélité;
C'eft un prêté.
A fon tour enfin il s'engage;
D'un autre, fa moitié peu fage
Satisfait l'hommage affidu,
C'eft un rendu.

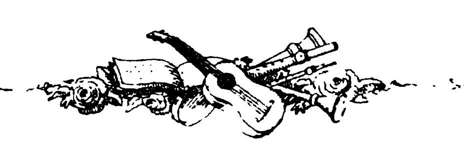
Lorfqu'un époux chez la voifine,
Porte fa flamme libertine,
Qu'eft-ce que fa légèreté?
C'eft un prêté.
Madame, de fes droits privée,
Chez le voisin, moins réfervée,
Va cueillir le fruit défendu,
C'eft un rendu.

Par fon intrigue un homme en place,
Fort fouvent caufe la difgrâce
D'un concurrent trop redouté;
C'eft un prêté.
Il vient un changement d'affaires,
Luy-même par fes adverfaires
Un jour fe trouve confondu;
C'est un rendu.

Les habitans de Normandie
Sont des gens pourveus d'induftrie;
Qu'un Gafcon en foit affronté,
C'eft un prêté.
Bientoft monfieur de la Gafcogne,
Pour le renard devient cicogne;
Par luy le Normand eft tondu;
C'eft un rendu.

Qu'on siffle la troupe tragique,
L'Italien faifant la nique,
S'en moque avec malignité;
C'eft un prêté.
Chez luy par un fort encore pire,
Une pièce en naiffant expire;
Le François rit comme un perdu;
C'eft un rendu.

Quand malgré notre fçavoir faire,
Quelque pièce qui n'a feu plaire,
Rend notre jeu peu fréquenté,
C'eft un prêté.
Un autre amène l'influence;
Votre argent avec abondance,
Dans notre bourfe eft répandu;
C'eft un rendu.



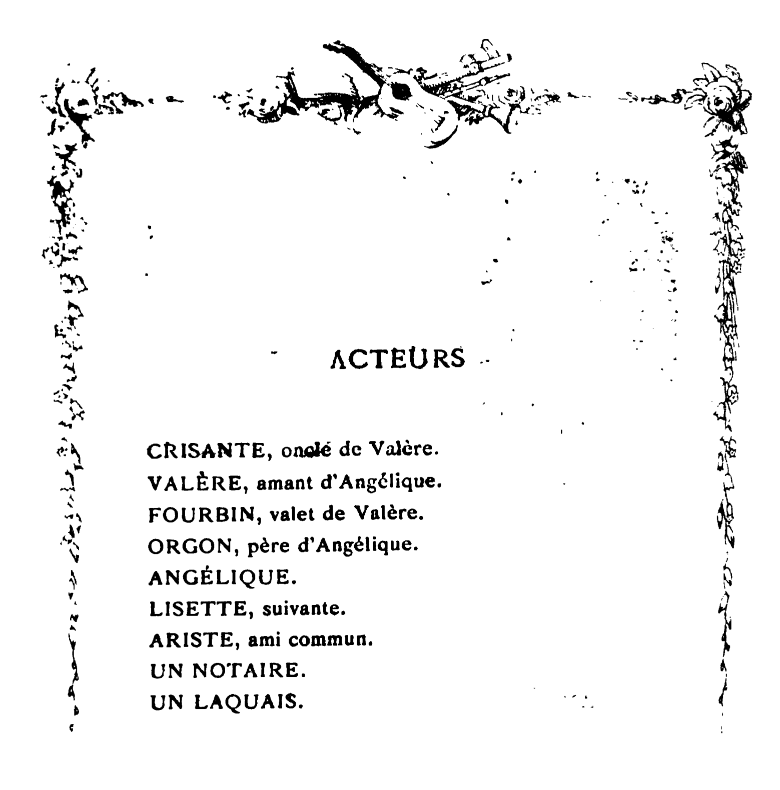
LA

PRÉCAUTION
RIDICULE

OPÉRA COMIQUE EN UN ACTE

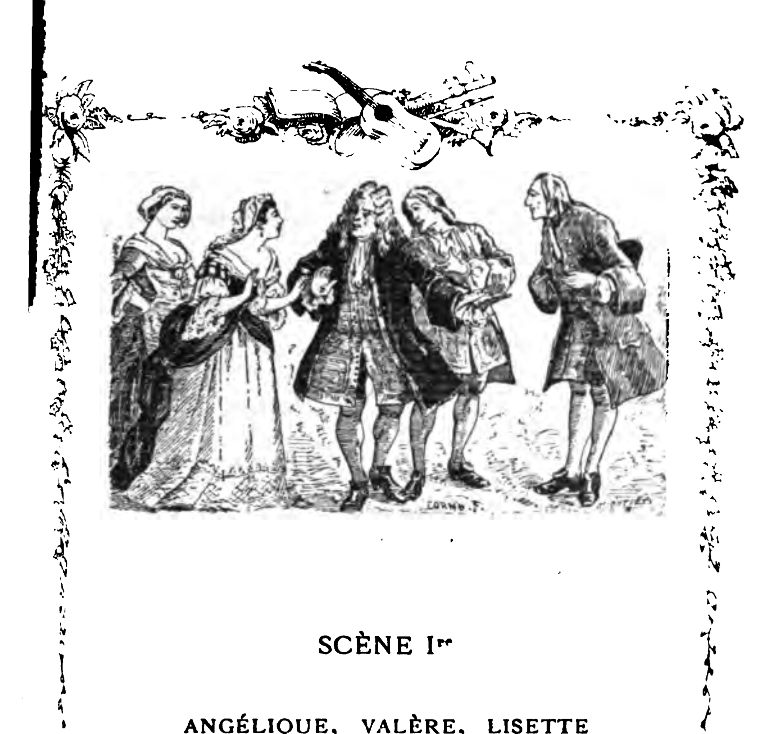
PAR M. GALLET

Représenté le 28 juin 1735
à la foire Saint-Laurent



ACTEURS

CRISANTE, oncle de Valère.
VALÈRE, amant d'Angélique.
FOURBIN, valet de Valère.
ORGON, père d'Angélique.
ANGÉLIQUE.
LISETTE, suivante.
ARISTE, ami commun.
UN NOTAIRE.
UN LAQUAIS.



SCÈNE Ire

ANGÉLIQUE, VALÈRE, LISETTE

ANGÉLIQUE

AIR : *Des Billets doux.*

Mon père ne peut, malgré moy,
M'engager à donner ma foy,
Je vous le dis, Valère,
Je ne feray jamais qu'à vous ;
Mais, je ne prendray point d'époux
Sans l'aveu de mon père.



VALÈRE

AIR: *Bouchez nayades.*

Un amour, fondé fur l'eftime,
Ne veut rien que de légitime,
Le mien refpecte le devoir;
Mais, j'ai la flateufe efpérance,
Belle Angélique, de les voir
Dans peu tous deux d'intelligence.

LISETTE

C'eft ce que nous défirons.

VALÈRE

Arifte, l'amy de mon oncle, a dû parler à votre père ; voicy mon valet que j'avois envoyé pour en favoir des nouvelles. Nous allons en apprendre.

SCÈNE II

ANGÉLIQUE, LISETTE, VALÈRE,
FOURBIN

VALÈRE

Hé bien! Fourbin, qu'a fait Arifte ?

FOURBIN

Il n'a rien oublié de ce qu'il falloit faire et dire.

VALÈRE

Qu'a répondu M. Orgon?

FOURBIN

AIR: *Des Fraises.*

Il vous trouve l'air galant,
De mœurs, de la conduite,
De l'efprit et du talent;
Enfin, il vous croit un grand
Mérite, mérite, mérite;
Il eft bien difposé pour vous.

VALÈRE

AIR: *Pierre premier.*

Sa fille eft celle que j'adore,
Confent-il à me l'accorder?

FOURBIN

Ce monfieur, dit-il, m'honore
Lorfqu'il me l'a...
Lorfqu'il me l'a fait demander,
Ce monfieur, dit-il, m'honore.

VALÈRE

Je pofféderai donc....

FOURBIN

Doucement.

AIR : *Ah! qu'il eſt doux de rencontrer.*

S'il voit chez vous d'abord bien du mérite,
C'eſt un grand point; mais ſa fille a le ſien.
Votre fortune à préſent eſt petite.
A ſon mérite elle joint un gros bien.

VALÈRE

Quel verbiage?

FOURBIN

Par ce langage
Vous pouvez voir
Arrêter votre eſpoir.

VALÈRE

Je ne puis me flatter d'épouſer Angélique?

FOURBIN

Non.

ANGÉLIQUE

Je l'avois bien prévu.

VALÈRE

Eh! faquin! pourquoi nous amuſer d'une lueur d'eſpérance?

FOURBIN

Air: *Vous m'entendez bien?*

C'est une triste vérité,
Quelqu'un trop naïf eût conté
L'affaire toute nue.

VALÈRE

Hé bien!

FOURBIN

Moy, je vous l'insinue,
Vous m'entendez bien?

VALÈRE

Ariste n'a-t-il pas dit que j'héritois seul de mon oncle?

FOURBIN

Oui, mais, ce n'est pas assez, de plus il dit:

Air: *Le Cabaret est mon réduit.*

Que cet oncle-là porte un air
Bien gaillard, bien frais, pour son âge;
Qu'il est bien assez vert
Pour tâter du mariage
Pour tâter, etc.

Qu'il n'a qu'à vous assurer maintenant des moyens honnêtes, et qu'il vous écoutera.

VALÈRE

Je ſuis au déſeſpoir.

ANGÉLIQUE

Votre ſituation me touche.

LISETTE

AIR : *Les Pèlerins.*

Hélas ! que le ſiècle où nous ſommes
Eſt corrompu !
Jadis on eſtimoit les hommes
Pour la vertu.

FOURBIN

Les maximes que l'on ſuivoit
Étoient fort bonnes
L'on dit qu'en ce tems on jugeoit
Des gens par les perſonnes.

VALÈRE

Je vois Ariſte.

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENS, ARISTE

VALÈRE

Vous n'avez donc rien obtenu ?

ARISTE

Non.

VALÈRE

Ne connoit-il pas les difpofitions d'Angélique à mon égard ?

AIR : *Je rêvois Lisette.*

Ne fait-il pas qu'elle
Quitte, en ma faveur,
Le nom de cruelle ?
Que j'ay gagné fon cœur ?

ARISTE

Oui, mais il ne vous l'accordera que Crifante ne vous ait revêtu de quelque charge ou de l'équivalent.

VALÈRE

Comment l'engager à cela ?

ARISTE

AIR : *Sur le Ritau toleri.*

Lorfqu'il faut fervir un ami,
Jamais je ne fuis endormi,
Et ne le fais pas à demy,
Sur le Ritau toleri.

Je vais trouver votre oncle... Mais le voici.



Cachez vous là, vous entendrez notre converfation.

SCÈNE IV

ARISTE, CRISANTE

ARISTE

Serviteur, monfieur Crifante.

CRISANTE

Serviteur.

ARISTE

Je voulois vous entretenir de Valère. Vous l'aimez ?

CRISANTE

Sans doute.

ARISTE

AIR : *Je n'ai pour tout domeftique.*

Valère feroit à fon aife,
Si fon père n'eût dépenfé
De gros biens.

CRISANTE

Ne vous en déplaise
C'étoit un vrai panier percé.

ARISTE

Mais le deffunct, en récompense,
Lui laisse un bon fond d'espérance.

Quelque jour il disposera de votre succession.

CRISANTE

Rien ne presse.

ARISTE

D'accord. Mais il auroit besoin que vous lui fissiez à présent quelque avantage à compte.

CRISANTE

Pourquoi cela?

ARISTE

Amant d'Angélique, il en est aimé; Orgon voudroit bien lui donner sa fille.

AIR : *Les Filles sont si sottes.*

Il ne lui trouve aucun deffaut *(bis)*.
Mais, dans cette occurrence,
Pour en faire son gendre, il faut

Qu'il voye un peu d'avance,
Lon la,
Qu'il voye un peu d'avance.

Le party eſt bon pour Valère, et ſi vous l'aimez, ne lui laiſſez pas manquer cette affaire.

CRISANTE

AIR: *Perette étant, etc.*

Valère, à la fleur de ſon âge,

Et je dois me préférer à mon neveu, je veux me remarier,

AIR: *Non, je ne feray pas, etc.*

J'y ſuis déterminé.

ARISTE.

Cela vous plaît à dire.

CRISANTE

Tout de bon.

ARISTE

Vous riez.

CRISANTE

Non, ce n'eſt pas pour rire.

ARISTE

Vous, qui d'un premier choix vous trouvâtes ſi mal,
Seriez-vous poſſédé du Démon conjugal?
Après avoir chanté cent fois:

AIR : *Les Trembleurs.*

Toute femelle eſt trompeuſe,
Volage, capricieuſe,
Maligne, ſotte, orgeilleuſe,
Elle a maint autre deffaut.

CRISANTE

Fût le ſexe cent fois pire ?
Fût mon projet un délire ?
Malgré ce que j'ai pu dire,
J'en ay beſoin, il m'en faut.

ARISTE

Avez-vous oublié les ſujets que la défunte vous donna d'être alarmé pour votre front ?

CRISANTE

Je ne me ſouviens que trop de n'en avoir pas été quitte pour la peur.

AIR : *Tout mon eſprit.*

Je ſaurai bien prévenir telle injure,
Je n'en ferai pas doublement noté.

ARISTE

Bagatelle.

Un vieux proverbe, en cette conjoncture,
Dit qu'on peut l'être après l'avoir été.

CRISANTE

Je fçaurai le faire mentir.

ARISTE

Peste.

AIR : *Le Péril.*

Le fecret doit être admirable;
Je connois bien d'honnêtes gens
Qui fe trouveroient fort contens
D'en avoir un femblable.

Apprenez le moy.

CRISANTE

Puisqu'une belle femme a fait mon infortune,
L'on trouve des guenons, j'ai deffein d'en prendre une;
Eût-elle, en vrai magot, tout le corps fagoté,
Je veux dans fa laideur trouver ma feureté.

ARISTE

La précaution eft fort fage.

CRISANTE

Oui, les galans font un bétail
A qui l'afpect d'un laid vifage
Servit toujours d'épouvantail.

ARISTE

Lazzi d'argent, on les apprivoife.

AIR : *Les Capucins.*

Quand de galans elle a difette,
La laide fouvent en achète
Vous pouvez conclure de là
Que votre erreur eft manifefte;
Avec la belle au moins l'on a
Son bien et du plaifir de refte.

Votre fecret ne vaut rien.

CRISANTE

AIR : *Des Routes du monde.*

D'un bel objet foyons l'époux,
Sa beauté difparoît pour nous ;
Et c'eft l'effet de l'habitude.
Tout de même, beau raifonneur,
Je foutiens avec certitude
Qu'on peut fe faire à la laideur.

Et loin d'exiger une groffe dot pour compenfer fa difformité, je prétens faire fa fortune.

AIR : *O reguingué.*

Je n'en veux point toucher cela,
Et celle qui m'époufera,
De moi tiendra
Ce qu'elle aura ;
Je ferai maître de la bourfe.

ARISTE

Des bons moyens voilà la fource.

CRISANTE

Oh! parbleu! Je lui en ferai ſi petite part, qu'elle ne pourra payer des favoris.

ARISTE

Laide et pauvre, qui dà. Cela n'eſt pas mal imaginé.

AIR: *Voyelles anciennes.*

Qu'un autre cherche la beauté,
Pour vous c'eſt choſe trop commune;
Que le vulgaire ſoit tenté
Par les appas de la fortune.
Vous ne voulez pas faire ainſi,
Ma foi, c'eſt penſer à merveille... eille
Ne voudriez-vous pas auſſi
Que votre future fût vieille... eille.

CRISANTE

Non, car je veux de la poſtérité.

ARISTE

La figure originale que vous cherchez mérite bien qu'on en tire des copies.

AIR: *Vous verrez une f... en haut.*

Dès que l'on faura cela,
Seurement chacun fera
Surpris de ce ra, ce ra, ce ra,
Surpris de ce rare projet-là.

CRISANTE

Peu m'importe; je ſuis encor ſi piqué des chagrins que m'a cauſés ma première femme, que j'ai juré de m'en venger par une seconde qui ne lui reſſemblât pas. Adieu ; je vais chercher ce qu'il me faut.

SCÈNE V

ANGÉLIQUE, ARISTE, VALÈRE, LISETTE, FOURBIN

VALÈRE

Air : *Craque, ça ſe demande.*

Oh! quel projet extravagant!

ARISTE

Son pauvre eſprit s'égare.

FOURBIN

Moi, je le trouve fort plaiſant.

LISETTE

Il faut dire bizarre.

VALÈRE

Vous m'en voyez tout ſtupéfait.

ANGÉLIQUE

Et moi tout étourdie.

LISETTE

C'eſt être fou plus que parfait.

FOURBIN

Chacun a ſa manie.

VALÈRE

Que faire dans cette circonſtance?

ARISTE

Prendre patience en enrageant.

LISETTE

La patience eſt la vertu des ſots.

ANGÉLIQUE

A quoi penſe Fourbin?

LISETTE

Il faut le tirer de ſon extaſe.

VALÈRE

AIR: *L'Allumette.*

Eh bien donc! Fourbin, parle-nous.

LISETTE

Pourquoi t'obſtiner à te taire?

FOURBIN

Oh! monſieur, réjouiſſez-vous,
Pour le coup, je tiens votre affaire.
(Il embraſſe Liſette qu'il prend pour Valère.)

LISETTE

Peſte ſoit du butor.

FOURBIN

Diable ſoit de la marque, qui me rompt en viſière, meſſieurs.

AIR: *Petite Brunette aux yeux doux.*

Voyez-vous cette tête-là?
Là dedans le bon ſens abonde;
Morbleu! je ne voudrois pas la...
La troquer pour tout l'or du monde.

AIR: *Du Pouvoir.*

Le bureau des expédiens
Se trouve là dedans;
J'ai de l'imagination
Et de l'invention.

VALÈRE

Prouve-le donc?

FOURBIN

Air : *La Befogne.*

Une machine vient par moy
D'être découverte, et je crois
Qu'aucun de vous ne la devine.

LISETTE

Voyons donc quelle eft ta machine?

FOURBIN

Vous en ferez tous contens. J'efpère qu'en récompenfe un gros préfent groffira ce que j'apporte en mariage à Lifette. Chut, voici là-bas M. Crifante. Retirez-vous. Je n'ai befoin que de M. Arifte. Vous faurez dans un moment de quoi il s'agit. *(Il parle bas à Arifte qui lui répond: J'entens... fort bien... oui, cela pourroit réuffir.)*

FOURBIN

Tenez-vous donc prêts à jouer votre rôle je vais me difpofer au mien.

SCÈNE VI

ARISTE, CRISANTE

CRISANTE

Eh bien! perſiſtez-vous toujours dans votre réſolution?

La difficulté ne conſiſte que dans l'exécution. Je ſuis auſſi délicat en laideur, qu'un autre le feroit en beauté.

AIR: *Je vais toujours le même train.*

J'ai vu des faces dont les traits
Étoient raiſonnablement laids.
Mais en revanche les objets
Étoient des corps parfaits.
Sur des corps aſſez mal bâtis
J'ai rencontré des teints fleuris.
La coche eſt en couleur,
L'étique a la blancheur,
La noire a l'embonpoint,
Nulle enfin n'eſt laide en tout point.

ARISTE

On vous en fera faire.

CRISANTE

Je voudrois trouver de ces bons gros desfauts que l'adreſſe ne peut cacher. Car on en corrige bien.

AIR : *Allons donc, jouez, violons.*

Le blanc, le rouge et les pommades,
Réforment les mines mauſſades
Et des vieilles et des laiderons ;
Pour attraper le don de plaire,
Avec art elles ſe font faire
Des dents, des ſourcils, des chignons,
Tant d'autres ajuſtorions ;
Juſqu'à de la gorge poſtiche
Que de montrer on eſt peu chiche ;
Par ces moyens-là bien ſouvent
L'on ne ſait pas ce que l'on prend.

Si je ne puis trouver ce que je déſire, je m'en contenterai par tout ce qui en approchera.

ARISTE

Cela me fait venir une penſée. Une mienne couſine de province eſt ici pour ſolliciter un procès ; elle pourroit bien vous convenir.

AIR : *On dit que vous avez des rats.*

Elle n'a pas
Beaucoup d'appas
Celle que je propoſe ;

Quand à ſon bien
Elle n'a rien
Ou du moins pas grand choſe.

Cela dépend du gain de ſon procès qui doit ſe juger aujourd'hui. Au reſte, elle eſt de bonne famille et tout auſſi ſage que laide.

CRISANTE

C'eſt mon fait; pourvu qu'elle ſoit aſſez laide pour...

ARISTE

AIR: *Que ſon nez n'eſt-il, etc.*

Son viſage d'africain
Eſt garni d'un nez aſſez vilain;
Son regard eſt farouche, incertain
Et ſa peau ſemble un vieux parchemin;
Son corſage n'eſt pas fin
Et ſon ton de voix eſt masculin;
Elle tient, pour vous tout dire enfin,
Fort peu du féminin.

CRISANTE

Je me ſens d'elle,
Si ce croiſon eſt fidèle,
Tout à fait enchanté.

ARISTE.

Je vous jure
Que la peinture

N'atteint pas la vérité!
Je ne vous ai point furfait.
Qui voudroit
Eplucher fon portrait
Trouveroit
Seurement qu'un objet
Ainfi fait
En laideur eft complet.
Pour vous le rendre au parfait
Il faudroit
Qu'un pinceau plus adroit
En extrait
De cent vifages laids
Raffemblât tous les traits.

CRISANTE

J'en fuis ravi. Je brûle de la voir.

ARISTE

AIR: *Je fuis un crouftilleux Chaffeur.*

Comptez que c'eft, quant au furplus,
Bien la meilleure enfant du monde.
Je vais la chercher; là-deffus } (bis)
Il faut que je la fonde. }

La voici tout à propos; elle vient fans doute m'apprendre le jugement de fon procès.

SCENE VII

CRISANTE, ARISTE, FOURBIN *(en femme)*

FOURBIN

AIR: *Les Pendus.*

Je ſuis dans un chagrin mortel,
Couſin, mon déſeſpoir eſt tel
Que je m'irois, dans la rivière,
Jeter la tête la première,
Pour y rencontrer mon tombeau,
Si je n'avois toujours craint l'eau.

ARISTE

Comment, couſine, ſeriez-vous déboutée..,

CRISANTE *(à part)*

Il ne m'a point trompé.

FOURBIN

AIR: *Margot la revendeuſe.*

Séduit par l'avarice,
L'injuſte rapporteur
Protége la malice
Du subtil chicaneur.

L'ignorance préfide
Dans ce maudit palais;
L'intérêt y décide,
J'ai perdu mon procès.
J'en fuis pour mes frais.

CRISANTE

Il ne faut pas fe défoler.

FOURBIN

AIR : *Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.*

Si j'avois eu des attraits,
Mon procès
N'eût pas eu fi mauvais fuccès;
Qu'une belle aille voir fon juge,
Deux yeux fouvent favent bien l'ébranler,
Les miens font un foible refuge
Ils ne fçavent point parler.

Car j'en crois mon miroir.

AIR : *C'eft le plus difcret, etc.*

Coufin, la marâtre nature
A mon endroit fe montre bien dure:
Je n'en ai reçu,
Dont bien j'enrage,
Que de la vertu;
Dieu, quel partage!

CRISANTE

C'en eft affez, mademoifelle, pour infpirer des fentiments à des hommes bien fenfés.



FOURBIN

Fy donc, monſieur, celles qui n'ont que cela, comme moi, n'étrennent pas.

CRISANTE

Cependant, mademoiſelle.

AIR : *La Ceinture.*

J'en ſçais un qui répareroit,
Plein de l'ardeur la moins commune,
Le tort fâcheux que vous ont fait
Et la nature et la fortune.

FOURBIN

Comment cela ſe pourroit-il ?

CRISANTE

En vous épouſant.

FOURBIN

Eh ! qui feroit l'homme aſſez aveuglé pour vouloir d'une phyſionomie comme la mienne.

CRISANTE

C'eſt moi, qui ſuis auſſi clairvoyant que véridique ; demandez à votre couſin, il ſçait ce que je penſe.

ARISTE

Oui, coufin, monfieur parle fincèrement, j'en réponds.

FOURBIN

Oh, meffieurs! c'eft trop loin pouffer la raillerie.

AIR: *Malheureufe journée.*

Que je fuis malheureufe!
Je n'aurois cru jamais
Que ma figure affreufe
Dût effuyer fes traits.
Dans ma mifère extrême
Les amis, les parens,
Jufqu'à mon coufin même
Badine à mes dépens. *(Il pleure).*

ARISTE

Nous ne faifons point les mauvais plaifants.

CRISANTE

Tant s'en faut, et pour vous en convaincre, je vais prendre acte de ma fincérité chez M. Cornichon, mon notaire, qui dreffera fur le champ notre contrat de mariage.

FOURBIN

Avez-vous bien digéré cette propofition?

AIR: *Le Pucelage*

Le mariage
N'eſt pas un jeu d'enfant,
Quiconque eſt ſage
Doit y penſer avant.
L'étourdi, qui ſuivant
Un caprice imprudent,
A la hâte s'engage
Déteſte après ſouvent
Le mariage.

Pour m'épouſer il faut y penſer plus d'une fois, car enfin jugez de la pièce par l'échantillon.

AIR: *Le Prévot.*

Réfléchiſſez, conſidérez,
Examinez, tournez, virez ;
Je ne vous ſemblerai pas belle,
Je me rends juſtice et je crois
Qu'on ne pourroit trouver femelle,
Qui fût conſtruite comme moi.

ARISTE *(à part)*

Ma foy non.

CRISANTE

AIR: *Il faut que je file.*

Si vous avez ſçu me plaire,
C'eſt pour cela juſtement.

FOURBIN

J'aurois cru le contraire.
Nul autre homme aſſurément
Avant vous ne m'a ſçu faire...
Faire un pareil compliment.

Quoi qu'il en ſoit, c'eſt trop me deffendre... une ardeur auſſi rare... excite en moy... une reconnoiſſance... une tendreſſe.

Air : *Et la Belle le trouva bon.*

Ce que je reſſens pour vous,
Monſieur, n'eſt pas ordinaire.

CRISANTE

Ah! que cet aveu m'est doux!

Holà! quelqu'un!

Vite, allez chercher le notaire
Saiſiſſons l'occaſion
Je crois que vous le trouvez bon?

FOURBIN

Air : *Si vous voulez qu'on vous baiſe.*

Quoi, ſi tôt mander le notaire?
Du moins apprenez-moi, couſin,
Avant de terminer l'affaire,
Avec qui j'unis mon deſtin.

ARISTE

À un très-honnête homme. M. Criſante eſt oncle de Valère. *(Fourbin paroiſt triſte).*

CRISANTE

Qu'avez-vous donc, mademoiſelle, mon nom vous fait-il peur ?

FOURBIN

Non, monſieur, mais il me donne matière à réflexion ; je ſuis liée d'amitié avec Angélique, amante de Valère, et mon mariage avec vous pourroit nuire à leur hymen.

CRISANTE

Que vous importe.

FOURBIN

Mettez Valère en état d'obtenir Angélique et je vous épouſe.

CRISANTE

Vous parlez contre vos intérêts.

FOURBIN

AIR : *L'autre nuit, j'aperceus, etc.*

Contentement paſſe richeſſe ;
Trop en garder eſt un abus.
Celui qui des biens ſuperflus
Négligeant de faire largeſſe
De l'indigent trompe l'eſpoir,
Ne mérite pas d'en avoir.

CRISANTE

Cette généroſité augmente mon eſtime et...

FOURBIN

AIR : *Tancrède.*

Si mes fentimens font les vôtres,
Méprifant un vil intérêt,
Nous goûterons quel bonheur c'eft
Que de faire celui des autres.

CRISANTE

Votre défintéreffement détermine ma bonne volonté pour mon neveu ; j'ai une charge affez confidérable, je la lui donne... le père d'Angélique en fera, je crois, content.

ARISTE

Je penfe de même.

FOURBIN

Puifque nous voilà d'accord, je vais donner quelques ordres et faire avertir Angélique et fon père.

CRISANTE

Ne tardez pas, ma chère brune.

FOURBIN

Non, doux objet des prémices de mon cœur.

ARISTE

Nous pourrons, en l'attendant, faire dreffer la donation et les contrats.

CRISANTE

C'eft bien dit.

SCÈNE VIII

CRISANTE, ARISTE

CRISANTE

AIR: *J'ai le plus mauvais mari.*

Pour fatisfaire mes vœux
Je ne puis rencontrer mieux
Que votre parente,
Sa laideur m'enchante.

Il ne faut pas d'autres informations.

ARISTE

Voici notre notaire, je cours avertir Valère?

SCÈNE IX

CRISANTE, LE NOTAIRE, *bègue*

LE NOTAIRE

Qu'y a-t-il pour votre fervice, dont je fois capable, mon voifin?

CRISANTE

Je me remarie, monfieur Cornichon, l'auriez-vous cru?

LE NOTAIRE

Pourquoi non ? Vous avez un vifage de fanté, et fans compter votre bien, je crois qu'il ne vous manque rien pour faire un bon mari.

AIR : *La Mariée de Poiffy*.

Bon cœur et naturel doux,
Caractère aimable,
Bon efprit et point jaloux,
Humeur agréable,
Oui la future avec vous
Pourra faire *(bis)*
Un couple admirable.

Car je la crois auffi belle que bonne. Peut-on vous demander cela fans trop de curiofité?

CRISANTE

Belle, pas tout-à-fait au gré des autres; mais elle eft au mien.

LE NOTAIRE

AIR : *D'un nouveau monde*.

Vous ne l'époufez que pour vous.

CRISANTE

Ainfi penfent tous les époux ;
Souvent arrive le contraire,
Dont ils ont lieu de fe fâcher.

LE NOTAIRE

Doivent-ils tant s'effaroucher
D'un mal qu'on sçait être ordinaire ?

CRISANTE

Cette fois-cy, je sçaurai m'en garantir.

SCÈNE X

CRISANTE, ARISTE, ORGON, ANGÉLIQUE, VALÈRE, LISETTE, LE NOTAIRE.

ARISTE

Voici tout notre monde à peu près.

VALÈRE

Ah ! mon oncle, on vient de me rendre la vie en m'apprenant vos bienfaits.

ORGON

J'ai sçu, monsieur, avec plaisir, ce que vous faisiez pour Valère. Pardon d'avoir exigé ces conditions avant de conclure.

AIR : *Nostradamus.*

C'est pour lui comme pour ma fille
Que j'ai pris cette liberté,

Puisque la seule probité
Soutient fort mal une famille.

CRISANTE

Monsieur, loin d'en être fâché,
Vous m'en quittez à bon marché,

Approchons de cette table et achevons nos affaires.

LISETTE

AIR: *Comme v'la qu'est fait.*

On va découvrir le mystère.

ANGÉLIQUE

Quel en sera le dénouement?

LISETTE

Monsieur Crisante est-il colère?

ANGÉLIQUE

L'apaise-t-on facilement?

VALÈRE

De Fourbin, ce sont les affaires;
D'en sortir il a le secret.

LISETTE

Peut-être avec les étrivières.

ANGÉLIQUE

Je crains pour ce pauvre valet.

VALÈRE

Qu'eſt-ce que cela fait?

LISETTE

AIR: *Philis en cherchant.*

Monſieur, cela n'eſt bien ni beau;
Moi, je m'intéreſſe à ſa peau;
Depuis longtemps j'aime Fourbin
Et je veux, s'il m'épouſe enfin,
Le trouver ſain.

Je n'ai que faire d'un éclopé et il le pourroit devenir s'il étoit trop maltraité.

VALÈRE

Ne crains rien, mon oncle n'eſt pas méchant.

AIR: *Que j'eſtime mon cher voiſin.*

Il nous pardonnera ce tour,
Le mal étoit extrême;
Comme en guerre, on peut en amour,
Uſer de ſtratagème.

LE NOTAIRE

Voilà ce qui s'appelle inſtrumenter vite et bien. Signez (*Ils ſignent tous).*

CRISANTE

Et d'un. Reſte mon contrat de mariage à moy, ma future tarde bien.

SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENS, FOURBIN *en financier.*

FOURBIN

Qui m'enſeignera M. Criſante?

CRISANTE

C'eſt moi, monſieur, que ſouhaittez-vous?

FOURBIN

Je me nomme Fourbinville de la Coquinière, intendant pour vous ſervir et je viens vous rendre ce billet de la part d'une perſonne qui ne vous eſt pas indifférente.

CRISANTE

C'eſt ſans doute de la couſine. Liſons.

« Monſieur, ce ſeroit abuſer de l'honneur « que vous m'aviez voulu faire, que de con- « tracter envers vous le mariage propoſé. Je « tiens d'une façon trop intime à celui qui « vous rendra ce billet, et je ne ſçaurois quit- « ter un homme à qui je dois ma fortune « et mes plaiſirs. Je vous ſuis d'autant plus

« redevable de vos bontés, que je les méritois « moins ».

Je tombe de mon haut.

FOURBIN

AIR: *Agnès qu'auparavant.*

Pour elle mon ardeur
Fut toujours extrême,
Je suis certain de même
D'avoir son cœur.
La sympathie en tout,
Conformant notre goût,
Fait que le sien
N'est jamais que le mien.
A tout ce que l'un dit
D'abord l'autre applaudit,
Nous n'avons qu'un esprit
Et qu'une âme et qu'un bien et qu'un lit.
De tout je l'entretiens,
Et ses intérêts sont les miens.
Ainsi que d'agir pour moy
Je crois
Qu'elle fait son unique emploi.
A certains charmes près,
Pour moy Vénus a moins d'attraits.

CRISANTE

Justes Cieux! je ne l'aurois
Jamais
Pu soupçonner de tels excès;

Mais, en vous regardant,
En vous envisageant,
L'on peut à l'apparence
Vous croire fon proche parent;
Je n'ai jufqu'à préfent
Point vu d'air fi reffemblant

FOURBIN

Et c'eft cette reffemblance
Qui nous plaît tant.
De tout je l'entretiens, etc.

Simile simili gaudet. Et vous penfez que je ne l'aime pas pour fes beaux yeux. *(Tous rient).*

CRISANTE

Ouais.

AIR: *La Paliffe.*

La femelle eft un fripon,
Ou le mâle une friponne,
Car le finge et la guenon
Sont dans la même perfonne.

On me joue, mais je n'en ferai pas la dupe. Je caffe tout.

VALÈRE

En grâce, mon oncle, ne révoquez pas vos bontés. Fourbin, mon valet, eft la demoifelle de tantôt et l'auteur de la rufe, conduite par

Arifte, autant pour votre honneur que pour vos intérêts.

ARISTE

Point de reproches, ami Crifante. On vous a fervi mieux que vous ne penfiez; faites plutôt un effort généreux.

ANGÉLIQUE

Oh! monsieur, daignez oublier votre reffentiment.

LISETTE

Point de rancune.

CRISANTE

Vous me gagnez. Achevez votre mariage; pour moi, je n'y veux plus penfer.

AIR: *Que je regrette mon amant.*

Par le fexe déjà trompé,
Contre lui plein de défiance,
Je viens d'être encor attrapé
Même par fa feule apparence.
Que n'eût point fait, femme en effet?
Oui, j'y renonce tout-à-fait.

FOURBIN *(à Lisette).*

Je ne dis pas de même; touche là! me voilà pris. Il nous revient un divertiffement. J'y ai pourvu. Vivent les gens d'efprit.

DIVERTISSEMENT

AIR :

Vous qui des tendres cœurs terminez les alarmes,
Hymen, volez dans le féjour
Mais, n'en banissez point les charmes
Et laissez-y régner l'amour.

Par vous un charme durable
De deux amants va payer les foupirs
Rendez cette chaîne agréable
Fixez l'amour par les plaifirs.
Vous qui des, etc.

VAUDEVILLE

L'époux d'une aimable moitié
Vit chez lui comme un coq en pâte;
Pour acquérir fon amitié,
De le fervir chacun fe hâte.
Pour lui fa femme eft un Pérou,
Cependant il jure contre elle,
Ne fe plaint-il pas, le vieux fou,
Que la mariée eft trop belle ?

Par contrat un amant heureux
Veut s'attacher à fa maîtreffe,
Si quelqu'un s'oppofe à fes vœux
Rien n'eft égal à fa trifteffe.
Ignorant que l'hymen éteint
De l'amour la moindre étincelle,
Le Jocriffe! hélas! il fe plaint
Que la mariée eft trop belle.

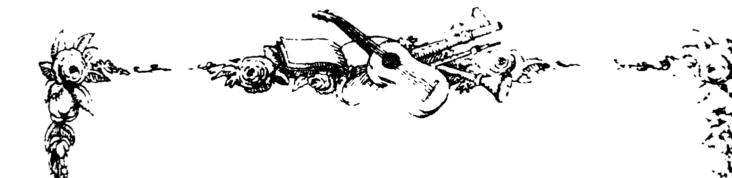
Argante enrage dans fon âme
Dans le temps qu'il gagne un procès
Dont les démarches de fa femme
Seules ont fait le bon fuccès.
Cependant cet ingrat époux
Se voyait ruiné fans elle;
Ne se plaint-il pas, le jaloux,
Que la mariée eft trop belle?

A la filleule d'un traitant
Un commis protégé s'engage,
Un bon emploi le rend content
Et de la femme et du ménage;
Mais lorfqu'il trouve le parrain
Par bonté fans ceffe avec elle,
Ne fe plaindra-t-il pas enfin,
Que la mariée est trop belle?

Me voyant feule quelquefois,
Après moi Nicaife accourt vite;
Moi, de m'enfoncer dans le bois,
Lui, d'abandonner fa pourfuite.

Lorfqu'il me retrouve, auffitôt
Il m'appelle ingrate et cruelle,
Ne fe plaint-il pas, le nigaud,
Que la mariée eft trop belle ?

L'auteur fouhaite que chez nous
Sa pièce en foule vous attire,
Quel plaifir fi vous pouviez tous
Y crever à force de rire.
Mais ce n'eft pas ce que l'on craint,
Car, en fait de pièce nouvelle,
Jamais le public ne fe plaint
Que la mariée eft trop belle.



LA RAMÉE & DONDON

PARODIE D'ÉNÉE ET DIDON

PAR MM. PIRON, PANARD,
PONTEAU ET GALLET

Représentée à la foire Saint-Laurent
le 22 juillet 1734.



ACTEURS

BELLEBARBE, suisse...	DROUIN.
DONDON, cabaretière...	Mlle DE LISLE.
LA RAMÉE, sergent.....	DOYARDIN.
L'ESPÉRANCE, soldat..	DREUILLON.
NANETTE, sœur de Dondon	Mlle CHÉRET l'ainée.
CHOPINEL, garçon de cabaret.................	REBOURS.

La scène est dans un village.

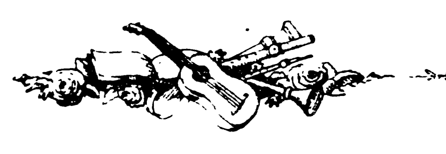


SCÈNE I.

AIR : *Menuet de Pirone.*

Pour ma Dondon, ſti pti diable d'amour
Toujours trotte dans mon pauvre cervelle,
Soir et matin tourmente moy toujours
A ſes appas moy penſe nuits et jours.
Elle être belle, elle être faite au tour,
Mais par malheur elle être bien cruelle ;
Depuis longtemps moy lui faire la cour
Pour moy n'avoir point de retour.

Moy vouloir encore parler une fois à ſti belle caparetière et le luy dire :



AIR : *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

Quoyque vous foyez veuve,
Si vous aimez bien moy,
Comme une fille neuve
Vous recevrez ma foy.
Moy prendre vous pour femme
Et notre époufement
Répandre dans mon âme
Un grand joïeufement.

Ah, ah ! bonjour, camarade.

SCÈNE II

BELLEBARBE, CHOPINEL

CHOPINEL

Bonjour, monfieur Bellebarbe, venez-vous encore voir notre maîtreffe et l'étourdir de votre amour à la Suiffe.

BELLEBARBE

AIR : *Lampons.*

Di de ma part à Dondon,
Toi qui l'être fon garçon,
Que pour elle, camarade,
Mon cœur eft bien malade.

CHOPINEL

Lampons, etc.

BELLEBARBE

AIR : *Sur le Ritauta lery.*

Lampons, le remède eſt fort bon;
Mais contre la belle Dondon
Il ne m'avre point réuſſi,
Sur le ritauta lery, etc.

CHOPINEL

Diantre, cela vous tient bien fort, j'en ſuis parbleu fâché; mais je n'y ſçaurois plus que faire.

AIR : *Philis lui cherchant ſon amant.*

Vous-même, ſans ambaſſadeur,
Allez luy conter votre ardeur;
Moy, je ſuis votre ſerviteur
Car mon crédit
Sur ſon eſprit
Eſt fort petit.

BELLEBARBE

AIR : *On dit que vous l'avez petit.*

Pourquoi n'en as-tu pas autant
Qu'auparavant?
Explique-toy par où? Comment?

CHOPINEL

C'eſt que tout s'uſe

BELLEBARBE

C'eſt une excuſe.

CHOPINEL

Nenny, vraiment.

Mon pouvoir eſt bien diminué depuis l'arrivée d'un certain Champenois nommé La Ramée, qui eſt forty de Troyes le bâton blanc à la main.

BELLEBARBE

Que m'aprens-tu là, j'aurré un rival ?

CHOPINEL

Oui, de cet eſcogrif la Dame embéguinée :
N'agit que pour lui ſeul. Voyant telle menée
Que de ce petit train l'on jaſe ouvertement ;
Sur ce chapitre-là j'ay parlé vertement ;
Mes diſcours ont déplû; peut-être, moins sincère,
Aprouvant ſa folie aurois-je ſeu lui plaire;
Mais Bourguignon natif, moi je ſuis droit et franc,
J'aurois été, je crois, un mauvais courtiſan.
Je ne le veux être point, je dis ce que je penſe,
Je croirois autrement bleſſer ma conſcience.
Un Roy même, dut-il, pour cela, me haïr,
Je ſçaurois lui parler et non pas le trahir.

BELLEBARBE

C'eſt donc ſti La Ramée qui traverse moy dans mon amour !

Morgué si je le trouvois,
Comme je l'étrillerois ?

CHOPINEL

AIR : *Nayades.*

Ma maîtreſſe en ces lieux s'avance,
Tachez d'avoir la préférence,
Parlez, je vous épauleray.

BELLEBARBE

Moy payer coy de ſti ſervice ?

CHOPINEL

Gratis moy je vous ſerviray,
Ce n'eſt point agir à la Suiſſe.
La voicy, expliquez-vous.

SCÈNE III

DONDON, NANETTE, BELLEBARBE, CHOPINEL

BELLEBARBE

AIR :

Madame Dondon
Vous avré une figure gentille,

Minois mignon,
Petit menton,
Choli chignon
Hé! Pourquoi donc
Faire avec moy tant la difficile?
J'aime vous bien,
J'avre du bien,
Vous le fçavoir bien
Moy ne manque de rien,
Et pour l'amour, je fuis un bon drille!
Si toy vouloir,
Moy dès ce foir
Te le ferois voir.

DONDON

Monfieur Bellebarbe, vous m'avez déjà fait parler pour vous et vous m'avez en perfonne rompu les oreilles de votre jargon; tout cela eft inutile, vous devriez vous le tenir pour dit.

BELLEBARBE

Air: *Sur quel ton.*

Quand de ma main moy vous offre le don,
Le prendre vous fur un drôle de ton,
Mettez-vous donc enfin à la raifon!

DONDON

Votre difcours a lieu de me furprendre
Comment donc, etc.



BELLEBARBE

C'eſt le ton, etc.

Vous voulez peut-être que je vous faſſe l'amour à la mode de ſti païs, moy ne pourrois pas.

CHOPINEL

Oh la méthode n'en eſt pas plus mauvaiſe.

AIR : *Joconde.*

On voit de grands nigauds d'amants
Parler d'amour parfaitte,
De langueurs, de feux, de tourmens,
Dix ans conter fleurette.

BELLEBARBE

Moy ne faire point comme cela,
Nature estre mon guide,
Bannir tonc ſti sottise là.

CHOPINEL

Il va droit au solide
Mépriſant les fadeurs dont la raiſon murmure,
Qu'enfante la moleſſe et que ſuit le parjure ;
Il laiſſe à des benets, des coquettes épris,
L'honneur humiliant d'eſſuyer des mépris.

BELLEBARBE

Madame Nannette ! votre ſœur n'avoir point la reconnoiſſance quand ly être venue

ici établir ſon cabaret, car les autres s'y oppoſoient.

AIR : *Belle voiſine.*

Eux n'entendre point de raiſon,
Moy faire bien entendre.

CHOPINEL

C'étoit beaucoup, le croiroit-on ?
Pour un Suiſſe entreprendre.

NANETTE

Il est vrai, ma ſœur, que vous lui avez beaucoup d'obligation, car c'eſt de lui que vous tenez la maiſon où vous êtes.

DONDON

Oui, une mazure qui m'a plus coûté en réparations que ſi je l'euſſe fait bâtir en bon logis.

CHOPINEL

Vous ſçavez que dans ce marché-là vous jouâtes au fin et l'on dit que ſi l'on voulait éplucher vos titres de propriété...

DONDON

On dit... oh vraiment ouy, j'en ay bien peu. Ceux qui diſent cela ne ſont que des bélîtres,

J'y suis, il n'eſt plus temps d'examiner mes titres.

BELLEBARBE

Votre garçon parler bon; mais laiſſons à part ce que j'avre fait pour vous et voyez combien le mariage de nous deux l'être utile.

AIR: *Nous autres bons villageois.*

Entendre vos intérêts,
Vous faire par cette alliance.
Plus de gain et moins de frais,
Quel plaiſir pour vous, quand j'y penſe;
Nous avoir tous deux des effets,
Uniſſons nos deux cabarets;
En joignant votre vin au mien
N'en aurons qu'un cœur et qu'un bien.

CHOPINEL

AIR: *Sois complaisant.*

Il a raiſon, un pareil avantage
Est bel et bon.

DONDON

J'en sens tout l'avantage
Mais
N'y penſez pas davantage
Et ne m'en parlez jamais.

BELLEBARBE

Ouy da; eh bien, vous verrez que le nez de

Bellebarbe n'eſt pas fait pour de nazardes. Bonjour; par le ventre à tête, vous entendrez parler de moy.

SCÈNE IV

DONDON, NANETTE

NANETTE

AIR : *Confiteor.*

Voilà la Suiſſe au déſeſpoir.

DONDON

Cela ne m'inquiette guère,
Qu'ailleurs il aille ſe pourvoir
S'il veut d'une autre ménagère.
Ma ſœur, je veux l'entretenir ;
Mais motus.

NANETTE

Je vous vois venir

Vous voulez me dire que vous aimez M. de La Ramée, ce conducteur de recrues, qui s'eſt arrêté avec ſes ſoldats dans cette hôtellerie où depuis deux ans il vit à diſcrétion.

DONDON

AIR : *Très au bord de la Seine.*

Je n'en fais point la fine,
Je l'ai trouvé joli,
Sa martiale mine
M'a fait mettre en oubli
Feu Miché mon mari.

NANETTE

AIR : *J'en ferai la folie.*

J'applaudis à votre flamme,
Monsieur La Ramée
Vous aura bientôt pour femme,
J'en serai charmée.

DONDON

Oui, fans doute, cela fera ;
J'épouferai ce grivois-là,
J'en ferai la folie
Ma mie,
J'en ferai, etc.

Je t'avouerai même que c'eft une affaire fort avancée.

NANETTE

Oh! je m'en fie bien à vous.

DONDON

AIR : *Marche françoife.*

J'ay pris engagement
Avec ce militaire,

J'ay pris engagement,
Nous avons fait ferment,
S'il n'eft pas opulent,
Il a de quoy me plaire;
Je veux me fatisfaire
Ce n'eft pas de l'argent
Qui rend le cœur content,
Je ne crains qu'une chofe.

NANETTE

Hé quoy!

DONDON

Il a pour amy un foldat nommé Lefpérance. qui le mène par le nez et qui lui confeille de s'éloigner de moy.

AIR; *Du Cap de Bonne-Efpérance.*

Vainement de La Ramée,
Que je crois fort bon enfant,
Je fuis tendrement aimée.
Je m'inquiette pourtant,
Ce fripon de Lefpérance
A toute fa confiance;
Je dois craindre l'afcendant
De ce maudit confident.

NANETTE

Oui vraiment, ce coquin-là peut vous nuire;

ne ſçauriez-vous le gagner par des politeſſes normandes ?

DONDON

Non, c'eſt un animal qui me hait et dont mes honnêtetés ne font qu'irriter la haine. Cependant que ne fais-je point pour le gagner.

AIR : *Le Nouveau Monde.*

Tu ſçais bien de quelle façon
J'ay ſoin qu'on traite ce garçon :
Je lui fais faire bonne chère,
Je lui fournis pain et vin frais,
Il eſt, à quelque choſe près,
Hébergé comme ſon confrère.

NANETTE

C'eſt un ingrat ; il devrait plutôt hâter votre mariage que de le traverſer.

DONDON

Il aura beau faire, je réuſſirai dans mon deſſein.

AIR : *Si mon ami reſte.*

Oui notre hyménée,
Ma ſœur, ſe fera ;
Mon cher La Ramée
Enfin deviendra



Par être, dès ce jour-cy,
Mon gen, mon gen,
Mon gentil petit mary.

Le voici, mais Lefpérance le fuit! retirons-nous.

SCÈNE V

LA RAMÉE

AIR : *Réveillez-vous.*

Mon camarade Lefpérance,
En vain me preffe de partir,
L'amour et la reconnoiffance
Font que je n'y puis confentir.

En effet, quelle ingratitude de quitter ma chère Dondon qui a tant de bontés pour moy. Je ne puis m'y réfoudre.

SCÈNE VI

LA RAMÉE, LESPÉRANCE

LESPÉRANCE

AIR : *d'Amadis.*

L'honneur nous appelle;
La faifon eft belle,
Il faut embarquer.



LA RAMÉE

Ah morbleu ! voici Lefpérance, l'infenfible confident de mes peines. Je gage qu'il vient faire de nouveaux efforts pour m'enlever à ce que j'aime.

LESPÉRANCE

AIR : *Lampons.*

Ami, je viens te chercher,
D'icy je veux t'arracher ;
Rappelle tout ton courage,
Abandonne ce village,
Partons,
Camarade, partons.

LA RAMÉE *(à part).*

Ne l'ay-je pas bien dit ?

LESPÉRANCE

AIR : *J'en fçaurois.*

Je fçais que de ta maîtreffe
Tu t'éloignes à regret,
Mais étouffe ta tendreffe,
Renonce à fon cabaret.

LA RAMÉE

Je ne fçaurois
Quitter mon aimable hôteffe ;
J'en mourrois.

LESPÉRANCE

AIR : *Fi des villageois.*

Fy donc, La Ramée,
Tu n'y ſonges pas;
De ta bien-aimée
Tu dois être las.
Pour une donzelle
Soupirer deux ans,
C'eſt aimer la belle
Diablement longtemps.

LA RAMÉE

AIR : *Les Feuillantines.*

Mais Leſpérance croit donc,
Sans raiſon,
Que je plure une maiſon
Où, ſans faire de dépenſe,
Nuit et jour *(bis)* je fais bonbance.

LESPÉRANCE

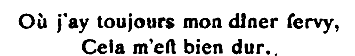
J'avoue que tu perdras un bon gîte.

AIR : *Cela m'eſt bien dû.*

Mais il faut chercher la victoire :
Un grand héros, dit l'Opéra,
Doit abandonner pour la gloire
Femme, cuiſine et cœtera.

LA RAMÉE

Quand on a faim, la choſe eſt difficile,
Sortir d'un asile



Où j'ay toujours mon dîner fervy,
Cela m'eſt bien dur..

LESPÉRANCE

Cela eſt mortifiant, j'en demeure d'accord.

LA RAMÉE

AIR: *Le Péril.*

Quitter une hôteſſe charmante
Qui me régale chaque jour,
Qui m'a donné de ſon amour
Une preuve parlante.

LESPÉRANCE *(riant)*

Parlante. Raconte-moy cette aventure, tu ne m'en as encore rien dit.

LA RAMÉE

Tu vas tout ſçavoir. Auſſi bien *meminisse juvat*; tu ſçauras donc qu'un jour je me promenois ſeul avec ma Dondon, je l'entretenois de mes hauts faits.

AIR: *Méluſine.*

Je lui peignois tous le fracas
Que l'on entend dans les combats,
Toute l'horreur de deux armées
L'une contre l'autre animées;
Pan, pan, etc.,
Les cruels éffets du canon.

Au milieu de notre entretien, Dondon me

fit remarquer que le temps se couvroit de nuages ; mon poulet me dit cela :

Le temps se barbouille, bouille, bouille,
Le temps se barbouille là.

Il va pleuvoir, mettons-nous à l'abry. Nous gagnâmes une grotte au pied d'une montagne. Aussitôt le tonnerre gronda et l'air retentit des cris des nymphes d'alentour.

AIR : *A votre Cotillon.*

Ces nymphes crioient à Dondon :
Insensée, où courez-vous donc
Avec ce joyeux compagnon ?
Par ma foy, prenez bien garde
A votre cotillon.

LESPÉRANCE

L'avis des nymphes fut négligé.

LA RAMÉE

Un peu...

LESPÉRANCE

Oublié.
Voilà, mon cousin, l'allure,
Mon cousin,
Voilà, etc.

AIR : *Ton lan la dery.*

Cela fait un engagement,
Qu'on ne peut rompre absolument
Lon lan la dery.



LA RAMÉE

Bon, tu te moques, mon amy,
Lon lan la dery.

LESPÉRANCE

C'eſt bien aux gens de notre métier à ſe piquer de conſtance et de fidélité.

Un héros en amour n'eſt ſouvent qu'un ingrat. Qu'eſt-ce que l'on doit attendre d'un ſoldat ?

AIR : *Les Fraiſes.*

Par ſerment, quoique engagé,
L'amant de notre trempe,
Lorſque tout eſt fourragé,
Sans demander ſon congé,
Décampe, etc.

LA RAMÉE

Tu n'en démordras pas, barbare, tu veux que j'abandonne ma Dondon, après l'aventure de la grotte.

LESPÉRANCE

Sans doute.

LA RAMÉE

AIR : *N'y a pas de mal à ça.*

Comment, La Ramée
Va la planter là,
Quelle renommée
Cela me fera.

LESPÉRANCE

N'y a pas d'mal à ça.

D'ailleurs, tu fais que la gloire et le profit nous appellent dans certain canton où nous trouverons à brouter copieufement.

LA RAMÉE

Oui, je me fouviens qu'une divinereffe nous a fait fête de ce pays-là.

LESPÉRANCE

AIR : *Oui je t'aime.*

Et j'ajoute
Que fans doute,
Dans ce fortuné canton,
Quelque fille
Bien gentille
Remplacera ta Dondon.

LA RAMÉE

Oh ! dame, vous me le direz tant de fois qu'à la fin...

LESPÉRANCE

AIR : *Adieu donc ma nanan.*

Tu verras l'abondance
Régner dans ce canton.

LA RAMÉE

Je cède à l'éloquence
De monfieur Lefpérance.



LESPÉRANCE

Tu fais bien, mon garçon.

LA RAMÉE *(trifte)*

Adieu donc, ma Dondon.

LESPÉRANCE

Je la vois, évitons-la.

LA RAMÉE

Je n'en ay pas la force, mon amy.

LESPÉRANCE

Oh! poule mouillée! Je me retire pour n'être pas témoin de ta foiblefle.

SCÈNE VII

LA RAMÉE, DONDON, NANETTE

DONDON

AIR: *Père André difoit à Grégoire.*

Je ne fuis rien moins qu'une fotte,
Je vois que vous tirez du long,
Vous n'aimez plus votre Dondon
Comme vous l'aimiez dans la grotte;
Dites *(trois fois)* moy, cher amant,
La caufe de ce changement.

LA RAMÉE

Je ſuis toujours le même, mais...

DONDON

Mais, je vous entends : monſieur Leſpérance, votre pédagogue, ne trouve pas bon que vous m'aimiez ; écoutez, il n'y a qu'un mot qui ſerve : voulez-vous m'épouſer ou non ? M. Bellebarbe m'adore et demande ma main.

LA RAMÉE

Qui ? ce Suiſſe qui tient le grand cabaret du village ?

DONDON

Juſtement. C'eſt un fort bon parti pour moi ; cependant...

AIR : *Diogène.*

A lui je vous préfère,
Rêvez à cette affaire
Et déterminez-vous.

LA RAMÉE

Bellebarbe, Madame,
Ne sera ſur mon âme,
Moy vivant, votre époux.

AIR : *Tic, tic, taque et lon lan la.*

Quoique je paroiſſe doux,
Je ſuis colère et jaloux,

J'ay des fureurs ſans pareilles,
Tique, tique, taque et lon lan la,
Et j'ai coupé des oreilles
Pour beaucoup moins que ça.

DONDON

AIR : *Philis en cherchant ſon amant.*

Au lieu de faire le méchant,
Di moy plutôt, mon cher enfant :
Ah ! que je t'aime tendrement !
Je ſuis auſſi content qu'un Roy
D'être avec toy.

LA RAMÉE

Véritablement, ma chère hôteſſe, j'ay grand ſujet de bénir mon ſort.

AIR : *Dans notre village.*

Oui dans ce village
Je vis très-heureux,
Les ris et les jeux,
La bonne chère eſt mon partage,
Et je fais l'amour
La nuit et le jour.

DONDON

Que faut-il de plus pour vous contenter ?

LA RAMÉE

Rien, cependant vous le dirai-je ? quand je

ſonge que je ſuis un guerrier, je me fais un ſcrupule de vivre icy dans la moleſſe et de me voir inutile à l'État.

DONDON

Voilà donc d'où vient votre air ſombre et rêveur ?

LA RAMÉE

Ma foy, vous l'avez dit !

DONDON

Oh, oh ! Monsieur de la Ramée, c'eſt donc la gloire qui vous poignarde ?

Air : *Laissons là la fumée.*

Quoi ! vous brûlez d'envie
De courir au combat ?
Des douceurs de la vie
C'eſt faire peu de cas.
Mon cher amy, laissez là la fumée,
Le repos vaut bien mieux que grande renommée.

LA RAMÉE

Je commence à croire que vous avez raiſon.

DONDON

Air : *Les Rats.*

Laiſſez Leſpérance
Tout ſon ſaoul preſcher,

Où l'on fait bonbance
Il faut s'attacher ;
Loin d'icy que voulez-vous faire ?
Les dangers fuivent les combats.
Jean, ce sont vos rats
Qui vous appellent à la guerre,
Jean, ce font vos rats
Qui vous font braver le trépas.

LA RAMÉE

C'en eft fait, ma belle hôteffe, je m'abandonne à vos confeils, ils me font plus agréables que ceux de Lefpérance. Je vais lui déclarer tout net qu'il peut partir avec la recrue et que j'ai pris la réfolution de demeurer avec vous toute ma vie.

DONDON

Oui, mais...

Air : *Je ne fuis né ni Roy, etc.*

Prenez bien garde que le drôle
Par fon babil ne vous enjôle ;
Il peut encor vous ébranler.

LA RAMÉE

Oh! parsambleu, je l'en défie,
Dans quel endroit pourrois-je aller
Pour mener plus joyeufe vie ?

DONDON

Ne tardez pas à revenir.

LA RAMÉE

Je fuis à vous dans un moment.

SCÈNE VIII

DONDON

A la fin, le voilà déterminé et je crois que je puis compter sur luy. Ciel, quel entretien!

SCÈNE IX

DONDON, BELLEBARBE

BELLEBARBE

AIR : *Notre efpoir alloit faire naufrage.*

Paffandieu, moi l'être tout en nage,
Sans trouver fti monfieu l'amoureux.
Ventrebleu! dans l'excès de ma rage,
Volontiers che feray du tapage,
L'être furieux.

Bon, je rencontre vous tout à propos pour chanter pénilles à votre perſonne.

DONDON

Quel brutal !

BELLEBARBE

AIR : *Petite brunette aux yeux doux.*

Comment donc, la belle aux yeux doux,
Pour moy ſeul l'être sauvage,
On m'a conté qu'un autre vous
Prendre ſti ſoir en mariage.

DONDON

Je crois que je ſuis maîtreſſe de mes volontés.

BELLEBARBE

Nenny; de par tous les diables, vous ne tienne pas encor ſti La Ramée et ſi lui parler à vous davantage...

AIR : *Ma pinte et ma mie ô gué !*

J'aime, je ſatisferay
Mon humeur chagrine,
Avec fureur, j'entreray
Dans votre cuiſine.
J'enfonceray, briſeray,
J'écraſeray, caſſeray,
Et pinte et chopine,
O gué,
Et pinte, etc.

DONDON

Monsieur l'emporté, croyez qu'on n'eſt point effrayé de vos menaces et que j'y mettrai bon ordre. Holà, garçons! Qu'on faiſiſſe ce furieux. *(On l'emmène).*

SCÈNE X

DONDON, NANETTE

NANETTE

Vous êtes bien vive, arrête-t-on ainſi les gens.

DONDON

AIR : *Je ne sçay où je dois le mettre.*

A couvert ſi tu ne peux mettre
 Pourquoy me commettre ?
A couvert, etc.,
 Pourquoy riſquer ?

NANETTE

Ma ſœur, il le faut donc lier ?

DONDON

Non, menez-le dans le cellier,
Et quand il devroit s'enyvrer

Qu'on ferme la porte
De peur qu'il ne forte;
Qu'il jure, s'emporte,
Il a beau crier.

NANETTE

Je vais faire exécuter votre ordre.

DONDON

Je fçauray bien mettre un frein à fon audace; mais que vois-je? La Ramée; que son abord est incertain!

SCÈNE XI

DONDON, LA RAMÉE

DONDON

AIR : *L'humeur noire.*

A votre fotte contenance
Il eft aifé de remarquer
Que votre éloquent Lefpérance
Vient encor de vous haranguer.

Il faut avouer que vous êtes un pauvre garçon: vous êtes toujours du fentiment de celui qui vous parle le dernier.

LA RAMÉE

AIR : *Jean Gille.*

Je n'ay pas l'efprit tranquille.

DONDON

Jean Gille,
Gille, joli Jean,
Faut-il, d'humeur trop docile,
Jean Gille,
Tourner à tout veut ?

LA RAMÉE

Ce n'eft point Lefpérance qui m'a détourné de mon deffein. Ce font des bohémiennes que je viens de rencontrer. Je crois ces gens-là comme des oracles, je les ai confultés fur ce qui m'arriveroit fi j'allois à l'armée. Ils m'ont prédit des chofes fi flatteufes que je ne puis réfifter au défir de vérifier leurs prédictions. Ainfy

AIR : *Pierre Bagnolet.*

Je vais partir, belle Hermionne,
Il faut vous détacher de moy,
J'en fuis bien fâché, ma pomponne,
Mais l'honneur m'en fait une loy.

DONDON

Ame fans foy *(bis).*

LA RAMÉE

Je vais partir, etc.

DONDON

AIR : *Les Trembleurs.*

Enfin tu te fais connaître
Pour un fripon, pour un traître ;
Ah ! que j'étois folle d'être
Tant éprife d'un ingrat ;
Qu'il me paraît haïffable
A préfent. Va, miférable,
Il n'eft plus icy de table
Pour un perfide soldat.

LA RAMÉE

Hélas !

DONDON

Dans le fein des forêts tu reçus la naiffance,
Un monstre furieux éleva ton enfance.
Non, tu n'as rien d'humain que l'art trop dangereux
De féduire une veuve et de trahir fes feux.

LA RAMÉE

Ah ! Dondon, pourquoi pleurez-vous ?

AIR : *Ma commère quand je danfe.*

Que mon âme eft incertaine,
Qu'eft-ce donc que je feray ?
Je refterai, je partirai,
Je partirai, resterai, partirai,
Mon devoir enfin m'entraîne,
C'en eft fait, je partirai.

SCÈNE XII

DONDON, LA RAMÉE, NANETTE,
CHOPINEL (*éclopé*).

CHOPINEL

AIR : *Aux armes !*

Alarme !
Quel vacarme !
On fait un carillon
Dans cette maifon.
Alarme !
Quel vacarme !
Cachez-vous, madame Dondon.

DONDON

Et pourquoi donc ? Qu'eſt-ce qu'il y a, Chopinel ?

CHOPINEL

Tous les garçons et quelques amis de M. Bellebarbe ont appris que vous le retenez chez vous par force ; ils caſſent et briſent tout pour le délivrer.

DONDON

Ah ! les miſérables.

NANETTE

Quelle violence !

LA RAMÉE

Cela me regarde. Je ſuis la première cauſe de cette querelle. C'eſt à moy de la ſoutenir.

DONDON

Que voulez-vous entreprendre ?

LA RAMÉE

Vous venger de l'inſulte qu'on oſe vous faire.

AIR : *Tiquetin.*

A ce combat, Madame,
J'aurai bientôt mis fin,
Tiquetin
Quand la fureur m'enflame
Je ſuis un vrai lutin,
Tique, taque, tiquetin ;
Oh, oh, oh ! je ſuis un drille.
Il faut voir comme j'étrille
Le ſabre à la main *(bis).*

DONDON

Arrêtez.

LA RAMÉE

Ne me retenez point, j'en aurois déjà couché par terre.

DONDON

Ne vous emportez pas.

LA RAMÉE

AIR : *Ma raiſon s'en va beau train.*

Hé ! laiſſez-moi donc aller.

DONDON

Non, vous me faites trembler,
Malgré mon courroux
Je ſens que pour vous
Encore je m'intéreſſe ;
Je ſuis une bête, entre nous,
D'avoir tant de tendreſſe
Pour vous.

LA RAMÉE (*s'échappant*).

C'eſt trop, pour un ingrat, prodiguer de bontés !

SCÈNE XIII

DONDON, NANETTE

DONDON

Nanette, il part ; hélas !
Que j'en ſuis affligée,
Je ſuis pis qu'enragée
De voir que mes appas
Ne le retiennent pas.

NANETTE

AIR : *Si l'on mettoit à la guerre.*

Ne perdez point l'efpérance
De le revoir dans ces lieux,
Jugez mieux de la puiffance
De vos vins et de vos yeux.

DONDON

AIR : *Le Tetar.*

Je me livre à cet efpoir,
J'aime toujours La Ramée,
Je m'imagine le voir,
J'en fuis fans ceffe occupée.
Abufe, abufe, abufe-moi,
J'ay befoin d'être trompée.
Abufe, abufe, abufe-moi,
Des confidents c'eft l'employ.

NANETTE

Volontiers, et pour commencer à m'en acquitter, je vous réponds du retour de ce guerrier chéri. *(On entend un grand bruit.)*

DONDON

Quel tintamare!... Ils font aux mains.

NANETTE

Ils s'égorgent affurément.

DONDON

AIR : *Que faites-vous, Marguerite.*

Ciel qui me voit alarmée
Du bruit affreux que j'entends,
Daigne fauver La Ramée ! !

NANETTE

Et nos autres combattants.

SCÈNE XIV

DONDON, NANETTE, CHOPINEL

DONDON

Mais voici Chopinel qui revient.

AIR : *Des Fraifes.*

Hé bien ! Chopinel dis-nous,
Mes gens ont-ils la gloire,
D'avoir donné du deffous
A ceux du Suiffe jaloux.

CHOPINEL

Victoire, etc.

Le brave La Ramée lui feul les a tous étrillés d'importance ; il s'eft jeté fur eux avec fureur, en a eftropié quelques-uns et la

fuite a ſauvé le reſte. Oh ! dame, c'eſt un grivois qui ne ſe mouche pas du pied.

AIR : *Tic, tac et lon lan la.*

A le voir c'eſt un mouton,
Ah ! jarny, comme il féraille,
Tic, tic, tac et lon lan la,
Frappant d'eſtoc et de taille,
Le rude corps que voilà.

DONDON

Ne va-t-il pas revenir ici me faire un pompeux détail de ſa victoire ?

CHOPINEL

Il n'a garde, Madame ; comme il craint d'avoir tué quelqu'un et qu'il connoit la vivacité de la juſtice, là-deſſus, il a promptement gagné au pied en me chargeant de vous faire ſes compliments.

SCÈNE XV

DONDON, NANETTE

DONDON

AIR : *Malheureuſe touchée.*

Il a donc fait retraite,
Je ne le verray plus,

Ma chère fœur Nanette,
Les pleurs font fuperflus.
Pour marquer l'amour tendre
Dont j'ay brûlé pour luy.
Je crois devoir me pendre.
Et je prends ce party.

NANETTE

Le beau party !

AIR : *Si dans le mal qui me poffède.*

Fi donc, ma fœur, eft-ce à votre âge qu'on s'abandonne au défefpoir ?

Avec fermeté l'on doit voir
La perte d'un amant volage,
Vous pouvez même fagement,
Profiter de fon changement.

DONDON

Comment ?

NANETTE

En époufant M. Bellebarbe que vous tenez enfermé dans votre cave.

DONDON *(après avoir rêvé).*

AIR : *Le Coucou.*

De mon foldat abandonnée,
Je prends le Suiffe prudemment,
J'aime encor mieux cet hyménée,
Que de me tuer follement.

SCÈNE XVI

DONDON, NANETTE, BELLEBARBE, CHOPINEL

BELLEBARBE

Ma très-chère et très-aimable madame Dondon, votre garçon me vient d'apprendre une bonne nouvelle dont moy, l'être bien aise contre vous de tout mon cœur.

DONDON

AIR : *Vous avez bien de la bonté.*

D'un téméraire emportement,
Vous me voyez confuse,
Mais de ce mauvais traittement
Je vous fais bien excuse.

BELLEBARBE

Vous ne m'avre point maltraitté ;
Fort volontiers je vous pardonne.
Pour ma personne,
Madame, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

DONDON

N'avez-vous pas bien tempêté contre moy



quand vous vous êtes vu enfermé dans le cellier ?

BELLEBARBE

Point du tout.

AIR :

Mieux que dans une belle maifon,
J'y pafferois toute ma vie.

CHOPINEL

Eſt-il de vilaine prifon,
Quand Bacchus y tient compagnie ?

Je l'ai trouvé occupé à faire la belle converfation avec une feuillette de vin d'Avallon.

DONDON

Oh ! de prendre vengeance, agréable moyen !
Il lavait fon injure en fe faifant du bien.

BELLEBARBE

AIR : *Le Prévôt*.

Madame, véritablement,
J'avre bu beaucoup grandement
Sti bon vin entré dans ma panfe,
De tout votre dédaignement
M'avre fait perdre fouvenance,
Je vous aime plus fortement.

DONDON

Je vous aime de cette humeur et ne regrette pas mon vin.

BELLEBARBE

Allez, allez, madame Dondon, ſi vous prendre mon perſonne pour mary, moy de ce que j'ay bu paiera bien l'intérêt.

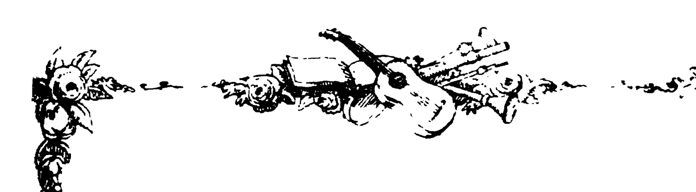
DONDON

Je vous offre ma main.

BELLEBARBE

Bellebarbe eſt tout prêt.



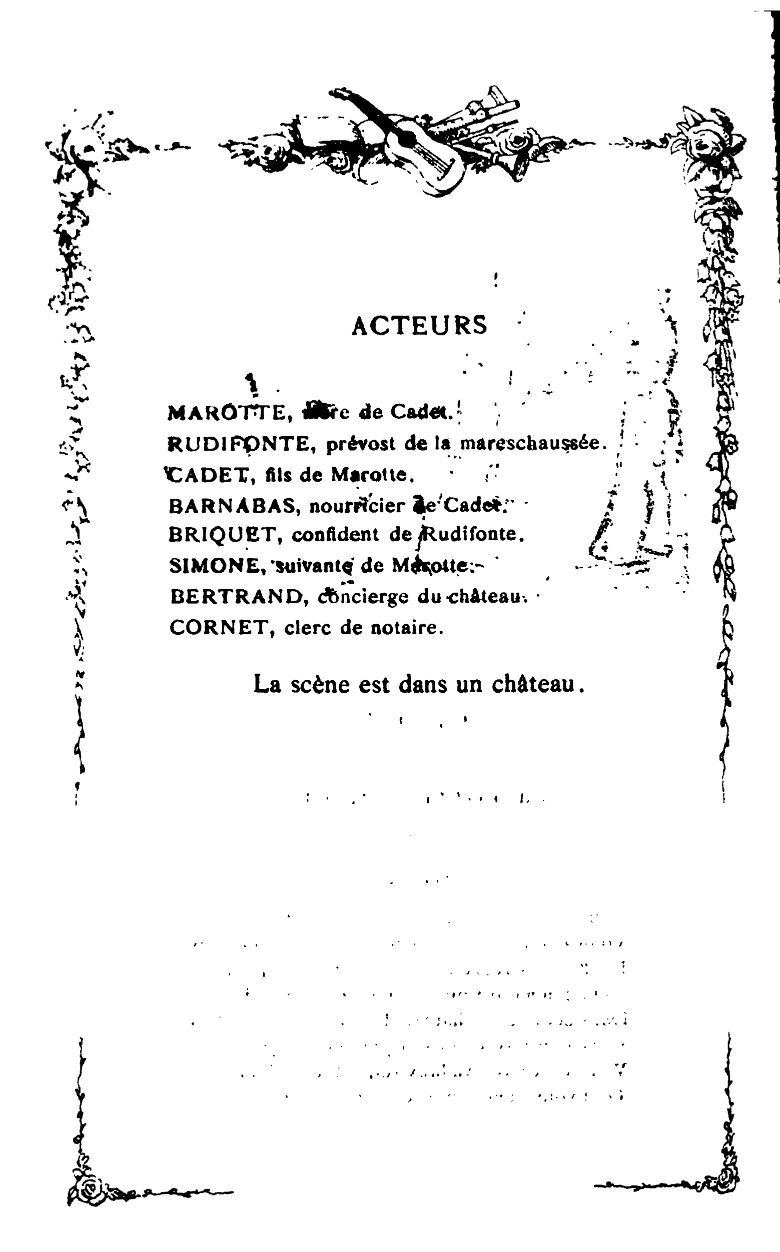


MAROTTE

PARODIE DE MÉROPE

PAR MM. PANARD, GALLET, PONTAU
ET LAFFICHARD

Représentée sur le théâtre de l'Opéra-
Comique de la foire Saint-Germain
le 16 mars 1743



ACTEURS

MAROTTE, mère de Cadet.
RUDIFONTE, prévost de la mareschaussée.
CADET, fils de Marotte.
BARNABAS, nourricier de Cadet.
BRIQUET, confident de Rudifonte.
SIMONE, suivante de Marotte.
BERTRAND, concierge du château.
CORNET, clerc de notaire.

La scène est dans un château.



SCÈNE Ire

MAROTTE, SIMONE

SIMONE

Vous voyez tout Surefne à préfent dans la joye,
Voulez-vous au chagrin demeurer feule en proye?
Finiffez vos regrets, féchez enfin vos pleurs,
Il eft, comme aux plaifirs, un terme à nos douleurs.
Dans cet ancien château dont vous êtes maîtreffe,
Vous logez avec vous la paix et la richeffe,
Vous voyez vos vaffaux refpectueux, foumis,
Tout vous aime, vous fert, vous honore;

MAROTTE

Oh! mon fils.
Le deſtin obſtiné depuis quinze ans m'afflige;
Quand ſe laſſera-t-il ?

SIMONE

Eh! Madame, vous dis-je.

AIR : *Le printemps rappelle.*

Le chagrin détruit les charmes.

MAROTTE

Coulez, mes larmes !

SIMONE

Le chagrin détruit les charmes.

MAROTTE

Ah ! quel tourment,
Ciel, pour calmer mes alarmes,
Rendez-moy mon cher enfant.

AIR : *Trois frères gueux.*

Deux des trois fils qui de moy furent nés,
Comme leur père eurent un fort funeſte :
Tous trois un jour furent aſſaſſinés,
Mon fils Cadet eſt le ſeul qui me reſte.

SIMONE

AIR : *Mais.*

Il doit banir votre douleur amère,
S'il vit encor.

MAROTTE

Je le crois et l'eſpère.

Mais
Peut-eſtre, hélas ! que ſa mère
Ne le reverra jamais.
Quand la cruelle mort fit rafle en ma maiſon,
Je chargeay Barnabas du ſoin de ce garçon ;
Près des confins normands, dans un petit village,
L'écartant de ces lieux, il guida ſon jeune âge ;
Je ne ſçay quel malheur peut eſtre ſurvenu,
Mais j'ignore à préſent ce qu'il eſt devenu.
Une lettre, par an, du moins, étoit ma rente,
La dernière, Simone, eſt de sept cent quarante.

Air : *De vos amans, jeunes bergers.*

De la voir es-tu curieuſe ?

SIMONE

Non, non, Madame, ſerrez-la,
Elle pourroit être ennuyeuſe,
Comme celle de Pamela.
Faut-il qu'au déſeſpoir votre âme ainſy ſe livre ;
Vous ſçavez que l'on dit : l'espérance fait vivre.

Air : *Simone, ma Simone.*

A quoy bon tant ſoupirer.

MAROTTE

Moy, je veux pleurer.

SIMONE

Suivez un meilleur avis.

MAROTTE

Simone, ma Simone.

Quand il s'agit de mon fils,
Je n'écoute perſonne.

SIMONE

Air : *Voyelles anciennes.*

Les dieux deviendront courroucés
D'entendre toujours vos murmures,
Sans ceſſe vous leur adreſſez
Des requeſtes ou des injures,
Vous me faites compaſſion.
Depuis quinze ans que cela dure,
Avec votre permiſſion,
C'eſt trop écouter la nature.

MAROTTE

Simone, que dis-tu quand je voudrois bannir
Du père et des enfans le trop cher ſouvenir ?
Depuis peu fait prévoſt, le ſergent Rudifonte,
En s'impatroniſant a ſi bien fait ſon compte,
Que ma viduité me réduit aujourd'huy
A ne ſçavoir comment me tirer d'avec luy.

SIMONE

Ces gens-là reſſemblent aux Gaſcons ; ils ſe fourrent partout.

MAROTTE

Air : *J'ai paſſé la nuit.*

Pour trouver en luy du ſoutien,
J'ai joint mes fonds à ſa fortune;

Et depuis je ne fçais combien,
Nous avons fait bourfe commune.
Pour pouvoir me réduire à rien,
Il a fi bien, le grand vaurien,
Avec mon bien brouillé le fien,
Qu'à préfent, je n'y connois rien.

SIMONE

Air : *Des Folies.*

N'auriez-vous pas été mieux confeillée
Si vous euffiez pris un bon procureur ?

MAROTTE

Je n'aurois pas été moins embrouillée,
Ce n'eût été que changer de voleur.

SIMONE

Je l'aperçois, il a quelque chofe à vous dire,
Je vous laiffe avec luy, Madame, et me retire.

SCÈNE II

MAROTTE, RUDIFONTE

RUDIFONTE

Madame, baniffez cette fombre trifteffe,
Ces regards, ces foupçons qui vous troublent sans ceffe.

Je viens vous annoncer moy-même un fort plus doux:
Depuis quinze ans j'afpire au nom de votre époux.
Je veux...

MAROTTE

Depuis quinze ans, vous y penfez, barbare,
Votre bouche aujourd'huy seulement le déclare.
Efpérez-vous calmer mes mortelles douleurs,
Quand trois luftres entiers n'ont pu fécher mes pleurs.

RUDIFONTE

A mes vœux infenfible, à vous même cruelle,
Vous femblez dédaigner...

MAROTTE

Tais-toi, Jean de Nivelle,
Je prétends regretter mon époux, mes enfans,
Et les pleurer toujours quand je vivrois cent ans.

RUDIFONTE

Air: *Du Péril.*

Depuis que votre cœur fe trouble
Et que vos yeux les pleurent tant,
Vous auriez pu, certainement,
Les réparer au double.

MAROTTE

Air : *Non, je ne feray.*

Pourrois-je m'affortir avec toy,

RUDIFONTE

Bagatelle.

MAROTTE

Toy qui n'es qu'un ſoldat ?

RUDIFONTE

Vous me la baillez belle.
L'on ne doit point tirer son luſtre des ayeux,
Le premier qui fut roy fut un ſoldat heureux.

MAROTTE

AIR : *Mon père a du pouvoir.*

Un homme comme toy, dis-moy,
Eſt-il du bois dont on peut faire un roy ?
Quand tu pourrois me faire reine,
Tu n'aurois jamais que ma haine.

RUDIFONTE

AIR :

Quoy qu'on ne ſoit pas gentizome,
L'on ſçait comme
Tout ça s'gouverne,
On ſçait comme
Faut z'en agir.

MAROTTE

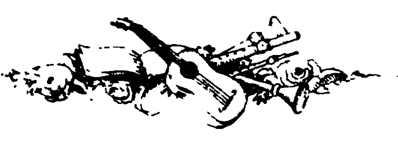
Oſes-tu me tenir un ſemblable langage.

RUDIFONTE

Peut eſtre vos mépris ſon cauſés par mon âge.

AIR : *Des Fraiſes.*

L'on ſçait bien, Madame, que
Vous êtes encor fraîche.



Et que moy, ſi je veux de
Ma race, il faut que je me
Dépêche *(ter)*.

MAROTTE

Si de te marier l'âge ſi fort te preſſe,
Tu peux porter ailleurs ta main et ta tendreſſe.

RUDIFONTE

AIR : *De notre Cabale.*

Quand on ſe rebeque,
Je prends mon party,
Mais, Madame, ſongez-y,
Si vous êtes grecque,
Je le ſuis auſſy.

SCÈNE III

RADIFONTE, BRIQUET

RUDIFONTE

AIR :

Marotte fait bien la dame
Pour un petit fief qu'elle a,
Elle s'imagine, la pauvre femme,
Que ſon petit fief lui ſuffira,
Ouy da, ouy da.

BRIQUET

Si malgré ses dédains, par votre complaifance,
Vous pouvez une fois dompter fa réfiftance,
Quand vous l'aurez contrainte à s'unir avec vous,
L'hymen fera ceffer fa haine et fon courroux.

RUDIFONTE

AIR : *De la Serrure.*

Lorfqu'à la fervir je m'attache,
L'intéreft m'en fait un devoir.
J'en veux à l'argent qu'elle cache,
Plutoft qu'aux traits qu'elle fait voir.

BRIQUET

C'eft l'ufage étably, le trait n'eft pas nouveau
Que Plutus de l'hymen allume le flambeau.

RUDIFONTE

AIR : *Du Mirliton.*

Ouy, je veux finir ma courfe
Chez cette aimable Dondon.
Pour moy, c'eft une reffource,
Elle a du bien à foifon.

BRIQUET

Elle a du michon, des teftons
Plein fa bourfe
Elle a du michon, bon bon.

RUDIFONTE

AIR : *Attendez-moi fous l'orme.*

Lorfque, dans fa jeuneffe,

L'on a, comme j'ai fait,
De maîtreſſe en maîtreſſe
Porté ſon feu coquet,
Il vient, quand on griſonne,
De certains accidens.

BRIQUET

Ou l'on paye en automne
Les plaiſirs du printems.
Une femme pour lors eſt un mal néceſſaire.

RUDIFONTE

Allons tout diſpoſer pour finir cette affaire.

SCÈNE IV

MAROTTE, SIMONE

MAROTTE

De ce que Rudifonte oſe me propoſer
Que dis-tu ?

SIMONE

Mais je dis qu'il veut vous épouſer.

Au reſte, Madame, un mary qu'on n'aime pas vaut encore mieux que de n'en point avoir du tout.

AIR :

Que feriez-vous ſans un mary,
L'arbriſſeau qui n'a point d'appuy

Bien vite ſuccombe et se rompt
Quand le vent le balotte;
On voit bientoſt couler à fond
Un vaiſſeau ſans pilote.

MAROTTE

Quoy, tu me conſeillerois?

SIMONE

N'en doutez pas, car ſans cela,

AIR: *Il faut que je file.*

De procès, un noir déluge
Bientoſt vous inondera :
Sergent, procureur et juge,
Greffier, clerc et cœtera.
Tout vous gruge, gruge, gruge,
Tout vous gruge, grugera.

MAROTTE

Il eſt vrai que déjà,

AIR: *Je ne ſuis pas ſi diable.*

Nous ſommes en inſtance
Depuis neuf ou dix ans
Pour un bien d'importance
Qui nous tient en ſuſpens.

SIMONE

La chicane eſt méchante
Et prolonge aiſément

D'une inſtance pendante
Le jugement.

MAROTTE

De luy ne parlons plus, c'eſt un monſtre effroyable ;
Pour en faire en deux vers le portrait véritable,
Rudifonte abhorant le nom de vertueux,
Fait le mal, fait les loix et ne craint point les dieux.

SIMONE

Voicy Bertrand, cet ancien domeſtique que vous avez chargé de faire des recherches.

SCÈNE V

MAROTTE, BERTRAND, SIMONE

MAROTTE

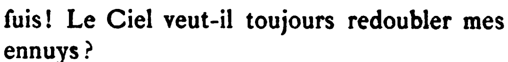
Eh bien, a-t-on des nouvelles de mon fils?

BERTRAND

Tout ce qu'on a pu m'apprendre, Madame, c'eſt que Barnabas et luy ont quitté depuis peu leur village.

MAROTTE

Que font-ils devenus? Dans quel trouble je



ſuis! Le Ciel veut-il toujours redoubler mes ennuys?

BERTRAND

On cherche Rudifonte pour conduire devant luy un jeune inconnu que les gardes viennent d'arreſter.

MAROTTE

Un jeune inconnu?

BERTRAND

Ouy, Madame.

AIR : *Turlurette.*

On vient de le prendre au corps
Et j'ay vu deux grands recors,
Qui luy mettoient les manchettes,
Turlurette, etc.

MAROTTE

De quoy l'accuſe-t-on?

BERTRAND

De la mort d'un autre inconnu qu'un vieillard accompagnoit, avec qui il a eu diſpute.

MAROTTE

Avant que le prévoſt revienne dans ces lieux,
Que ce jeune inconnu ſe préſente à mes yeux;



Je prétends luy parler; je voudrois bien connoître
Quel pays eſt le ſien, quel ſang lui donna l'être.

Air : *Entre l'amour et la raiſon.*

J'ai deſſein de l'interroger.

SIMONE

De quoy voulez-vous vous charger?

MAROTTE

C'eſt la foibleſſe d'une mère
Qui veut tout voir et tout tenter.

SIMONE

Songez-vous que c'eſt attenter
Sur le juge et le commiſſaire?

MAROTTE

Du deſtin de mon fils je cherche à m'éclaircir,
Et peut-eſtre par là pourrois-je y réuſſir.

SIMONE

Je l'aperçois, on vous l'amène.

SCÈNE VI

MAROTTE, SIMONE, CADET, ARCHERS

MAROTTE

Sous une apparence modique
Il a certain air qui ſurprend.




SIMONE

A travers ſon habit ruſtique
On entrevoit un plus haut rang.

MAROTTE

AIR : *Je ne ſçay qu'eſt-ce.*

Pour ce garçon-là, malgré moy,
La pitié m'intéreſſe.

CADET

Certain mouvement de tendreſſe
Me ſaiſit quand je l'aperçois.

MAROTTE

Je ſens certain je ne ſçay qu'est-ce.

CADET

Je ſens un certain je ne ſçay quoy,

MAROTTE

Jeune homme, d'où venez-vous ?

CADET

Madame, je viens de...

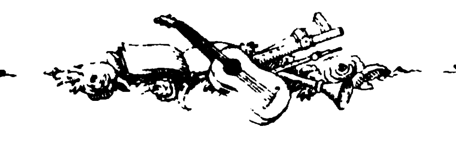
MAROTTE

AIR : *De l'allumette.*

Calmez le trouble de vos ſens
Dites quelle eſt votre patrie.

CADET

Partout il eſt d'honneſtes gens.



MAROTTE

Ah ! vous êtes de Normandie ?

CADET

AIR : *Ah ! que le tems.*

Je venois ici de Pontoiſe
Sur Oise,
Tirer au papegay.
J'allois mon chemin d'un air gay,
Lorſqu'un quidam m'a cherché noiſe .

MAROTTE

A quelle occaſion ?

CADET

Ce matin, en paſſant ſur le pont, un inſolent chantoit des vers qui n'étoient pas à votre louange ; ſon audace a excité ma colère.

MAROTTE

Que diſoit-il ?

CADET

Connoiſſez-vous Marotte
Migonne, la femme à tretous ?

MAROTTE *(à part).*

Qu'il eſt ſimple.

CADET

J'ay pris votre party; il s'eſt avancé vers moy d'un air furibon; à l'inſtant

AIR : *Le long de la rivière.*

Sur luy je me lance,
Le prends au collet;
Il fait réſiſtance,
Mais ſans nul effet.
Contre moy, cet adverſaire
A beau regimber.
Tout au fond de la rivière,
Je l'ay fait tomber.

Un vieillard qui étoit avec luy a pris la fuite.

MAROTTE

Mais, mon cher garçon.

AIR : *Le corps de garde.*

Dans votre climat, quand j'y ſonge,
Les diſcours ſont rarement vrais.

CADET

Je ſuis du pays du menſonge,
Mais ma bouche n'en fait jamais.

MAROTTE

AIR : *On n'aime plus.*

De ton père quel eſt le nom ?
Son état, il ne faut rien taire.

CADET

Son nom, Madame, eſt Bequillon,
Je m'appelle comme mon père.
Ce vieillard eſt homme de bien,
Sans déſirer ny craindre rien.

AIR :

Jamais l'argent, l'or ny l'azur,
N'ont orné ſon réduit obſcur.
Des nattes tapiſſoient ſon mur.
Son habillement eſt fort mûr,
Son lit très-dur.

AIR : *Marche françaiſe.*

Je pourrois cependant parier à coup sûr,
Qu'aucun n'eſt plus heureux d'icy juſqu'à Saumur.
Oubliant le paſſé, ſans ſoin pour le futur,
Il doit à ſa vertu le bonheur le plus pur.

MAROTTE

AIR : *De Choisy.*

Il paroiſt qu'il a raiſon.

ARCHERS

Marchons, ſuivez-moy,

MAROTTE

Non, non.

ARCHERS

Il eſt tems.

MAROTTE

Arreſtez donc.

Marotte vous en répond.
Déchaînez-le, ma maifon
Luy fervira de prifon.

L'un de vous peut refter pour fa garde.

AIR : *Le Mouton.*

Il a vrayment bonne façon,
Mais, mais, confidère-le donc,
Le beau garçon *(bis).*

SIMONE

Quant à moy, plus je l'examine,
Moins je le prends pour un fripon,
Et je trouve qu'il a la mine
D'un joly mouton.

MAROTTE

Il doit avoir befoin de repos; allez, tranquilifez-vous.

SIMONE

AIR : *Un petit coup.*

Pour luy, mon cœur fe réfoud
A faire œuvre plus méritoire :
Il eft altéré beaucoup
Son air échauffé le fait croire ;
Il luy faut un coup,
Un petit coup à boire.

MAROTTE

Conduisez-le, je vous fuis.

CADET

Madame, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

SCÈNE VII

MAROTTE *(ſeule)*.

Plus je le vois, plus il me touche.

AIR : *Votre beauté.*

Feu mon mary, le ciel luy faſſe paix,
A ce garçon reſſembloit à peu près.
C'eſt ſon allure,
Son encolure.

Ses yeux, ſon nez, ſa bouche et tous ſes traits, hélas !

AIR : *Le Seigneur rare.*

Peut-eſtre qu'en ce moment,
Bien loin de Surêne,
Ce cher fils que j'aime tant,
Cieux, rendez ma crainte vaine,
Souffre un vigoureux tourment,
Et par un même accident
Eſt dans la même peine.

Que ſçait-on ?

AIR : *De notre Cabale.*

Si ce pauvre diable,
Croté jufqu'au cou,
Ne gît pas je ne fçay où
Comme un miférable
Qui n'a pas le fou.

SCÈNE VIII

MAROTTE, BERTRAND

BERTRAND

Préparez-vous, Madame, au coup le plus terrible
Qui du Ciel put porter le courroux inflexible.

MAROTTE

Quoy ?

BERTRAND

AIR : *Un Abbé dans un coin.*

Regardez ce fuzil,

MAROTTE

D'où vient-il ?

BERTRAND

Regardez ce fuzil.

MAROTTE

Son ſeul aſpect me glace.
Il vient de mon mary.
Pour aller à la chaſſe
C'étoit ſon favory.

BERTRAND

Je le ſçay.

AIR : *Tout eſt dit.*

Feu votre époux, dans ſa jeuneſſe,
Fut un tireur des plus vantés.
Force gibier par ſon adreſſe,
Vous venoit de tous les côtés.
Il en prenoit de toutes les eſpèces
Et chaque fois que ce fuzil fit tac,
Autant de pièces
Dans ſon ſac.

MAROTTE

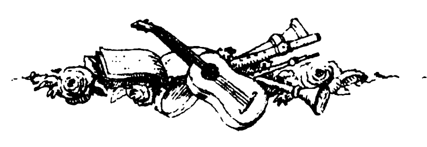
Mais quel haſard l'a mis entre tes mains?

BERTRAND

Un archer l'a trouvé ſur l'épaule traitreſſe
De ce coquin pour qui votre âme s'intéreſſe.
On dit qu'il l'avoit pris à celuy...

MAROTTE

Malheureux.
Il a noyé mon fils au moment douloureux.
Quand mon époux fut mort, ce fut dans ce vacarme





Qu'au prudent Barnabas, je confiai cette arme,
Pour la rendre à mon fils ſitoſt qu'il feroit grand.
Aujourd'huy de ſa mort, elle en eſt un garant.

BERTRAND

J'en juge ainſy ſur l'apparence.

MAROTTE

AIR : *Bouchez Nayades.*

Mon âme d'horreur eſt ſaiſie,
Ma pitié ſe change en furie.

BERTRAND

Il faut punir cet aſſaſſin.

MAROTTE

Ouy, je vais hâter ſon ſupplice ;
Son forfait eſt trop inhumain
Pour échapper à la juſtice.

SCÈNE IX

BARNABAS *(seul)*

Qu'il m'eſt doux de revoir cet antique château
Où le fils de Courfond, au ſortir du berceau,
Fut mis entre mes mains et commis à mon zèle,
Mais, hélas, quel chagrin, quelle peine mortelle,

Je m'y vois aujourd'huy ſans ce dépôt ſi cher.
Prépare-toi, mon cœur, au ſort le plus amer.

AIR : *Ah ! Barnabas.*

Ah ! Barnabas, Barnabas,
Que vas-tu faire?
Ah ! Barnabas, Barnabas,
Quel embarras.
Ah! pauvre mère,
Que ta juſte colère
Va faire du fracas.

AIR : *Quand la Bergère.*

Il s'eſt enfuy de ma maiſon,
Mon nourriſſon,
Sans un teſton.
Par inſtinct, le pauvre garçon
Aura ſans doute
Suivy la route
De ce canton.

AIR : *Des Routes.*

Vieilles tourelles que je vois,
Vieux murs encor plus vieux que moy,
Le ſort de Cadet m'inquiète.
Si vous me pouviez éclaircir
Du lieu qui luy ſert de retraite,
Vous me ferez un grand plaiſir.

AIR : *L'avez-vous vu paſſer !*

A-t-il paſſé par là *(bis)*.
Pour finir mon martyre
Olire, olire,

Tâchez de me le dire,
Olire, ola.
Mais de luy vainement en tous lieux je m'enquefte,
Perfonne ne répond à ma trifte requefte.
O regrets fuperflus, ô funefte deftin,
O douleur, ô triftefe, ô tourment, ô chagrin.

SCÈNE X

SIMONE, BARNABAS

SIMONE

Oh, oh, oh,
Quel important, quel nigaud,
Oh, oh.
Fait tapage à notre porte
C'eft crier plus qu'il ne faut,
Oh, oh.
Vous avez la voix bien forte,
Toft, toft, toft.
Laiffez-nous en paix, bonhomme,
Ce cri perçant nous affomme,
Finiffez tous vos oh, oh, oh, oh, oh.
Criez fur un ton moins haut.

BARNABAS

Pardon, Madame, fi vous fçaviez.

SIMONE

Votre préſence icy me ſurprend.

AIR : *Comme un coucou.*

Triſte vieillard, ſous ces portiques,
Comment donc êtes-vous venu ?

BARNABAS

A travers trente domeſtiques,
J'ay paſſé ſans que l'on m'ait vu?

A qui ai-je l'honneur de parler?

SIMONE

J'appartiens à la dame de ce château.

BARNABAS

Pourrois-je luy faire la révérence? je n'en ſuis point inconnu, et j'ay quelque choſe d'intéreſſant à luy communiquer.

SIMONE

Je ſuis bien fâchée de vous le dire,

AIR : *Je vais chercher.*

Dans ce lieu, ne vous déplaiſe,
Vous venez mal à propos.
Madame feroit bien aiſe,
De larmoyer en repos.

BARNABAS

Madame eſt affligée ?





Qui peut caufer les pleurs de cette trifte veuve?

SIMONE

Le plus cruel tourment, la plus terrible épreuve.

BARNABAS

Pourfuivez.

SIMONE

De trois fils qu'elle eut de fon époux,
Un feul luy demeuroit.

BARNABAS

Ah! que me dites-vous?

SIMONE

AIR: *A l'envers.*

Ce fils fi cher, fi prétieux.

BARNABAS

Juftes dieux!

SIMONE

Attaqué par un voleur.

BARNABAS

O malheur!

SIMONE

A finy fon trifte fort,

BARNABAS

Je fuis mort.

AIR : *Des Pendus.*

Après un fi fatal revers
Rien ne m'attache à l'univers.
Soleil tu ne peux plus me plaire
Et je vais, pour fuir ta lumière,
Me cacher au fond d'un caveau ;
Cela vaudra mieux qu'un tombeau.

SIMONE

Suivons ce vieillard, il y a tant de filoux qui fe cachent dans les maifons.

SCÈNE XI

MAROTTE, SIMONE

MAROTTE

AIR : *J'ai fait cent fois.*

Refte avec moy, Simone, je t'en prie,
Je viens d'avoir un préfage fatal,
Qu'icy j'aurais befoin de compagnie
Et que bientoft je me trouveray mal.

SCÈNE XII

CADET, MAROTTE, SIMONE, GARDES

MAROTTE

Le voicy, ce barbare aſſaſſin.

AIR : *Des Proverbes.*

Lorſque l'on voit cette humble contenance
D'un trait ſi noir, le croiroit-on l'auteur.

SIMONE

Il ne faut point juger ſur l'apparence,
Que l'homme eſt perfide et trompeur.

MAROTTE

C'eſt donc toy, monſtre affreux, qui m'a ravy mon fils?
Traître, ton ſang impur apaiſera ſes cris.

CADET

Ce diſcours me ſurprend.

AIR : *Réveillez-vous.*

Tantoſt, voyez comme l'on change,
C'étoit un excès de bonté.
A préſent, quel revers étrange,
C'eſt un excès de cruauté.

MAROTTE

Puis-je porter trop loin le courroux qui m'anime,
Tu mourras...

CADET

Vous pouvez me prendre pour victime.

AIR : *Lon la.*

Sans regret, j'attendray la mort,
Mais je mérite peu ce fort.
Un ennemy m'opprime,
Ma valeur me rend le plus fort,
Pourquoi m'en faire un crime ?
Ay-je tort ?
Pourquoy m'en faire un crime ?

MAROTTE

C'eft en vain que tu veux déguifer ton forfait.

AIR

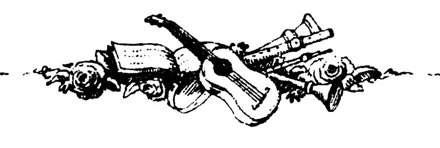
Ma fureur à tel excès augmente
Que je ne puis plus la retenir.
La juftice me paroit trop lente,
C'eft moy-même qui veux te punir.

CADET

AIR : *Je fuis la fleur.*

Vous, me punir ? Songez, je vous prie,
Cet employ, pour vous, eft-il beau.
En vous, je vois mon juge et ma partie,
Y verray-je encor mon bourreau ?





MAROTTE

Ouy, je le feray; ma rage ne connoît plus rien, il faut que je t'étrangle avant que tu fois pendu.

SCÈNE XIII

BARNABAS, LES PRÉCÉDENS

BARNABAS

Arreftez, arreftez.

MAROTTE

Qu'entends-je ?

BARNABAS

Écoutez-moy, gardes, écartez la victime.

Qu'alliez-vous faire,
Trifte mère,
Dans votre colère,
Qu'alliez-vous faire ?

MAROTTE

Qui me parle comme cela ?

BARNABAS

Hélas, qu'alliez-vous faire là ?

AIR : *Amis, ſans regretter.*

Dans quel déſordre vous feriez
Par votre injuſte haine,
Contre les règles, vous auriez
Enſanglanté la ſcène,
Celuy que votre bras était près d'immoler...

MAROTTE

Eh bien!

BARNABAS

C'eſt...

MAROTTE

Achevez.

BARNABAS

Votre fils.

MAROTTE

Mon fils, ah! Simone.

SIMONE

Madame.

BARNABAS

Quelle ſituation.

SIMONE

AIR : *Dans notre village.*

Voicy de la pièce,
L'endroit favory.
(*à Barnabas)* Mettez-vous icy.
Tombez aux pieds de ma maîtreſſe,
Pour faire un tableau
Tant vieux que nouveau.

AIR : *Un peu d'aide.*

Penchez fur moy votre tefte
Dans une pofture honnefte.
Prenez mon bras pour foutien :
Il faut même en fa foibleffe
Conferver de la noblesse.

MAROTTE

Un peu d'aide fait grand bien.

BARNABAS

Reconnoiffez le fidèle Barnabas que je me fçay bon gré d'être venu fi à point pour notre cher enfant.

AIR : *Il veut encore.*

Ses paupières feroient clofes,
Si je n'euffe été là tout preft,
Qu'aujourd'huy pour votre intéreft,
Le hazard fait de belles chofes !
Avouez-le donc, s'il vous plaît,
Le hazard fait de belles chofes.

MAROTTE

AIR : *Voicy les Dragons.*

Je vois venir Rudifontè
Les yeux en courroux.

BARNABAS

Sa préfence me démonte.

SIMONE

Que votre cœur fe furmonte,
Remettez-vous.

BARNABAS *(fortant)*

Gardez-vous bien de luy rien découvrir, les jours de votre fils dépendent de votre difcrétion.

SCÈNE XIV

RUDIFONTE, SIMONE, MAROTTE, BRIQUET

RUDIFONTE

Auffitoft, Madame, que j'ay fçu que cet étranger étoit le meurtrier de votre fils, j'ay fait ordonner fon châtiment.

AIR : *Perette étant deffus l'herbette.*

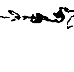
Par une vengeance complète
Vous en allez être défaite.

MAROTTE

Le cas eft grave.

RUDIFONTE

Je le fçay.





MAROTTE

La juſtice doit être faite,
Mais il faut quelque délay.

RUDIFONTE

Cette ſroideur m'étonne.

MAROTTE *(bas)*

Comment luy cacher mon trouble. *(Haut)* Il peut avoir des complices et dans ces occaſions, vous ne l'ignorez pas vous-même, il eſt...

RUDIFONTE

Votre eſprit me paroiſt occupé.

MAROTTE

Je fais réflexion à quelque choſe d'important dont il faut que je m'éclairciſſe. Je vous quitte un moment.

SCÈNE XV

RUDIFONTE, BRIQUET

RUDIFONTE

Que veut dire ce changement ? je l'ay vu ſi ardente à vouloir le punir.

Air : *Tu voulois tricher.*

Quand le moment en approche,
Elle veut m'en détourner.

BRIQUET

Elle m'a paru friſſonner,
Monſieur, à votre approche ;
Tout cela me fait ſoupçonner
Quelque anguille ſous roche.

RUDIFONTE

On m'a parlé d'un certain vieillard, je ne l'ay point encore vu ; pourquoy ſe dérobe-t-il à ma vue?

BRIQUET

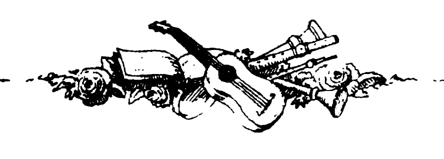
Monſieur, il ſe pourroit bien que ce jeune étranger eût attendri ſon ennemie : les veuves de ſon âge ſont ſuſceptibles.

Air : *La Poudre prend.*

Aiſément on s'en rend vainqueur,
C'eſt de l'amadou que leur cœur.
Quand ce petit dieu porte-flèche
Approche trop près de la mèche,
Pan pan,
La poudre prend,
Tout eſt en feu dans un inſtant.

RUDIFONTE

Plus j'y penſe, plus tes ſoupçons me paroiſſent juſtes ; va me les chercher tous deux.



SCÈNE XVI

RUDIFONTE *(seul)*

AIR : *Du Capucin.*

Je m'y prendray d'une manière
Qui découvrira le myſtère;
Si je l'examinois plus tard,
On me taxeroit de faibleſſe.
Le drôle a la peau d'un renard,
Peut-être en a-t-il la fineſſe.

SCÈNE XVII

RUDIFONTE, MAROTTE, CADET

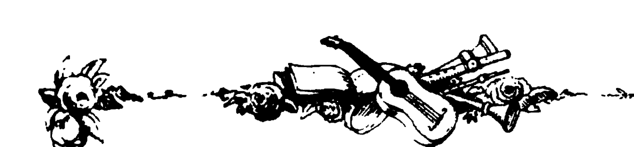
RUDIFONTE

AIR : *Dieu d'amour*

C'en eſt fait:
Il eſt temps que ſon ſupplice
S'accompliſſe.

MAROTTE

Vous aurez regret
De condamner ſans connoître.
Un juge doit être
Sûr de son fait.



RUDIFONTE

Malgré vous
Vos yeux répandent des larmes.
Que d'alarmes!

MAROTTE

Quel courroux!

RUDIFONTE

Les lois ordonnent qu'il périſſe.

MAROTTE

Écoutez-moy.

RUDIFONTE

Je ne puis: qu'on le ſaiſiſſe!

MAROTTE

C'eſt mon fils.

CADET

Moy, votre fils, Madame? O deſtin tröp heüreux.

RUDIFONTE

Eſt-il poſſible, ô fort!

MAROTTE

O fortune!

CADET

Ah! grand dieu!



MAROTTE

Ah! mon fils,

CADET

Ah! ma mère, en cette contenance
Savourons le plaifir de la reconnoiffance.
Que mon cœur eft content, que je fuis enchanté
De rendre mes refpects aux flancs qui m'ont porté.

RUDIFONTE

Ce que vous me dites eft-il bien vrai?

MAROTTE

AIR: *C'eft Monsieur de La Ramée.*

Pour fléchir ta colère
J'embraffe tes genoux;
Juge fi je fuis mère.

CADET

Madame, levez-vous.

MAROTTE *(à Cadet (bas)*

Il nous pourroit fort bien accufer d'impofture,
Ce n'eft point aux tyrans à fentir la nature.

RUDIFONTE

Ce fait eft peu certain, mais je veux bien le croire,
J'en fuis même ravy pour mes feux, pour ma gloire,
Et je rends grâce au fort qui, par ce dernier trait,
Met mon amour au point d'être enfin fatisfait.
De ce fils prétendu, je tiens la deftinée;



Le crime qu'il a fait, la mort qu'il a donnée,
Au pouvoir du prévoſt rendent ſes jours ſoumis,
Si je n'ay votre main, vous n'avez plus de fils.

MAROTTE

Quel arreſt!

CADET

Le barbare!

RUDIFONTE

Faites-y réflexion. Madame et toy.

AIR: *De la Ceinture.*

Deviens digne de ma faveur,
Par la douceur et la ſoupleſſe,

CADET

N'insulte point à mon malheur,
Tu n'es fort que par ma faibleſſe.

AIR: *Que faites-vous.*

Ma valeur mal équipée,
Fait des efforts ſuperflus ;
Cruel, que n'ay-je une épée,
Bientoſt tu n'en aurois plus.

RUDIFONTE

AIR: *Non, je ne feray.*

Je retiens mon courroux en faveur de ta mère,

CADET

Moy, je pourrois avoir un ſemblable beau-père!

RUDIFONTE

Vous le prenez, mon cher, fur un ton un peu haut,
Et ſi je m'en croyois.

CADET

Tu croirois un maraut.

RUDIFONTE

Un maraut!

CADET

Verray-je, fans effet, et ma haine et ma rage,
Que ne puis-je à l'inſtant, au gré de mon courage,
Laver tous tes forfaits dans ton fang déteſté
Et voler par ta mort, à l'immortalité.

RUDIFONTE

Comment donc, voilà du grand.

AIR : *J'entends le bruit.*

Tantoſt d'un air ſimple et ruſtique,
Tu t'exprimois tout uniment;
Dans le langage pathétique
Ton progrès me femble étonnant,
Et de sixième en rhétorique,
Tu paſſes bien rapidement.

Avouez, Madame, que je fuis un tyran d'une bonne pâte.

AIR : *Sans ſonner mot.*

Aux risques de paſſer pour ſot,
J'endure tout de ce marmot,

Sans dire mot, fans fonner mot,
Et je fuis par un cas nouveau
Comme un agneau.

(Bas.) Madame, c'eft à vous à le déterminer. *(A Briquet)* Viens recevoir quelques ordres. *(Ils s'écartent un peu).*

MAROTTE

Il faut céder à la néceffité ; imitez-moy, mon fils.

AIR : *Je ne veux plus aller.*

Avec luy, je veux bien, hélas !
Malgré ses manières féroces,
Pour te dérober au trépas,
Convoler en fecondes noces.

CADET

AIR : *Du Gourdin.*

Au nom de ce cœur maternel,
Dont l'amour eft fi réel,
Renvoyez, je vous conjure,
Ce rebut de la nature.
Qu'elle injure,
Si lorfque tout en murmure
Vous receviez dans votre main
Celle d'un coquin, celle d'un gredin,
Din, din.

RUDIFONTE *(à Briquet)*

Si ce petit fot-là continue à me tenir tefte,

je fçay bien ce que je feray en allant chez le notaire.

AIR: *Ma raifon s'en va.*

Pour me fervir d'une commune phrafe,
Par fon trépas, j'affureray mes droits ;
Mais s'il me faut parler avec emphafe
Tiens c'eft, mon cher, une fourmy que j'écrafe
Sous mes pieds en allant aux bois.

SCÈNE XVIII

CORNET, LES PRÉCÉDENS

CORNET

Monfieur.

RUDIFONTE

Que me veut-on ?

CORNET

M. Dubail, votre notaire, s'impatiente fort.

AIR : *Le Bois de Boulogne.*

De fa part je viens demander,
La raifon qui vous fait tarder.
Quelle réponfe dois-je faire ?

RUDIFONTE

Nous allons finir notre affaire.



AIR : *Des Acteurs déplacés.*

Ne délibérez pas tant,
Madame, le temps preſſe.

CORNET

La minute vous attend
Et le maître clerc à l'inſtant
La dreſſe.

RUDIFONTE *(à Cornet)*

Dans le moment pour ſigner,
J'y vais avec la future,
(à Cadet) Viens, ſuis-nous, ſans baraguiner.

CADET

Turelure,

RUDIFONTE

J'y veux voir ta ſignature.

CADET

Robin turelure lure

AIR : *Des Billets doux.*

Je n'en feray rien, s'il vous plaît.

MAROTTE

Songe que ton ſeul intéreſt
Dans ce moment m'inſpire.

CADET

Je ſuis bien votre ſerviteur,

Mais pour figner mon déshonneur,
Je ne fçay pas écrire.

RUDIFONTE

AIR : *Petite Lavalière.*

Tâchez de le réfoudre,
Je veux voir une fin,
Le laurier ou la foudre
Sont tout prêts dans ma main.
Ce petit mutin-là,
Dont l'orgueil m'importune,
Dans ce jour vous dira,
Sa perte ou fa fortune.

Suivez-moy, Madame.

CADET

Par ce langage vain, tu ne peux m'émouvoir,
Et je me fens un cœur plus grand que ton pouvoir.

RUDIFONTE (*revenant*)

Je reviens fur mes pas pour te dire encore un mot.

AIR: *Que ne la baifez.*

Au nœud que je contracte
Penfe bien, mon amy,
Nous n'avons pas befoin d'un cinquième acte,
Je ne reviendray plus dans ce lieu-cy,

CADET

Plût aux dieux que jamais tu n'y fuffes venu,

MAROTTE (*à Barnabas qui entre*)

Cher Barnabas, je vous recommande mon fils.

SCÈNE XIX

CADET, BERTRAND, BARNABAS

CADET

AIR : *Tu croyois.*

De plaifir et d'ignominie,
Ciel ! quel mélange malheureux
Ce jour, le plus beau de ma vie
En fera-t-il le plus affreux.

BARNABAS

Que faites-vous icy, mon fils?

CADTT

Ah ! mon père, que vos foins me font funestes.

BERTRAND

Il ne manque plus que vous pour achever la noce; venez donc, plus on eft de fous et plus on rit.

BARNABAS

Votre mère a déjà fans doute figné le contract.

CADET

AIR: *Le Cabaret.*

Non, je ne ſuis pas aſſez ſot
Pour ſouffrir qu'elle s'encanaille,
Je ne veux point en un mot,
Que ce beau contract la vaille.

Le caractère de Rudifonte vous eſt-il inconnu?

AIR: *Voicy les Dragons.*

Pour peu qu'on le laiſſe faire
Il nous prendra tout.

BERTRAND

Il a ruiné le père,
Il ruinera la mère,
Et vous itou.

BARNABAS

Songez qu'il eſt le maître de vos jours.

AIR: *Marche françoise.*

Si votre cœur, toujours, réſiſte à ſon vouloir,
Vous ſentirez bientoſt ſon funeſte pouvoir.

CADET

J'aimerois mieux cent fois mourir que de le voir
Forcer ma triſte mère à trahir ſon devoir.

BARNABAS

Ces ſentiments-là sont beaux; mais



Dans un femblable cas, vous devez le fçavoir,
La mort eſt un opprobre et la vie un devoir.

BERTRAND

C'eſt bien dit, morbleu, vive la vie!

BARNABAS

Ce jour vous a rendu votre mère, ne la connoîtrez-vous que pour la défobéir.
Allez, au nom des dieux, figner chez le notaire.

CADET

J'y vais; mais on verra ce que mon bras fçait faire.

SCÈNE XX

BARNABAS, BERTRAND

BARNABAS

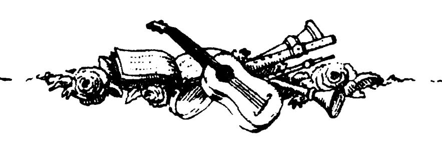
AIR: *Laiſſe-moi donc.*

Je tremble de cette menace,
Partez, allez, retenez fon audace.

BERTRAND

Vous y viendrez fans doute auſſy?





BARNABAS

Pour luy mon ardeur eſt extrême,
Mais...

BERTRAND

Mais pourquoy reſter icy ?
Que ne le ſuivez-vous, vous-même ?

BARNABAS

AIR: *Des Vieillards de Théſée.*

Je ſçay bien que dans cette occurrence
Je devrois par prudence,
Suivre ſes pas ;
Je crains fort un eſclandre,
Cadet n'eſt pas tendre.
J'apaiſerois ces débats
Quoique vieux et peu leſte.
Pour me rendre preſte,
La crainte suffit,
Mais il faut que je reſte,
Pour le récit.

SCÈNE XXI

BARNABAS *(ſeul)*

Triſte néceſſité, dures lois du théâtre,
Dans quel fâcheux état ſuis-je réduit par vous ?
Peut-eſtre, en ce moment, celuy que j'idolâtre,

Dans un combat ſanglant, donne et reçoit des coups.
Tandis qu'à coups de poing chacun ſe fait juſtice,
Je m'époumone icy par des cris impuiſſants,
Et me voilà, hélas! chargé comme un Jocriſſe,
D'amuſer le tapis et de tuer le tems.

AIR : *Belle brune.*

Que ne puis-je
M'abandonner librement
Aux ſoins que mon zèle exige.

AIR : *De la Béquille.*

Comme j'étrillerois
Cet infâme ſoudrille
Comme ſur luy j'irois
A grands coups de béquille.
Triſte et cher uſtenſile,
Qu'on chante tant, hélas!
Tu deviens inutile
Au pauvre Barnabas.

AIR : *Charivary.*

Qu'entends-je ? chez le notaire
L'on fait du bruit,
C'eſt Cadet, ce téméraire;
J'avois prédit
Qu'il feroit bientoſt icy
Charivary,

AIR : *C'eſt ce qui vous enrhume.*

Mais quelqu'un déjà vient dans ce ſéjour.

SCÈNE XXII

BERTRAND, BARNABAS

BARNABAS

Quel eſt donc l'objet de ce prompt retour
Qui vous met hors d'haleine ?

BERTRAND

Le récit très-long d'un combat très-court
Auprès de vous m'amène.

BARNABAS

AIR : *Comme un Coucou.*

Ne tombez point dans ce délire
Faut-il avec tant d'appareil,
Mettre un gros quart d'heure à nous dire,
Ce qui s'eſt fait en un clin d'œil.

BERTRAND

AIR : *De Bellrophon.*

Écoutez, ſoyez attentif
Au ton plaintif
D'un récit peu récréatif :
Notre eſcogrif,
Expectatif,

Méditatif,
Impératif,
Rébarbatif
Et morofif,
Du contrat tient le fatal plumitif.
Il demande en un mot décifif,
Définitif.
Déjà l'efprit craintif
Plein d'un chagrin exceffif.
Marotte est là d'un air paffif
A cet exécutif.
Cadet furvient d'un pas hâtif,
Résolutif,
Expéditif,
Il faifit un canif,
Sans qu'on pénètre fon motif
Et du fer offensif
Perçant le papier conjonctif
Détruit tout le préparatif
Main, coup de pied confécutif
Vient feconder fon bras actif
Il frappe.
Rudifonte fait le rétif,
Mais dans fa fureur il attrape
Pouf, paf et pif
D'un poing maffif
L'apoftrophant trois fois le rend plus mort que vif.

BARNABAS

Je respire; mais enfin qu'eft devenu le tyran?

BERTRAND

AIR : *Jeune Zéphire.*

Un médecin grand amy du notaire,
Dans fon logis fe trouve par bonheur,
De ce docteur le fecours falutaire
Acheva l'ouvrage d'un vainqueur.

Vous pouvez compter que Rudifonte n'en reviendra pas.

SCÈNE XXIII

MAROTTE, CADET, BARNABAS, BERTRAND

MAROTTE

Venez, venez jouir des fruits de la victoire.

CADET

C'eft aux dieux que je dois ce grand événement.

MAROTTE

Qui l'eût dit, ô mon fils, qu'un bonheur fi charmant
Sortiroit de cette écritoire
Et qu'un fi petit inftrument
Dût vous procurer tant de gloire.

BARNABAS

Hélas!

MAROTTE

Pourquoy ſoupirer dans cette commune joye?

BARNABAS

AIR : *Comment faire !*

Vous n'avez pas ſujet encor
De vous livrer à ce tranſport;
Votre fils n'eſt pas hors d'affaire,
L'homme qui, dans les flots, eſt mort,
M'inquiète et m'alarme fort.

MAROTTE

Comment faire?

SCÈNE XXIV

SIMONE, LES PRÉCÉDENS

SIMONE

AIR : *Ton humeur.*

Finiſſez ces triſtes plaintes,
J'accours pour vous annoncer
Un fait qui de toutes craintes
Sçaura vous débarraſſer.

CADET

Expliquez-vous, je vous prie.

SIMONE

Par un coup heureux du ſort,
Le noyé ſe trouve en vie
Et le défunt n'eſt pas mort.

MAROTTE

AIR: *Changement piqué.*

Qui vous a dit cela?

SIMONE

Luy-même.
Il eſt, par un bonheur extrême,
Tombé ſur un bateau de foin.

BARNABAS

La jeuneſſe revient de loin.

MAROTTE

Tout comble nos déſirs...

CADET

Vive longtemps ma mère,
Et vous, cher Barnabas, ſoyez toujours mon père.

SIMONE *(Bruit de tambour).*

AIR: *Ne vous laiſſez.*

Ce tambour vient parfaitement
Pour imiter la tragédie,
Chez elle il tourne au dénouement,
Ce bruit en fait la parodie.

SCÈNE DERNIÈRE

BERTRAND, LES PRÉCÉDENS

BERTRAND

Madame, ce ſont les tireurs du papegay.

AIR: *Du Jus d'octobre.*

Avec inſtance, ils vous demandent
L'honneur de paroiſtre en ces lieux.
Que leur diray-je ?..

MAROTTE

Qu'ils s'y rendent
Pour joindre leurs danſes à nos jeux,

DIVERTISSEMENT

AIR :

De ces lieux, chantons la maîtreſſe ;
Heureux un cœur qui de ſes lois dépend;
Patapan.

Que nos voix célèbrent fans ceffe,
Les doux bienfaits qu'elle répand,
Patapan.
Secondez notre ardeur parfaite,
Tambours animés par un bruit éclatant
Elle mérite bien qu'avec vous on répète :
Patapan.

VAUDEVILLE

Pour toucher Climène,
Tircis vainement
Fut longtemps à conter fa peine,
On fe moque de fon tourment.
Cléon s'y prit d'une façon plus belle,
Un fac fut fon début.
Il plut,
C'eft là ce qui s'appelle
Tirer au but.

Dans certaine ville
Quand Damon vint
Malgré fon efprit peu fertile
Bientoft dans le monde il parvint,
Il prodigua, fit dépenfe très-belle.

Sitoſt que l'argent plut
Il plut,
C'eſt là ce qui s'appelle
Tirer au but.

Malgré ſa ſcience
Et ſa bonne foy
Jamais Damis dans la finance,
Ne put avoir certain employ.
Un ignorant fit parler une belle,
Sitoſt qu'elle parut
Il l'eut
C'eſt là ce qui s'appelle
Tirer au but.

Chez un ſecrétaire
Un adroit plaideur,
En recommandant ſon affaire
Doit faire ce geſte flatteur.
Pour ſoutenir le bon droit qui chancelle,
De tout temps un tribut
Valut.
C'eſt là ce qui s'appelle
Tirer au but.

VAUDEVILLE

(On danſe)

Il faut une danſe en rond
Pour rendre la feſte complète,
Mes amis, arrangez-vous donc
Et que chacun de vous répète:
Haut le pied, zeſte et allons gay.
De la ſoupleſſe,
De la viteſſe,
Haut le pied, zeste et allons gay,
Faiſons honneur au papegay.

Nous ſommes tous de bons enfants,
C'eſt l'amitié qui nous raſſemble,
Eſt-il de plaiſir plus charmant,
Que celuy de chanter enſemble:
Haut le pied, zeſte et allons gay,
D'un air ingambe,
Friſons la jambe,
Haut le pied, zeſte et allons gay,
Faiſons honneur au papegay.

Que l'on goûte un heureux deſtin
Quand on danſe avec ſa bergère!
La mienne va m'offrir ſa main
Et je pourrai luy faire faire:
Haut le pied, zeſte et allons gay,

Que l'on fe prenne,
Que l'on fe tienne,
Haut le pied, zefte et allons gay,
Faifons honneur au papegay.

Nous n'avons point à redouter
Qu'icy le chagrin nous altère,
Mais s'il ofe fe préfenter,
Chers amis, forçons-le de faire
Haut le pied, zefte et allons gay,
De peur qu'il n'entre
Dans notre centre,
Haut le pied, zefte et allons gay,
Faifons honneur au papegay.

Tant qu'au logis une maman
Se tient auprès d'une fillette
A l'ouvrage on eft diligent,
Mais quand la bonne fait retraite :
Haut le pied, zefte et allons gay,
Comme on gambille,
Comme on fautille,
Haut le pied, zefte et allons gay,
Faifons honneur au papegay.

Du maître l'afpect impofant
Rend l'écolier fage et tranquille,
Mais auffitoft que le régent
Va faire un petit tour en ville :
Haut le pied, zefte et allons gay,
Que de gambades,
Que de ruades,

Haut le pied, zeſte et allons gay,
Faiſons honneur au papegay.

Un amant reſſemble au renard,
En cachette il vient, il s'écoule,
Donnez-vous-en de garde, car
Sitoſt qu'il a croqué la poule :
Haut le pied, zeſte et allons gay,
  Comme il dérive,
  Comme il s'eſquive,
Haut le pied, zeſte et allons gay,
Faiſons honneur au papegay.

Raiſon, tu n'es qu'un vain rempart,
Contre le maître de Cythère,
Ce dieu n'a beſoin que d'un dard,
Pour te vaincre et te faire faire :
Haut le pied, zeſte et allons gay,
  Sois à la mode,
  Rends-toi commode,
Haut le pied, zeſte et allons gay,
Faiſons honneur au papegay.

Un jeune héritier, vieux Créſus,
Souvent vous flatte et vous careſſe,
Mais il n'en veut qu'à vos écus,
Et ſitoſt qu'il tient votre eſpèce :
Haut le pied, zeſte et allons gay,
  Quelle bombance,
  Quelle dépenſe,
Haut le pied, zeſte et allons gay,
Faiſons honneur au papegay.

Tout parafite eft un glouton
Qui fleure de loin la fumée ;
Chez vous, tant qu'il gruge, il tient bon,
Mais quand la table eft fupprimée:
Haut le pied, zefte et allons gay,
Quelqu'autre dupe,
Bientoft l'occupe,
Haut le pied, zefte et allons gay,
Faifons honneur au papegay.

Plus fier qu'Alexandre et Céfar,
Un fanfaron partout fe vante,
Sur luy ne comptez guère, car
Dès que l'ennemy fe préfente:
Haut le pied, zefte et allons gay,
Le pauvre athlète,
Bas la retraite,
Haut le pied, zefte et allons gay,
Faifons honneur au papegay.

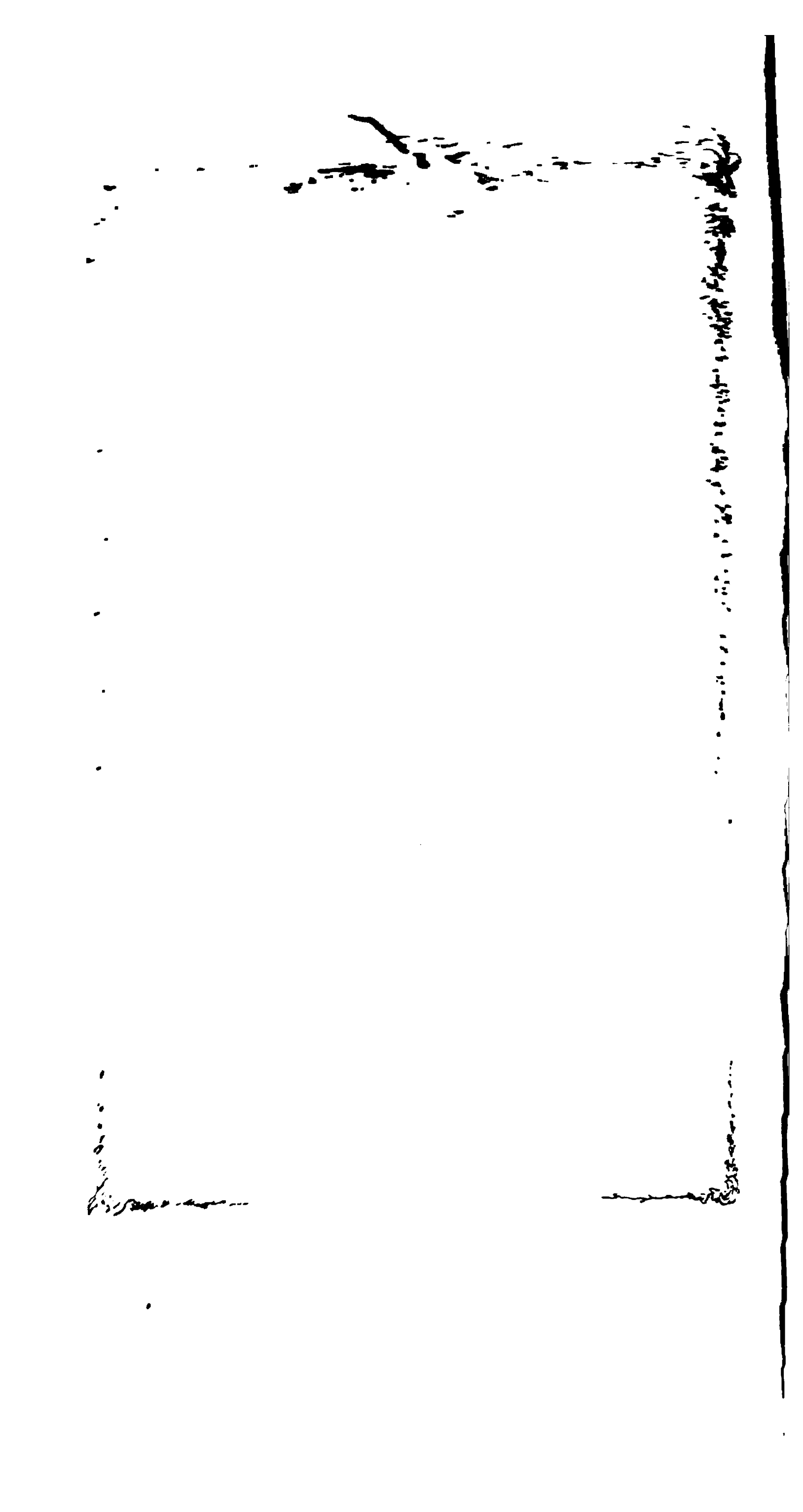
Il n'eft point de fort que l'amour
En très-peu de temps ne réduife,
Mais il n'y fait pas long féjour,
Et fitoft que la place eft prife:
Haut le pied, zefte et allons gay,
Le petit drôle,
Vite s'envole,
Haut le pied, zefte et allons gay,
Faifons honneur au papegay.

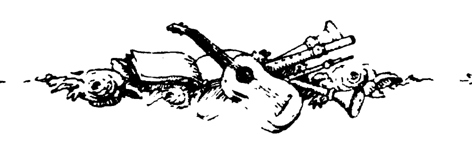
Qu'un médecin vienne chez nous,
Il regarde ce qu'on luy montre,

Voit la langue, tâte le pouls,
Griffonne un mot, tire ſa montre,
Haut le pied, zeſte et allons gay,
De ſa viſite,
Le voilà quitte,
Haut le pied, zeſte et allons gay,
Faiſons honneur au papegay.

En arrivant dans ſon bureau,
Plus d'un commis cauſe, raiſonne,
Prend du tabac, fait trois zéros,
Et puis, ſitoſt que midi ſonne :
Haut le pied, zeſte et allons gay,
Foin de l'ouvrage,
On déménage,
Haut le pied, zeſte et allons gay,
Faiſons honneur au papegay.

Quand un ouvrage eſt comme il faut,
Juſques au dénouement on l'aime,
Mais un plat vous laſſe bientoſt
Et ſouvent, à l'acte deuxième :
Haut le pied, zeſte et allons gay,
Sans qu'on l'achève,
Chacun ſe lève,
Haut le pied, zeſte et allons gay,
Faiſons honneur au papegay.



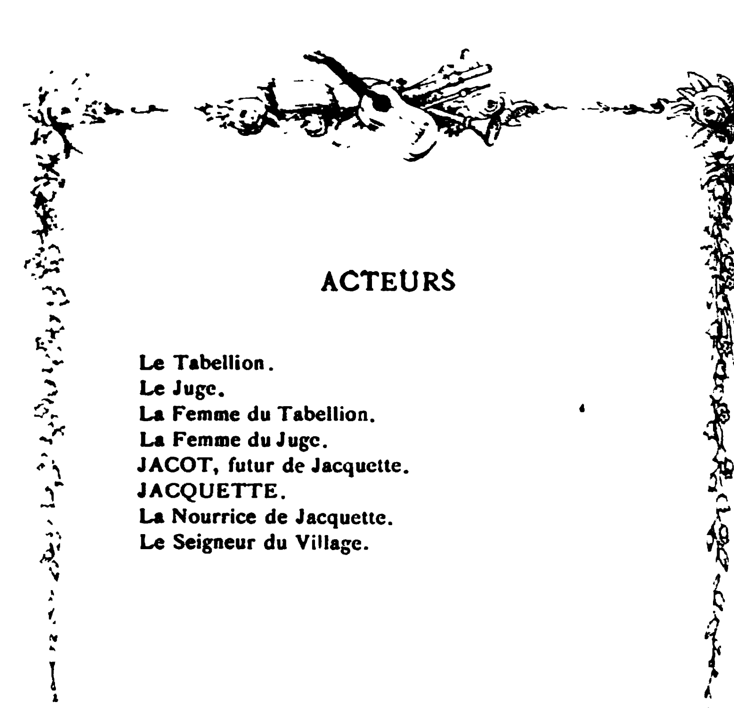


LES COFFRES

PIÈCE D'UN ACTE

PAR M. GALLET

Représentée sur le théâtre de l'Opéra-Comique de la foire Saint-Laurent le 16 septembre 1736



ACTEURS

Le Tabellion.
Le Juge.
La Femme du Tabellion.
La Femme du Juge.
JACOT, futur de Jacquette.
JACQUETTE.
La Nourrice de Jacquette.
Le Seigneur du Village.



SCÈNE I

(Le théâtre repréſente un village duquel on voit le château).

JACQUETE, LE TABELLION

JACQUETTE

AIR: *La Paliſſe.*

Quatre mois ſe font paſſés
Depuis la mort de mon père.

LE TABELLION

C'eſt le regretter aſſez.

JACQUETTE

Sa perte m'eſt bien amère.

LE TABELLION

Cela eſt narurel; mais il ne faut point, belle Jacquette, s'exténuer pour donner aux morts des pleurs qui leur ſont inutiles.

JACQUETTE

J'ai perdu ma mère en bas-âge, cela ne me fut pas ſi ſenſible ; cependant, monſieur le Tabellion, j'ay pris mon party, et je compte que je ſeray ce ſoir fiancée avec Jacot, à qui mon père m'avoit accordée avant de mourir. *(Elle pleure, hi, hi, hi).*

AIR : *Réveillez-vous.*

Ce ſouvenir-là me déſole,
Mais ſur moy je fais un effort.

LE TABELLION

Un mary bon vivant conſole
De la perte d'un père mort.

JACQUETTE

AIR : *Oh! vraiement, je m'y connois.*

Demain, par les nœuds d'hyménée,
Nous joindrons notre deſtinée ;
Puisqu'en cela vous m'approuvez,
Rendez-moy ce que vous ſçavez.

LE TABELLION

Les cent écus, n'eſt-ce pas ?

JACQUETTE

Ouy, Monſieur le Tabellion.

LE TABELLION

Hélas, quand ton bonhomme de père me les remit pour te ſervir de dot, il ne penſoit pas que la mort dût le ſurprendre à la veille de tes noces; ce fut dommage en vérité.

AIR : *De tous les Capucins.*

Me connoiſſant fort honnête homme,
Feu ton père de cette ſomme,
N'exigea receu, ni billet.

JACQUETTE

Ç'auroit été vous faire injure.

LE TABELLION

Je te prouveray qu'en effet,
On peut compter ſur ma droiture.

Je te rendray ton argent. Mais, Jacquette, cette bonne foy-là doit me valoir quelque choſe.

JACQUETTE

Un grand mercy, Monſieur le Tabellion.

LE TABELLION

Oh ! ce n'eſt pas aſſez : il faut que tu me permettes d'aller ce ſoir porter les eſpèces dans ta chambre, où tu m'accorderas quelques moments d'entretien ſans témoins que nous deux.

JACQUETTE

Cela ne ſe peut, Monſieur le Tabellion ; on m'a dit qu'il y avoit du mal à ſe trouver en certains endroits ſeule avec des hommes.

LE TABELLION

Eh bien ! l'amour ſera de la partie.

JACQUETTE

AIR : *Des Fraiſes.*

Ah ! que ce diſcours confus
Excite en moy le trouble.

LE TABELLION

Je te rends tes cent écus,
Et je t'en donne, par-deſſus,
Le double, le double.

JACQUETTE

Le double.

LE TABELLION

Ouy, à tes cent écus j'en joins deux cents autres, ſi tu les veux, à la condition....

JACQUETTE

AIR : *Philis cherchant ſon amant.*

Non, Monſieur le Tabellion,
Laiſſez cette condition,
Du vôtre je ne prétends rien,
Mais ſeulement, je voudrois bien
Ravoir le mien.

LE TABELLION

AIR : *Bergers dans un bois.*

L'amour qui me fait
Tourner la teſte,
Me rend ta conqueſte
Trop aimable objet.
Tes beaux yeux renverſent
Bouleverſent,
D'un griſon
La trop faible raiſon.
Si tu ris de mon ardeur ſecrette,
Ouy Jacquette,
Ma poulette,
Je ſuis mort ;
Mais ſi tu réponds à la tendreſſe
Qui me preſſe,
Pour toy j'ouvre d'abord
Le coffre fort.

JACQUETTE

Je n'entends rien du tout à ce propos, mais je ſens bien que je ne ſçaurois...

LE TABELLION

Sans cela, tu cours rifque de n'avoir rien: le défefpoir étouffera la bonne foy, tu feras la dupe de tes mépris. Songes-y bien..., nous nous reverrons, car je te quitte pour une affaire. Adieu.

JACQUETTE

Et moy je vais dire au juge que vous ne voulez pas me rendre mon argent. Il vient icy bien à propos.

SCÈNE II

JACQUETTE, LE JUGE

JACQUETTE

Monfieur le Juge!

LE JUGE

Qu'y a-t-il ?

JACQUETTE

Peu de jours avant de mourir, mon père fit le Tabellion dépofitaire de cent écus qui

étoient ma dot pour me marier avec Jacot; comme nous devons être aujourd'huy fiancés, je viens de parler au Tabellion pour me remettre cette ſomme, mais il la refuſe et puis...

AIR : *Un Berger de notre.*

Il me tient un certain langage,
Diſant qu'il ne me rendra rien,
Ou que j'en auray davantage,
Pour quelques moments d'entretien,
Je ne ſçay ce qu'il me veut dire.

LE JUGE

Ah! vraiment, c'eſt un maître ſire.

JACQUETTE

Comme il n'a point donné de reconnoiſſance de l'argent, vous me voyez embarraſſée pour le tirer de ſes mains.

LE JUGE

Peut-il tromper une fille comme toy. *(A part)* Oh! le gaillard. C'eſt bien pour luy, ma foy; tâchons plutoſt de mettre cette bonne fortune dans notre greffe.

AIR : *Votre beauté.*

Ce minois-là ſoumettroit l'univers,
Eſt-il un cœur qui ne portât les fers!

Joly visage,
Gentil corsage,
Tout, sur ma foy,
M'intéresse pour toy.

JACQUETTE

Vous êtes bien obligeant.

LE JUGE

AIR : *Le Cabaret est mon réduit.*

De bon cœur je te serviray.

JACQUETTE

Grand mercy de m'être propice.

LE JUGE

Jacquette, je ne le pourray
Ou je te feray justice.

Je suis charmé de cette occasion pour te prouver mes sentimens.

JACQUETTE

Vous êtes bien honneste.

LE JUGE

Si je ne puis contraindre le Tabellion à te rendre tes cent écus, je te les donne du mien et cent autres avec.

AIR : *Est-ce que ça se demande.*

De ma bourse je tireray

Cette ſomme complète.
Sans regret je les donneray,
Tu ſeras ſatisfaite.
Mais il faut qu'à mes tendres ſeux
Jacquette auſſy ſe rende.

JACQUETTE

Que voulez-vous?

LE JUGE

Ce que je veux,
Eſt-ce que ça ſe demande?

AIR: *Eſt-ce un poulet?*

Je veux dire
Que l'amour me range ſous ta loy
Je ſoupire,
Je reſſens pour toy

JACQUETTE

Quoy?

LE JUGE

Certaine flamme
Qui pénètre mon âme.

JACQUETTE

Non, je ne comprends rien
A cet entretien.

LE JUGE

Ceſſe, ma belle,
De faire la rebelle,

Tu peux, dans un moment,
Soulager mon tourment. *(Il veut l'embraſſer.)*

JACQUETTE

Non, non, non, non, nany,

LE JUGE

Jacquette, ah! ſi, ſi.

Je ſuis plein de bonne volonté pour toy, mais ſi tu n'es qu'une ingrate, n'attends rien de moy.

JACQUETTE

Je ne vous demande que la juſtice et vous me la devez ſans intéreſt.

LE JUGE

Air : *Des Billets doux.*

Ne veux-tu point, en ma faveur,
Montrer un peu plus de douceur.

JACQUETTE

Je n'ai rien à vous dire.

LE JUGE

Je ſens mon ardeur s'augmenter.

JACQUETTE

Et moy, de peur de l'irriter,
Monſieur, je me retire. (*Elle s'en va.*)

LE JUGE

AIR : *Laire, lanlaire.*

Sans m'écouter, elle s'en va,
La friponne me laiffe là,
Mais c'eft tant pis pour fon affaire,
Laire lanlaire, etc.

J'aperçois ma femme et celle du Tabellion; ce font deux bonnes commères enfemble; dans le trouble où je fuis, il faut les éviter.

SCÈNE III

LA FEMME DU JUGE, LA FEMME DU TABELLION

LA FEMME DU TABELLION

Ah! ma commère, la maudite engeance que celle des hommes.

LA FEMME DU JUGE

Ah! ma commère, les infupportables gens que les nôtres.

LA FEMME DU TABELLION

Surtout le mien.

AIR : *Des Trembleurs.*

Pour un rien il fe renfrogne,
Contre moy fans ceffe il grogne,
Sur ma dépenfe il me rogne.
C'eft un homme fans raifon,
Souvent, hélas ! fans vergogne,
S'accointant de quelqu'ivrogne,
Il laiffe au clerc la befogne
Qu'il faut faire à la maifon.

LA FEMME DU JUGE

AIR : *Que je regrette.*

Avec le mien inceffamment,
Il me faut avoir du tapage,
Il doit fçavoir affurément
Quel eft fon devoir en ménage,
Mais il le fait fi rarement,
Qu'il m'en ennuye infiniment.

LA FEMME DU TABELLION

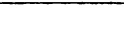
Je vous en offre autant; mais quelqu'un avance, allons plus loin promener nos ennuys.

SCÈNE IV

JACOT, JACQUETTE, LA NOURRICE

JACOT

Queux dénicheux de marles!



AIR : *Turelurette.*

Morgué comme il s'y prenions,
Ces beaux Meſſieurs me voulions
Bailler d'avance une aigrette,
Turelurette *(bis)*
Ma tanturelurette,
Un biau préſent de noces ma foy.

LA NOURRICE

Laiſſez-moi faire; je veux tâcher qu'ils vous en faſſent un autre malgré eux. J'eſpère vous livrer le Tabellion, le Juge et leur argent.

JACOT

Tatigué, Madame la nourrice, qu'ous feriais un bon coup.

LA NOURRICE

Si je réuſſis, je veux, par-deſſus le marché, qu'ils ſoient bernés comme il faut.

AIR : *Du Devoir.*

L'un dans ſes deſſeins mal conçus
Se trouvera camus,
L'autre en ſes deſſeins effrénés,
Aura deux pieds de nez.

JACQUETTE

J'en ſeray bien aiſe ; mais comment...

LA NOURRICE

Ne vous ay-je pas dit ce qu'il me falloit; ne vous mettez pas en peine :

Je réponds du fuccès, mais pour être approuvés,
De femblables projets veulent être achevés.

J'y vais travailler, je feray bientoft de retour. Mes enfants, adieu.

JACOT

Alle n'eft, mardy, pas bête, mais faut que je l'aidions dans le tartagème qu'alle manigance pour gagner l'argent du Tabellion et du Juge; ça ne feroit pas mal dans notre ménage, car je compte bien qu'après cela, je nous marierons tout de bon.

AIR : *Robin turelure.*

J'efpère que je n'aurons
Plus de mauvaife aventure,
Ouy bientoft je dormirons
Turelure.
Sous la même couvarture,
Robin turelure lure.

A la parfin, je n'aurons plus qu'une maifon et je coucherons fous le même toit.

AIR : *Cela m'eft bien dur.*

Au mois de may paffé, Jacquette,
Je penfy être ton époux,

Je te réponds par ma fiquette,
Que l'efpoir m'en femblit bien doux,
Lorfque ton père atteint de maladie,
En pardant la vie,
Retardit mon bonheur futur,
Ça me fut bien dur.

T'en fuit itou un petit brin fâchée, n'eft-ce pas ? Mais qu'as-tu donc ? Tu ne grouilles ny ne fonnes mot.

JACQUETTE

Tiens, Jacot, je fonge que je voudrois bien fçavoir ce que le Tabellion et le Juge me demandoient tantoft. Ne pourrois-tu pas me l'expliquer ?

JACOT

Oh ! que fi, mais t'as jarny bien fait de ne leur pas donner.

AIR : *Du Ballet des Fleurs.*

C'eft, Jacquette, c'eft, Jarnonbille !
C'eft ce qu'on nomme en bon françois
La fleur que toute jeune fille
Ne fçauroit donner qu'une fois.

JACQUETTE

AIR : *De notre Cabale.*

Où fe cueille-t-elle
Cette rare fleur ?

JACOT

C'eſt au jardin de l'honneur,
Et cela s'appelle
Le droit du ſeigneur.

JACQUETTE

Je ne ſuis pas plus avancée qu'auparavant.

JACOT

AIR : *Mon Mary eſt à la Taverne.*

La réponſe itou m'embarraſſe
Gardons cette demande-là
Pour demain dans une autre place.
Dans deux jours tu ſçauras cela,
Mieux que je ne peux te le dire,
Talarerita, talarerire.

Mais voilà ta nourrice qui revient; ſachons ce qu'elle aura fait.

LA NOURRICE

AIR : *Donner dedans.*

Bonne nouvelle, nos barbons,
Dans nos filets viendront ſe prendre,
Ils vont, ſéduits par mes raiſons,
L'un après l'autre icy ſe rendre,
Parbleu, Meſſieurs les verds galants
Je vous feray donner dedans *(bis).*

JACOT

Bon.

JACQUETTE

Mais j'ay peur que...

LA NOURRICE

Paix, vous dis-je, voicy la nuit, détalez, fongez à votre rôle, et moy je vais les attendre au lieu du rendez-vous. J'aperçois déjà le Tabellion.

SCÈNE V

Le théâtre change et repréfente le dedans d'une maifon de payfane.

LA NOURRICE, LE TABELLION

LE TABELLION

Bonfoir, notre chère nourrice, je fuis ponctuel, comme tu vois.

LA NOURRICE

AIR : *De la Ceinture.*

Vagabond jamais après foy
Ne doit faire attendre les belles.

LE TABELLION

Ouy, j'ay volé fur ma foy
Et l'amour m'a prêté fes ailes.

Où eſt la charmante Jacquette? je ſoupire ardemment après le bonheur que tu m'as annoncé de ſa part, et chaque minute me ſemble un siècle.

LA NOURRICE

Elle ne tardera pas; je crois quelle s'ajuſte un peu pour paroiſtre plus agréable.

LE TABELLION

Elle n'en a pas beſoin. Qu'elle vienne comme elle voudra, j'en ſerai toujours enchanté.

AIR : *L'Allumette.*

N'allons point ad hoc et ab hac
Nous amuſer à des vétilles,
Dépêchons-nous, voilà mon ſac.

LA NOURRICE *(à part)*

Et bientoſt vous aurez vos quilles.

LE TABELLION

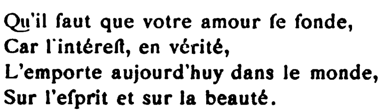
Que dis-tu?

LA NOURRICE

Je dis que vous parlez d'or.

AIR : *Tout roule dans le monde.*

Pour qu'à vos déſirs on réponde,
C'eſt ſur la libéralité



Qu'il faut que votre amour ſe fonde,
Car l'intéreſt, en vérité,
L'emporte aujourd'huy dans le monde,
Sur l'eſprit et sur la beauté.

(On frappe à la porte.)

O contre-temps fâcheux! On frappe. Je ne ſçay qui c'eſt.

AIR : *Du Devoir.*

Marchez tout doux, parlez tout bas,
Que l'on n'entende pas;
Gardons-nous que vous ſoyez vu,
Car tout feroit perdu.

(On redouble.)

On redouble, comment faire ? De grâce, Monſieur le Tabellion, venez, que je vous cache quelque part.

LE TABELLION

Je le veux bien... mais.

LA NOURRICE

Je compte que vous n'y reſterez pas longtemps.

(Ils vont enſemble et puis elle revient, diſant :)

Et d'un; ouvrons à préſent la porte à l'autre.

SCÈNE VI

LA NOURRICE, LE JUGE

LE JUGE

Air : *Des Capucins du monde.*

Je viens, ma chère, en diligence,
De quelques inftants je devance
L'inftant marqué : ce doux moment
Rend mon impatience extrême;
L'on ne peut marcher lentement
Quand on va trouver ce qu'on aime.

LA NOURRICE

Je vois auffi que vous voilà tout échauffé, cela eft dangereux dans ce temps-cy.

LE JUGE

Air : *Quand le péril.*

Que m'importe, quoy qu'il arrive,
Ce n'eft rien que cette chaleur
Et je reffens au fond du cœur
Une autre bien plus vive.

La feule préfence de l'aimable Jacquette, pour y répandre un rafraîchiffement falutaire.



Air :

Rien en vérité ne peut mieux
Calmer l'ardeur qui me poſſède,
Le charmant objet dans ſes yeux,
Porte le mal et le remède.

Mais la belle ne paroiſt point; où eſt-elle ? pourquoy différer de procurer le bien dont tu m'as flatté ? voicy de quoy ſatisfaire à ma promeſſe. *(Montrant le ſac.)* J'attends l'effet de la tienne.

LA NOURRICE

Air : *Bouchez, nayades.*

Un petit tour à ſa toilette
Retient apparemment Jacquette.

LE JUGE

Comme elle eſt, elle eſt toujours bien.
Ah ! que de la voir il me tarde.

LA NOURRICE

Attendez, vous ne perdrez rien,
Ma foy, de ce que l'on vous garde.

LE JUGE

Fin *des lonlanla les genouils.*

Je t'aſſure,
Qu'en attendant
Le temps dure, dure, dure,
Je t'aſſure qu'en attendant

(On frappe.)

LA NOURRICE

Ciel ! qu'eſt-ce que l'on entend ?

(On redouble.)

AIR : *Voicy les Dragons.*

Oh ! diſgrâce épouvantable !
Quelqu'un vient chez nous.
Ma frayeur eſt incroyable,
C'eſt Jacot, il fait le diable ;
Cachez-vous,
Ouy, cachez-vous.

C'eſt la voix du futur de Jacquette, s'il vous trouve chez nous à cette heure, que penſera-t-il ? Je vous en conjure, Monſieur le Juge, ſuivez-moy, que je vous loge dans quelque cachette juſqu'à ce que j'aye congédié ce fâcheux ; cela ſera bientoſt fait.

LE JUGE

Il y faut bien conſentir, puiſque...

LA NOURRICE

Venez donc toure loure loure
Loure litontine.
Il n'eſt point, dans le jardin d'amour,
De roſe ſans épine.

(Ils vont et elle revient.)

SCÈNE VII

LA NOURRICE, JACOT

JACOT

Eh bien ?

LA NOURRICE

Nos deux amoureux ſont en ſûreté.

JACOT

Et leur argent itou, n'eſt-ce pas ?

LA NOURRICE

Ouy.

JACOT

AIR : *Un Boulanger de Goneſſe.*

Queux vieilles teſtes folles,
Il leur faut des tendrons
Attrapons leurs piſtoles
Et pis je leur dirons :
Ce n'eſt pas pour vous,
Meſſieurs les drôles,
Ce n'eſt pas pour vous,
Qu'on cuit cheux nous.

LA NOURRICE

Chut, allons achever notre ouvrage.

JACOT

Allons.



SCÈNE VIII

LA FEMME DU TABELLION, LA FEMME DU JUGE

LA FEMME DU TABELLION

AIR : *Un jour, la petite Fanchon.*

Que la peſte ſoit des maris
Et du mariage,
Reſter fille, bien m'en eût pris.
A préſent, j'enrage.
Avec un ſot animal,
Je me vois aſſortie,
Ma commère, je ſuis mal,
Fort mal,
Très-mal lotie.

LA FEMME DU JUGE

Hélas ! ma commère, vous le ſçavez, je n'ay pas plus de bonheur que vous ; le Juge ne vaut pas mieux que le Tabellion ; auſſi, je n'ay comme vous de conſolation qu'en maudiſſant l'engagement fatal qui nous garotte avec eux.

LA FEMME DU TABELLION

Cela ſoulage.








LA FEMME DU JUGE

AIR : *Fine Calotte.*

Sotte méthode
Loy peu commode,
Sous ton jour affreux,
Le fexe eft malheureux.
Trifte hyménée,
Sa deftinée,
C'eft de ne jamais
Y vivre en paix.

Douce complaifance,
Prompte obéiffance,
Déférence,
Perfévérance
Brillent chez l'amant.
Il eft charmant,
Sa tendreffe pure,
Se mefure
Toujours au fentiment.
Sotte méthode, etc.

Eft-ce, par fon propre choix,
Qu'on s'engage fous tes loix ?
Non, l'amour a peu de poids.
De la nature quelquefois,
Etouffant la voix,
Un père ufe de fes droits,
Trouve-t-on du bien ?
Le refte n'eft rien,
S'écrier,

Supplier,
C'eſt faire un grand crime,
De l'intéreſt, on devient la victime.
Sotte méthode, etc.

Préférant ſouvent
L'hymen au couvent,
Malgré d'autres feux,
Contre ſes vœux,
Fille s'enchaîne.
Pendant quelques jours
Façons et diſcours.
Le mary ſe gêne,
Mais ce n'eſt pas pour toujours.
Même avant le mois
Bien moins courtois,
Il montre à ſa femme
Ce qu'il a dans l'âme,
Sous un air trompeur:
C'eſt un joueur,
C'eſt un buveur,
C'eſt un rêveur,
C'eſt un grondeur
Qui met tout en rumeur ;
Il eſt fougueux,
Hargneux,
Grogneux,
Quinteux,
Fâcheux.
Tout dire
Ce feroit bien pire;
Mais on ſçait que les époux



Sont tous
Vrays ſous,
Grigoux,
Hiboux,
Mauſades et pleins de dégoût.
Il faut cependant quand Monſieur
Eſt en humeur,
Répondre aux dépens des plaiſirs
A ſes déſirs,
Sans barguigner,
Sans rechigner,
Dès qu'il a dit,
On obéit;
Mais ſes douceurs,
Sont des fadeurs
Et ſes ardeurs
Sont des froideurs.
On a des enfants ſur les bras,
Que d'embarras !
Laiſſant tout là,
Monſieur s'en va
Se divertir,
Souvent courir
Le guilledou,
L'on ne ſait où.
Revient fort tard,
Sans nul égard,
Sur un ſoupçon
Pris ſans raiſon,
Fait le démon.
Et la maiſon,
Par le courroux

De ce jaloux,
Eſt ſans deſſus deſſous.
Sotte méthode, etc.

LA FEMME DU TABELLION

Que vous dites vray, ma chère commère, les jeunes perſonnes à marier devroient avoir ce portrait dans un cadre et le regarder ſouvent.

LA FEMME DU JUGE

Dites-moy, par exemple, où eſt à préſent mon ſot de mary.

LA FEMME DU TABELLION

Et vous, apprenez-moy des nouvelles du mien.

LA FEMME DU JUGE

Il eſt ſorty ſans rien dire et n'est pas encore venu.

LA FEMME DU TABELLION

Le mien a fait de même et je ne ſçay ce qu'il eſt devenu.

LA FEMME DU JUGE

Nous ſommes en vérité trop bonnes ; nous devrions les planter-là, et nóus réjouir de notre côté. Mais que fait enſemble tout ce monde-là qui vient vers nous ?

SCÈNE IX ET DERNIÈRE

LE SEIGNEUR, JACOT, JACQUETTE, LA NOURRICE, LE JUGE, SA FEMME, LE TABELLION ET SA FEMME

LE SEIGNEUR *(aux deux femmes)*

Mefdames, reftez un moment s'il vous plaît : vous êtes intéreffées dans l'affaire dont il eft queftion. *(Aux futurs.)* Je crois, mes enfants, tout ce que vous venez de me dire ; mais il nous faut des témoins. La nourrice m'a dit que vous en aviez et qu'elle les alloit produire ; où font-ils ?

LA NOURRICE

AIR :

Monfeigneur, nous en avons.

JACOT

De bons.

LE SEIGNEUR

Qu'ils viennent, nous les verrons.

LA NOURRICE

Quoy qu'en ce cas reprochables,
Ils font gens *(ter)* des plus croyables.

Voicy qu'on les amène.

(On apporte deux coffres.)

LE TABELLION *(dans le coffre à demy ouvert par la nourrice)*

Ouf, j'ay penſé crever dans ton maudit coffre, nourrice de Lucifer !

LE JUGE *(dans le coffre à demy ouvert par Jacot)*

Aye, je reſpire; j'ay cru étouffer dans cette maudite caiſſe.

LA NOURRICE

AIR : *L'autre jour qu'il faiſoit beau.*

Monſieur l'écriturier, tout beau !
Vous allez changer de ramage.

JACOT *(au juge)*

Sortez, ſortez, mon bel oiſeau,
Vous êtes mal dans cette cage.

LE SEIGNEUR

Que vois-je?

LA FEMME DU TABELLION

Oh ! oh !

LA FEMME DU JUGE

Ah ! ah !

LE TABELLION ET LE JUGE

Où ſuis-je ?

(Ils ſortent des coffres et veulent s'enfuir en voyant tout le monde ; mais ils ſont arreſtés par leurs femmes qui les prennent au collet et ils restent dans une humble poſture, tenant leur bourſe).

LA FEMME DU TABELLION

Sachons ce que veut dire tout cecy.

LA FEMME DU JUGE

Voyons ce que tout cela ſignifie.

LE TABELLION

AIR : *Et le tout par nature.*

O dieux ! que je ſuis ſurpris.

LE JUGE

O Ciel ! me voilà bien pris.

LA NOURRICE

Vous apprendrez, par nos ſoins,
A devenir plus ſages.

JACOT *(arrachant les ſacs et les préſentant au Seigneur.)*

Monſeigneur, v'la les témoins
Et v'la les témoignages.

LE SEIGNEUR

Ils ne ſont pas ſuspects.

JACQUETTE

Monfeigneur, je m'en rapporte à votre justice et à votre bonté.

LE SEIGNEUR

Tu peux compter fur l'une et fur l'autre. Meffieurs, il ne vous refte rien à dire qui puiffe vous juftifier. Voicy votre jugement que vous devez encore trouver bien doux. Jacquette gardera pour elle ces efpèces que vous aviez deftinées pour la féduire, et fi déformais vous n'exercez votre miniftère avec plus d'intégrité, vous n'en ferez pas quitte pour de l'argent.

LA FEMME DU TABELLION

Ah traître! à la maifon nous allons voir beau jeu.

LA FEMME DU JUGE

Ah perfide! au logis nous en dirons deux mots.

(Les deux femmes entraînent leurs maris.)

JACOT *(au Seigneur)*

AIR: *Entre l'amour et la raifon.*

Je vous devons certainement,
Grand mercy de ce jugement.




LE SEIGNEUR

Il faut protéger l'innocence,
Je n'ay fait que ce que j'ai dû.
Le vice même, à la vertu,
Fournit ainſy ſa récompenſe.

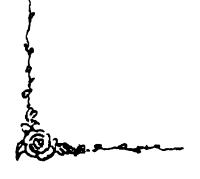
JACOT

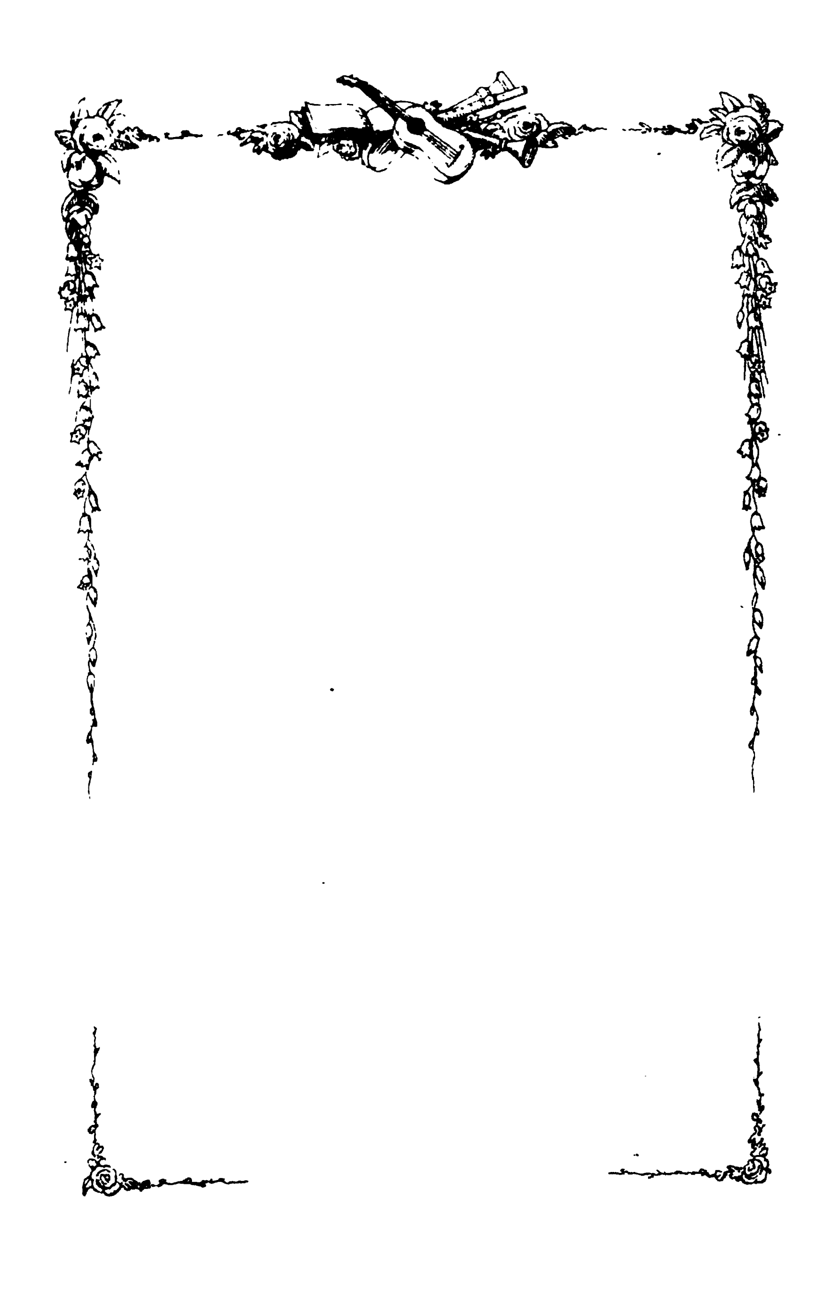
Monſeigneur, je ne vous ſommes pas moins obligés. Et vous nous honoreriais beaucoup si vous v'lez bien nous faire l'honneur d'honorer de votre préſence une petite fête que j'ons fait préparer pour nos fiançailles.

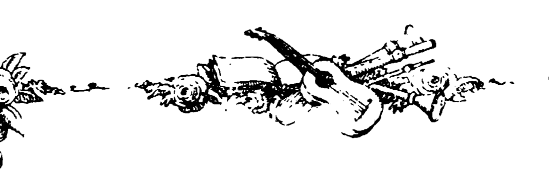
LE SEIGNEUR

Je le veux bien ; que l'on commence.

(On danſe.)





LES

TROQUEURS

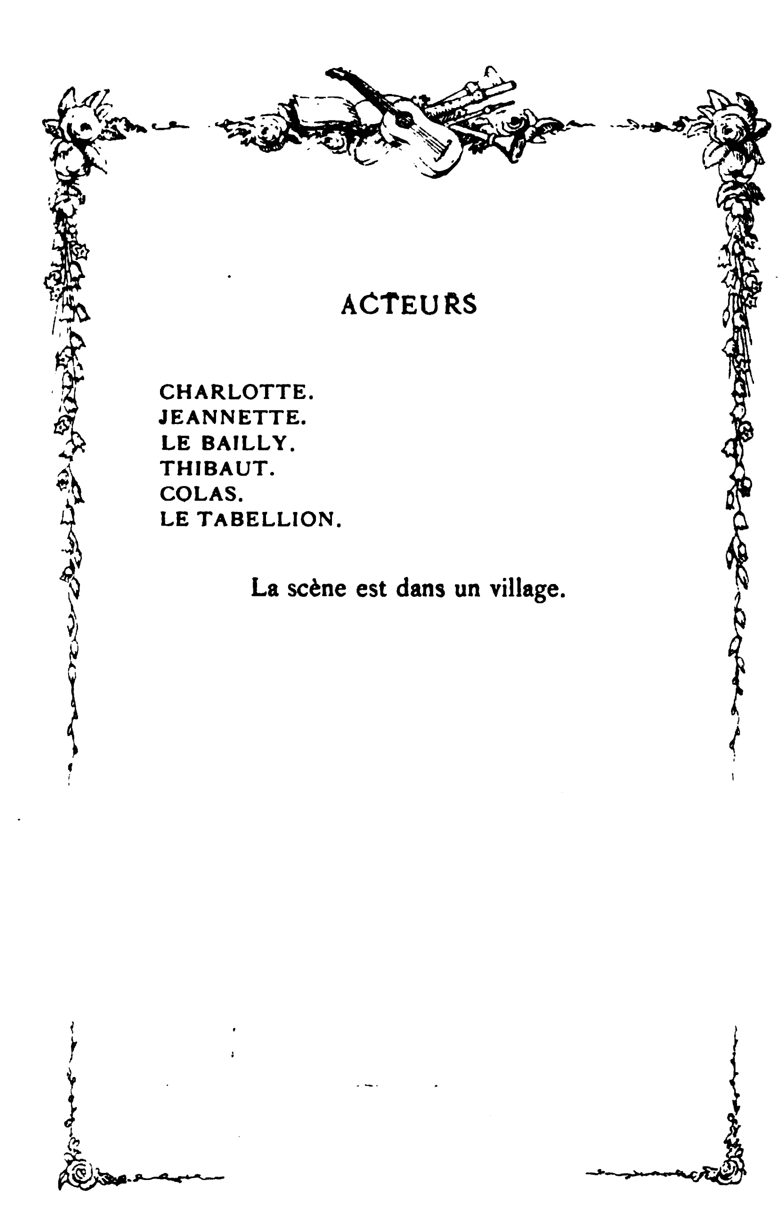
OU

LES FAUSSES INCONSTANCES

OPÉRA COMIQUE EN UN ACTE

AVEC UN DIVERTISSEMENT

PAR M. GALLET



ACTEURS

CHARLOTTE.
JEANNETTE.
LE BAILLY.
THIBAUT.
COLAS.
LE TABELLION.

La scène est dans un village.



SCÈNE Ire

LE BAILLY

Air : *Tique, taque, lon lan la.*

Malgré les ans, le ſçavoir,
Les biens, l'eſprit, le devoir,
Quand l'amour, d'un coup de flèche,
Tique, tique, taque, perce un cœur,
Notre raiſon, par la brèche,
Fuit et fait place au vainqueur.

Un bailli amoureux d'une villageoiſe innocente, ſe voir préférer un miſérable payſan !

AIR : *Quand je bois de ce jus d'octobre.*

A vingt ans, auprès d'Araminthe,
Un amant plaide avec fuccès,
A trente et quarante on l'appointe,
A cinquante, il perd fon procès.

J'aperçois Jeannette; faifons une dernière tentative et tâchons enfin de la déterminer en ma faveur.

SCÈNE II

JEANNETTE, LE BAILLY

LE BAILLY

AIR : *Maris, voulez-vous fuir l'affront, etc.*

L'amour vous conduit fur mes pas :
Votre embarras
Vous décèle.

JEANNETTE

Monfieur, je ne vous cherchois pas,
Un autre en ces lieux m'appelle.
(*Elle veut fortir.*)

LE BAILLY

Vous fuyez un bailly
Qui



De rien n'eſt chiche,
Pour un pauvre garçon...

JEANNETTE

Bon.
Son cœur eſt riche.

LE BAILLY

S'il ne faut, aimable Jeannette, qu'un cœur généreux pour vous plaire, la nature m'a donné autant de ſentiments que la fortune m'a comblé de biens.

JEANNETTE

AIR : *Place à Meſſieurs.*

Si vous m'aimez, contentez mon envie,
De mon amant je crains la jalouſie ;
Il doit ici me rejoindre au plus tôt,
Et place à Thibaut *(bis) !*

SCÈNE III

LE BAILLY, JEANNETTE,
THIBAUT *au fond du théâtre*

LE BAILLY

Ne ſentez-vous pas, ma chère Jeannette, l'avantage d'épouſer le juge du village.



THIBAUT *(à part)*

Quoi ! morgué ! voudroit-il me faire perdre ma caufe ?

JEANNETTE

Je fens tout le bien que vous me voulez faire, mais que feriez-vous d'une fille qui n'auroit que fon cœur à donner pour dot.

THIBAUT *(à part)*

Oh ! Je fuis mort ! elle entend la chicane.

LE BAILLY

C'eft uniquement ce que j'oferois exiger de vous, pour prix des honneurs et des richeffes dont je brûle de vous faire part.

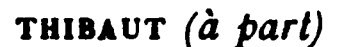
THIBAUT *(à part)*

Il va, pargué, l'acheter à beaux deniers comptants.

LE BAILLY

AIR : *Et autre chofe itou.*

Vous recevrez l'hommage
Des petits et des grands,
Vous aurez équipage,
Des pompons, des rubans,
Et autre chofe itou
Qu'il faut dans le ménage,
Et autre chofe itou,
Dont un cœur eft jaloux.



THIBAUT *(à part)*

Pour ſti-là, elle n'y réſiſtera pas.

JEANNETTE

Oui, voilà de belles merveilles, mais il eſt temps de...

LE BAILLY

Eh! bien, Jeannette, ſi j'obtenois enfin de votre ſœur le conſentement de vous épouſer, vous pourriez, ſans avoir rien à vous reprocher, accepter ma main et ma fortune.

JEANNETTE

AIR : *Aye aye aye, Jeannette.*

Sans écouter ſon penchant,
Il faut qu'une ſœur cadette
Obéiſſe ſur-le-champ,
A ce que ſa ſœur ſouhaite.

THIBAUT *(à part)*

Aye aye, Jeannette, etc.

LE BAILLY

Quoi, ma chère Jeannette, ſi votre ſœur ſe rendoit à mes tendres prières...

JEANNETTE

Il faudroit bien faire un effort; mais je

crains, monſieur le Bailly, que Charlotte ne vous donne point d'eſpérance.

THIBAUT (*à part*)

Ah! v'la, morgué, le marché tout baclé.

LE BAILLY (*joyeux*)

Elle craint, dit-elle. Je vous entends, ma chère Jeannette ; je n'en exige pas davantage de vous. Je cours preſſer Charlotte de conſentir à mon bonheur ; mais ſi je vous obtiens, ſongez que je veux être aimé autant que je vous aime.

JEANNETTE

Allez, allez, vous méritez bien de l'être. (*A part*) Il faut que je l'éloigne.

THIBAUT (*à part*)

L'effrontée! au jour des noces me traiter comme au lendemain!

LE BAILLY

Commencez dès à préſent à oublier Thibaut, et rendez-vous auprès de votre ſœur pour m'appuyer d'un mot favorable.

JEANNETTE

Il vaut mieux vous-même la prévenir. Allez, monſieur le Bailly, je vais vous ſuivre.

THIBAUT (*à part*)

Quelle parfide parfidie !

LE BAILLY

J'y cours.

JEANNETTE

J'en ſuis à la fin débarraſſée.

SCÈNE IV

JEANNETTE, THIBAUT

THIBAUT (*à part*)

J'enrage ! mais faiſons bonne mine à mauvais jeu.

Allons, allons
A la cérémonie, allons.

JEANNETTE

AIR : *Nous ſervons pour vous ſatisfaire.*

Hélas ! mon cher, on nous empêche
D'unir aujourd'huy notre ſort.
Souvent, quand l'amour ſe dépêche,
On le voit s'arrêter d'abord.

THIBAUT (*à part pour la dixième fois*)

C'eſt ce qui ne ſe doit point qui t'arrête.

(Haut) Quoi! Je n'avons plus befoin que de queuques pataraphes, et on vient brider comme ça de pauvres fiancés.

AIR : *Tout ci, tout ça, bredi breda.*

Biautés, quand notre ardeur vous glace,
Que vous baillez à votre amant
Son congé poliment,
Ah ! pour fon congé, paffe;
Mais, quand il plaît tout cy, tout ça,
Bredi, breda,
Si pour une vétille
Vous voulez refter fille,
Halte là !

JEANNETTE

Je n'ai garde vraiment; mais ma fœur Charlotte ne veut plus me laiffer paffer devant elle à caufe de fon droit d'âneffe.

THIBAUT

Pargué ! quand elle auroit un droit d'âne, elle en fera la dupe, et ceux qui fe marient les derniers font tous du moins les plus heureux. *(A part)* Qu'alle eft double! *(Haut)* Mais fi Colas la laiffoit fille, maugré l'amiquié qu'il a pour elle!

JEANNETTE

Il faudroit bien que queuqu'un l'époufit pour nous faire plaifir.

THIBAUT

Quoy! tu veux qu'on épouſe une femme pour faire plaiſir à d'autres.

JEANNETTE

AIR: *Que de chemins différents nous... etc.*

Thibaut, ne ſois point marri
De me voir tant ignorante,
Quand tu ſeras mon mary,
Je deviendrai plus ſervante,
Et ma ſœur m'a toujours dit
Qu'un mary m'ouvriroit l'eſprit.

THIBAUT

AIR : *J'ai rêvé toute la nuit.*

Une fois, deux fois, trois fois,
Réponds à mon tendre choix,
C'eſt trop ſouffrir ſous tes loix.
Veux-tu m'épouſer ? ne le veux-tu pas ?
Car ma foi, je ſuis bien las
D'attendre après tes appas.

JEANNETTE

AIR : *J'avance, avance, etc.*

Pour te prouver mes feux ardents,
Je vais apprendre à mes parents,
Que je me meurs d'impatience.

THIBAUT

J'avance *(trois fois)*
Avec ta peſte d'innocence.

SCÈNE V

THIBAUT

Je l'ai ſerrée au pied de la muraille, la traîtreſſe; me préférer ſon bailli qui n'eſt riche que du bien d'autrui; y avoit longtemps que je ſoupçonnois ſon négoce. Allons, Thibaut, faut prendre ton party.

AIR : *Exaltatis cornibus.*

Si j'épouſois la bonne bête,
Bientoſt, on verroit ſur ma tête
Exaltatis cornibus.
Ne faiſons point d'un garçon ſage,
Homme cornu cornibus.
On croiroit partout le village
Exaltatis cornibus? *(bis)*
Cornuum concornibus.

SCÈNE VI

LE BAILLY, THIBAUT

LE BAILLY *(à part)*

Je n'ai point trouvé Charlotte; eſſayons de dégoûter Thibaut de ſon mariage. *(Haut)*

Quoy! maître Thibaut, près d'épouſer Jeannette, vous n'êtes pas auprès d'elle?

THIBAUT

Elle eſt ben butorde, monſieur le Bailly.

LE BAILLY

Vous héſitez d'en faire votre femme? et depuis quand ne l'aimez-vous plus?

THIBAUT

Depuis que je l'aime.

LE BAILLY

Expliquez-vous!

THIBAUT

AIR : *La Ceinture.*

Un jour ſon bel œil, d'un côté,
S'en vint amouracher le nôtre;
Mais ſa bêtiſe, en vérité,
Me déſamourache de l'autre.

LE BAILLY

Ce n'eſt pas d'aujourd'huy que vous devez la connoître; pourquoy, maintenant, l'abandonnez-vous?

THIBAUT

C'eſt que la mine s'en va, et que la bêtiſe reſte.

LE BAILLY

Accident ordinaire aux filles. Vous n'avez donc plus envie d'épouser Jeannette ?

THIBAUT

Je ne veux point épouser de mauvaises paroles.

LE BAILLY

Votre prudence me charme tellement...

THIBAUT *(à part)*

Je le crois.

LE BAILLY

Que je serois capable de vous donner ma charge...

THIBAUT

Ça n'en vaut pas la peine.

LE BAILLY

Si vous saviez lire. Et ma fille....

THIBAUT

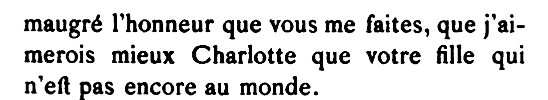
Fy donc ! monsieur le Bailly.

LE BAILLY

Si j'en avois une.

THIBAUT

Tenez, monsieur le Bailly, croiriais-vous,



maugré l'honneur que vous me faites, que j'aimerois mieux Charlotte que votre fille qui n'eſt pas encore au monde.

LE BAILLY

Vous êtes difficile.

THIBAUT

C'eſt que votre fille ne ſera peut-être au monde de ſa vie. *(A part)* Quelle noirceur! vouloir m'excroquer ce que j'ay, pour me donner ce qu'il n'a pas.

LE BAILLY

En attendant, prenez une femme d'eſprit, et je m'engage à défrayer le ménage pendant dix ans.

AIR : *Que j'eſtime mon cher voiſin.*

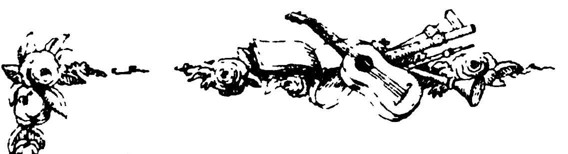
De mes manans, par amitié,
Je fais le bien ſuprême,
Et je leur choiſis leur moitié,
Tout comme pour moy-même.

THIBAUT

Queulle charité !

LE BAILLY

Jeannette ne vous aime plus, soit dit entre nous.



THIBAUT

La fcélérate!

LE BAILLY

Un autre a furpris fon cœur.

THIBAUT

Connoitriez-vous ce mâtin-là, monfieur le Bailly?

LE BAILLY

Non, adieu. Réfléchiffez fur mes avis. *(A part)* Allons informer Jeannette de l'inconftance de ce drôle-cy.

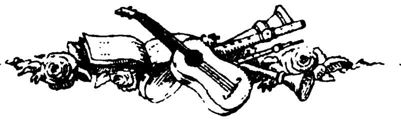
SCÈNE VII

THIBAUT

La belle âme, avec fes femmes qu'il nous choifit comme pour luy. J'en veux morgué une comme pour moy tout feul.

AIR : *Je ne veux pour tout bien que ma vielle.*

Eteignons ma funefte ardeur,
Rompons nos triftes fiançailles.
A Charlotte rendons fa fœur,
Plus d'amoureux, plus d'époufailles.



Quittons avec éclat
La friponne
Qui m'abandonne,
Et brûlons le contrat.

SCÈNE VIII

CHARLOTTE, COLAS

COLAS

AIR : *Si tu ſçavois, Margot, combien je t'aime.*

Morgué, finiſſons, l'amour me tourmente,
Je ſuis ton amant, fais-moi ton mary.
Plus je vois ton nez, et plus il me tente,
Ton cœur eſt, pour moy, par trop renchéri,
Si je n'ay le tien, j'en auray cinquante,
Mais tu n'auras point d'amant ſi joli.

CHARLOTTE

AIR : *Il eſt pourtant temps, ma mère.*

Il faut ſoupirer plus d'un jour,
Pour montrer un parfait amour.

COLAS

Tu connois le mien,
Il n'y manque rien,
Je le montre bien.

Il eſt pourtant temps, pourtant temps, Charlotte,
Il eſt pourtant temps de montrer le tien.

AIR : *Je ne ſçais rien, mais je m'en doute.*

Tu n'es ny de cour, ny de ville,
Et tu fais plus la difficile
Que s'il te falloit un ſeigneur.

CHARLOTTE

Colas, un chacun vaut ſa ſomme,
Mais, en ménage, un laboureur
Travaille mieux qu'un gentilhomme.

COLAS

AIR : *Cela m'eſt bien dur.*

Je ſuis garotté dans ta chaîne,
Tous les jours, tu me fais ſouffrir ;
Si tu ne ſoulages ma peine,
Jeannette ſaura m'en guérir.
Elle n'eſt point, comme toi, ridicule
Avec ton ſcrupule.
Quand je vois ton bel œil d'azur,
Cela m'eſt bien dur.

CHARLOTTE

Je n'oſe t'épouſer à cauſe de ce qu'on dit d'une fille qui ſe marie après avoir fait l'amour.

COLAS

AIR : *Adieu Paniers, etc.*

N'écouter ny plaintes, ny larmes !
Adieu, tu me pouſſes à bout.



Je veux t'époufer tout d'un coup,
Ou je renonce à jamais à tes charmes.

(A part) Y a queuque anguille fous roche, Thibaut luy en a conté avant moy. Je veux fçavoir ce qu'on en dit dans le village.

SCÈNE IX

CHARLOTTE, THIBAUT

CHARLOTTE

Air : *Des Fraifes.*

S'il ne m'épouse déjà,
Colas, comme un ruftique,
Dit qu'il me plantera là ;
Plus j'y penfe et plus cela me pique, etc.

THIBAUT

Ah ! madame Charlotte, je vous cherche partout pour vous apprendre...

CHARLOTTE

Air : *Je ne veux plus m'engager.*

Quand un amant
Complaifant,



Sans ſoupirs
Suit nos déſirs,
L'amour veut qu'il partage
Nos plaiſirs,
Mais il nous dégage
D'un doux eſclavage,
Quand il veut régner ſur nous
Avant d'être époux.

THIBAUT

(A part) Qu'elle eſt langoureuſe ! *(Haut)* Je viens vous dire que...

CHARLOTTE

Air : *Plus on eſt amoureux.*

D'un galant
Trop preſſant,
Le dépit vous venge.
Mais un butor
Mérite fort
Qu'on le change.
Longtemps un favori,
Peu de temps un mary,
C'eſt pour ſentir toujours
Les tendres amours.

THIBAUT

Qu'elle eſt fringante ! Qu'ous me vengeriais bien de Jeannette.

CHARLOTTE

Moy, vous venger de ma fœur!

THIBAUT

Je viens de la furprendre avec le bailly, après toutes les ordonnances que je lui avois faites de ne pas écouter fes gaudriolles.

CHARLOTTE

Eh bien ?

THIBAUT

Elle l'a envoyé pour vous efcamoter la permiffion de s'époufer enfemble.

CHARLOTTE

Bon! Et dans le moment, elle me prioit de me marier ou de la laiffer paffer devant moy.

THIBAUT

V'la ce que c'eft: elle veut être bailliveffe.

AIR : *Vous ne mangerez pas votre pain tout fec.*

Jeannette trahit mon efpoir,
Colas étouffe fa flamme.
Qu'un nouveau feu vienne émouvoir
Et mon cœur et votre âme.
Aimons-nous pour mieux nous venger
Et changeons pour ne plus changer.



SCÈNE X

CHARLOTTE, JEANNETTE, COLAS, THIBAUT

COLAS

Tout bellement, monſieur Thibaut. Ah ! je vous y attrape, mademoiſelle Charlotte ! Jeannette m'a appris toutes vos fredaines ; je ne veux plus d'ami ny d'amoureuſe.

CHARLOTTE

Que t'a-t-elle donc appris ?

COLAS

Que vous avez toujours arriéré les épouſailles à cauſe de Thibaut qui a plus d'eſprit que moy, et qu'il vous a préféré une fille que le bailly n'a pas.

CHARLOTTE

Elle eſt folle, je vais ſçavoir cela !

SCÈNE XI

COLAS, THIBAUT

COLAS

Elle n'ofe plus me regarder en face; vous venez donc piller notre bien, vous? Si je faifois bien, je vous râflerois votre Jeannette; elle eft affez gentille pour l'être.

THIBAUT

Le bailly l'y a baillé de fon rabat dans l'œil. C'eft ly qui nous a culbuté tous les quatre. Pour me venger, je me fuis jeté fur Charlotte, et elle m'aime autant qu'elle te détefte.

COLAS

Je m'en étois douté. V'là d'indeignes criatures.

Air: *Je ne veux plus troubler votre, etc.*

Queu vartigo, queulle horreur incivile!
Avant l'hymen nous trahir tout exprès!
Jamais tendron à la cour, à la ville,
N'auroit ofer nous affronter qu'après.

Je ne fonge plus qu'à me venger du bailly.

THIBAUT

Plantons-là nos fiancées; je fommes leux maris à la çarimonie près. Je n'en voulons plus, je te baille ma femme.

COLAS

Et moy la mienne; vive l'efprit ! je ferons bien vengés.

THIBAUT

Jeannette enragera.

COLAS

Auffi bien, je n'aimois plus Charlotte, à caufe de fa malice.

THIBAUT

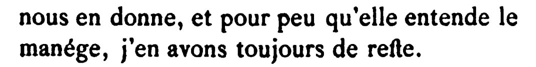
Et moy Jeannette, à caufe de ce qu'elle n'a pas affez de ce que Charlotte a de trop : une femme d'efprit n'apporte en mariage que la corne d'abondance.

COLAS

Oui, mais je voudrois en avoir de la corne comme vous, monfieur Thibaut.

THIBAUT

Je n'en fçaurions porter tant qu'une femme



nous en donne, et pour peu qu'elle entende le manége, j'en avons toujours de refte.

COLAS

Baillez-moy du retour, ou il n'y a rien de bâclé.

THIBAUT

Comment, du retour ?

Air : *Mariez, mariez-moy.*

Jeannette eft un franc tréfor,
C'eft à toi feul de me rendre.

COLAS

Charlotte vaut un mont d'or,
Et n'a furot ny malandre,
Puifque déjà vous avez fon amour,
Je prétends bien cher le vendre.

Ensemble

C'eft à moy, c'eft à moy, fans nul détour,
Qu'il faut bailler du retour.

THIBAUT

Je reprends Jeannette.

COLAS

Et moy Charlotte.

SCÈNE XII

COLAS, THIBAUT, LE TABELLION

LE TABELLION

Voici vos contrats, tout eſt dreſſé pour vos mariages; reſte à vous à...

THIBAUT

Monſieur le Tabellion, la nôtre vaut mieux, je voulons du retour, Colas en veut itou; eſt-ce raiſonnable ?

LE TABELLION

Encor un mot et je ſuis au fait.

COLAS

Ne voyez-vous pas que je ſommes ſur nos traîtreſſes qui nous avont changés et que je changeons en repréſailles.

LE TABELLION

Le trait eſt excellent.

THIBAUT

Allons, Tabellion, jugez-nous.


LE TABELLION

Je trouve Charlotte d'un grand rapport.

COLAS

C'eſt une fille d'eſprit qui ſçait de queu bois alle doit ſe chauffer.

THIBAUT

Une fille ſi douce qu'alle n'en fait qu'à ſa tête.

LE TABELLION

Courage, mes amis. Allons, Thibaut, profitons du haſard.

THIBAUT

Va, Colas, touche-là ! Je te baille encor ma mule qu'eſt morgué auſſi gentille que Jeannette.

COLAS

Allons, vengeons-nous. Sarviteur, monſieur le Tabellion.

LE TABELLION

Où courez-vous donc ſi promptement ?

COLAS

Épouſer Jeannette.

LE TABELLION

Et vous, Thibaut ?



THIBAUT

Époufer Charlotte.

LE TABELLION

Oui, mais fi vous ne plaifez point à vos nouvelles maîtreffes, voudront-elles d'abord...

COLAS

Faut qu'alles faffent ce que je voulons faire.

THIBAUT, COLAS

AIR : *Morgué, tais-toi, carogne.*

Morgué, lampons razade,
Enyvrons l'inconftant amour,
Tope à toi, camarade
Aimons et buvons tour à tour,
Ami,
Trinquez auffi,
Au plaifir, tout provoque.

THIBAUT

Allons, Charlotte, à ta fanté !

COLAS

Allons, Jeannette, à ta fanté !

THIBAUT, COLAS

Surtout plus d'infidélité,
Ou bien fans barguigner, fouffrez
Qu'on vous retroque.



LE TABELLION

Ah! les jolis garçons!

THIBAUT

Pour bailler plus de poids au traité, il nous faut un dédit par lequel celui des deux qui retournera à fon premier endroit s'engage à un gros dédommagement envers l'autre; et le tout pour tromper le bailly.

LE TABELLION

Pour tromper le bailly il n'y a rien que je ne faffe; le dédit eft très-jufte.

COLAS

Quand il ne le feroit pas, on ne peut rien faire fans la juftice.

COLAS, THIBAUT

AIR : *Quand l'auteur de la nature compofa.*

Que d'époux, au fond de l'âme,
Comme nous, voudroient changer de femme.
Que d'époux, au fond de l'âme,
Sans pitié,
Ont troqué leur moitié.

THIBAUT

La marmaille
Nuit et jour braille.



Quand un mari parle, on le chamaille,
S'il travaille,
On le raille.
Rien n'eſt bon
Qu'avec un compagnon.

Tous trois

Que d'époux, etc.

COLAS

Une épouſe
Toujours jalouſe
Partout accompagne un tendre époux;
Mais ſeulette,
En cachette,
Elle eſt la première au rendez-vous.
Le bon mary s'inquiète,
On revient ! il faut filer doux.

Tous trois

Que d'époux, etc.

LE TABELLION

Allons ſigner le dédit; ſuivez-moy, mes enfants !

THIBAUT

Va! queu plaiſir de changer.



SCÈNE XIII

CHARLOTTE, THIBAUT

CHARLOTTE

Et vite, Thibaut! où eft Colas? que je l'époufe. Je n'ai point trouvé Jeannette, mais je veux mettre fin à tout ce brouillamini.

THIBAUT

Eh quoi! vous fongez encore à Colas?

CHARLOTTE

Que voulez-vous dire?

THIBAUT

Que je vous aime, et qu'il ne vous aime plus.

CHARLOTTE

Il eft donc vrai que vous abandonnez Jeannette et que Colas me plante-là. Je n'y comprends rien, c'eft pis qu'un fonge.

THIBAUT

Ça eft pourtant bian riel. Je vous boutte mon affection, mademoifelle Charlotte, il faudra bien qu'ous y refconpondiez, quand vous fçaurais nos belles projections.



AIR : *L'amour veut me furprendre.*

Oubliez un volage,
Rompez à votre tour;
Il faut, dans le bel âge,
Changer de jour en jour.

CHARLOTTE

Allons, je veux abfolument me rapatrier avec Colas, pour fçavoir toutes leurs manigances.

AIR : *Et tant amoureufe.*

Je vais chercher mon perfide,
Car il me faut un amant.
Et tant amoureufe,
J'en veux néceffairement,
Et tant amoureufement.

THIBAUT

Je vas vous épargner ce rapatriage-là ?

SCÈNE XIV

JEANNETTE, COLAS

JEANNETTE

Non, je ne vous quitterai pas que je ne fache de vous tout ce qui court fur nous dans le village.

COLAS

AIR : *La Magnotte.*

De vọtre tendreſſe et de nous
Vous vous ètes moquées,
De nous faire vos époux.
Vous étiais ſi choquées,
Qu'à la parfin, qu'à la parfin, je vous avons trocquées.

JEANNETTE

Trocquées!

COLAS

Oui, trocquées, en troc avec pataraphes.

JEANNETTE

Trocquées! voyez que ces hommes ſont hardis de trocquer des filles qui ne ſont point à eux.

COLAS

AIR : *Les Filles de Nanterre.*

Sans qu'aucun les en gronde,
Les femmes en amour,
Troquons bien par le monde
Leurs maris tous les jours.

JEANNETTE

Trédame, c'eſt qu'ils leur appartiennent à elles.



COLAS

AIR : *Ce pâté qu'on apporte.*

Ceſſez toute querelle,
Aimez mademoiſelle,
Un amant vous appelle,
Répondez à ſes vœux,
Que l'amour ſoit le maître.

JEANNETTE

Traître !

COLAS

Que l'hymen nous aſſemble.

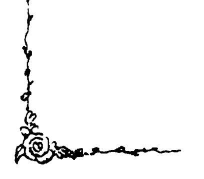
JEANNETTE

Tremble !

COLAS

Parguenne, accueillez mieux :
Mes tranſports, mes déſirs et mes feux.

Charlotte vient à nous ; j'ay juré de ne la plus revoir, dites-lui bien que je ne l'aime plus et je vas faire griffonner un biau contract tout neuf.





SCÈNE XV

CHARLOTTE, JEANNETTE

CHARLOTTE

AIR : *Ma mie Margot.*

Un trocqueur, deux trocqueurs ingrats,
Deux trocqueurs que j'abhorre,
Ont trocqué nos appas.
Mais, zeſte, on n'y tâtera pas
Qu'on ne les trocque encore.

Ah ! ma pauvre Jeannette, je ſommes trocquées comme de vieilles marchandiſes, et c'eſt le bailly qui cauſe tout ça ; mais je l'ai reçu de façon qu'il n'oſera plus t'épouſer.

JEANNETTE

Allez, ma ſœur, c'eſt vous qui cauſez tout notre guignon.

CHARLOTTE

Et moi, je dis que c'eſt toi-même, car Thibaut t'a toujours trouvé trop de ſottiſe pour ſon eſprit.

JEANNETTE

Et Colas, que vous en ſçaviez plus long et plus large que ſon ignorance.

CHARLOTTE

C'eſt qu'il n'a pas l'eſprit de ces meſſieurs qui ſe mariont toujours à bon compte, et qui trocquont leurs femmes quand elles ne ſont plus filles.

JEANNETTE

Qu'allons-nous devenir, ma chère Charlotte?

CHARLOTTE

AIR : *L'Allure.*

Un caprice, un ſoupir,
Un déſir,
Le coup d'œil, le murmure,
L'humeur et l'enjouement,
Aiſément,
Font rouvrir la bleſſure
D'un amant.
Il faut employer l'allure
En ſoupirant,
Il faut employer l'allure.

Les madames de Paris ne faiſont pas autrement pour avoir des amoureux.

JEANNETTE

Et des maris auſſi, ma ſœur?

CHARLOTTE

Oh! pour en avoir, elles ſont les raiſonnables.

JEANNETTE

Eh bien! ce ſont de ceux-cy que je voulons maintenant.

CHARLOTTE

Cela n'empêche pas que je ne faiſions quelques folies à celle fin de nous faire aimer, parce qu'aux champs, il faut avoir un amoureux pour en faire un mary; mais à la ville, les madames prenont un mary pour avoir un amoureux. Tiens, tiens, voilà ce bailly de malheur qui te cherche; le biau merle pour faire des jaloux. Fais-lui ſouffrir bien des rigueurs, tandis que j'amènerai Thibaut pour écouter ton innocence et toutes les trahiſons du bailly.

SCÈNE XVI

JEANNETTE, LE BAILLY

LE BAILLY

AIR: *Le premier Jour de mes Noces.*

Un doux eſpoir me ramène
Plus que jamais attendry.
Votre infortune eſt certaine,

JEANNETTE

O turlutaine !

LE BAILLY

Aimez-moy, changez auſſi.

JEANNETTE

Turlutu tantaleri.

Non. Je ne me fierai plus à perſonne. Les gens de la campagne trocquont leurs maîtreſſes ; les meſſieurs trocquont leurs femmes. J'ay déjà été trocquée au village, on me trocqueroit à la ville, et puis après qu'eſt-ce qui voudroit d'une fille trocquée deux fois ?

LE BAILLY

Ah ! ne craignez rien, je vous aime trop, Jeannette, pour vous changer jamais !

JEANNETTE

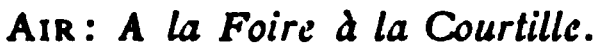
Non, non, monſieur le Bailly, vous me trocqueriez aſſurément.

LE BAILLY

Mais encore une fois, Thibaut vous abandonne et il faut vous venger de ſa perfidie.

JEANNETTE

Soit, mais je ne veux le punir qu'afin qu'il revienne plus toſt à moy.



Air : *A la Foire à la Courtille.*

Vous m'enſeignerez peut-être,
Pour venger mon déſeſpoir,
Quelque châtiment bien traître
Qu'on ne puiſſe jamais voir
    Sans qu'on frémiſſe,
Car vous avez le ſçavoir
    De la juſtice.

LE BAILLY

Vous ne pouvez mieux vous venger qu'en m'épouſant.

JEANNETTE

Comme je ne vous aime point, ce n'eſt pas la peine de vous épouſer.

LE BAILLY

Air : *Vendangez-moy, jeunes Amants !*

De s'aimer mutuellement,
Eſt-il aujourd'huy néceſſaire ?
On fait un époux d'un amant,
Quand on a le don de lui plaire ;
Et de s'engager ſans penchant.
  L'erreur eſt moins extrême,
Que de vouloir ſévèrement
  Punir l'objet qu'on aime.

JEANNETTE

Cela eſt vrai, mais j'aime trop Thibaut pour y renoncer.

LE BAILLY

Vous ne l'aimez point, puifque vous n'êtes pas affez piquée pour m'époufer à fa place.

JEANNETTE

Si jamais je vous aime, et que vous ne vouliez plus de moy, j'en épouferai vite un autre pour vous montrer que je vous aimois.

SCÈNE XVII

CHARLOTTE, JEANNETTE, LE BAILLY

CHARLOTTE

Vraiment, Jeannette, v'la ben d'autres impertinences; eft-ce qu'ils n'ont pas imaginé un dédit, afin que celui qui reviendra à la première qu'il a aimée, affure à l'autre une fomme épouvantable.

LE BAILLY

Il en faut faire un exemple terrible.

JEANNETTE

Comment! ils trocquons leurs maîtreffes, et ils les reprennent pour de l'argent?

CHARLOTTE

Monſieur le Bailly, faut qu'ous en pendiais un des deux?

JEANNETTE

C'eſt Colas.

CHARLOTTE

C'eſt Thibaut.

LE BAILLY

S'il ne falloit que les pendre tous deux pour vous plaire, un de plus ne feroit pas un objet.

CHARLOTTE

Ah! c'en eſt trop. A quelque prix que ce ſoit, rendez-nous ſervice, monſieur le Bailly.

LE BAILLY

Il faut épouſer Thibaut, et Colas crèvera de dépit ſi Jeannette ne l'épouſe pas. Il ne me reſte aucune eſpérance, mais...

CHARLOTTE

Mais, mais, il faut qu'elle ſe marie pour ſe venger auſſi de Thibaut; ils voulont nous tromper, et il faut les tromper eux-mêmes. Ainſi croyez-moy, monſieur le Bailly, épouſez

Jeannette; votre défunte mère n'étoit ny ſi jeune, ny ſi jolie, et votre père s'en eſt bien accommodé; faites de même. Vous ne ferez jamais ſi bon que luy.

LE BAILLY

AIR: *Toque, mon Tambourinot.*

Je romps, pour la belle,
L'heureux célibat.
Il faut avec zèle,
Avant le contrat,
Que je lui donne, donne, un joyau délicat.
(Il donne ſa bague)

CHARLOTTE

Que j'allons bien les punir. Ne ſens-tu pas déjà un certain plaiſir?

JEANNETTE

Un certain plaiſir, oui. C'eſt comme un plaiſir... qui... chagrine.

CHARLOTTE

Tout juſte.

LE BAILLY

AIR: *Tes Yeux fripons, Friponne.*

Les filles affligées
Se conſolent aiſément;
Quand elles ſont vengées

Par le moindre changement.
Avec un nouvel amant,
Les filles affligées
Se confolent aifément.

CHARLOTTE

Courons au devant de Thibaut et marions-nous d'emblée tous quatre.

LE BAILLY

Allons, ne faisons qu'une feule noce de deux mariages.

SCÈNE XVIII

COLAS, JEANNETTE

AIR: *Les Filles de Nanterre.*

Queulle affreufe inconftance !
Vous fuivez le bailly ?

JEANNETTE

Oui, je vais, par vengeance,
L'époufer aujourd'huy.

COLAS

Tatiguenne, ne vous en avisez pas ? vous

gâteriais tout. Je viens vous épouſer pour attraper le bailly, et me venger de Charlotte.

JEANNETTE

Vous feriez mieux de revenir à ma ſœur.

COLAS

Gnia pas moyen. Faut que je ſois votre homme maugré vous, pour venger Thibaut à préſent.

JEANNETTE

C'eſt ce que nous allons voir; laiſſez-moy, allons!

COLAS

Non pas, morgué! je veux prendre des avances. *(Il lui baiſe la main.)*

SCÈNE XIX

CHARLOTTE, THIBAUT, JEANNETTE, COLAS

THIBAUT *(au fond du théâtre, tenant Charlotte sous le bras)*

AIR :

Palſangué, je vians de voir
Un biau tripotage ;

Eh bien, je voulons avoir
Le même avantage.
(Il baiſe la main de Charlotte, Colas le voit.)

COLAS

Air : *Ma Femme eſt femme d'honneur.*

Morgué, qu'ons-je vu là-haut ?
Charlotte embraſſe Thibaut ;
Elle capitule,
C'eſt bien ridicule.

Ah ! ah ! madame Charlotte, vous vous laissez baiſer la main, vous qui ne m'avez jamais voulu laiſſer rien baiſer.

CHARLOTTE

C'eſt que j'aime ſérieuſement Thibaut, et que je me ſuis toujours moquée de vous.

JEANNETTE

Quoi ! Charlotte, eſt-ce tout de bon ?

CHARLOTTE

Tais-toi, ſotte ! careſſe toujours Colas.

COLAS

M'eſt avis qu'ous n'êtes pas plus regrettée que moi, mademoiſelle Jeannette.

JEANNETTE

Tant mieux, je ne veux plaire qu'à vous tout ſeul.

THIBAUT

Morgué! je crois qu'alle aime Colas à préſent, pour me faire endiabler.

CHARLOTTE

Allons, mon mignon, quand j'aurons ſigné le contrat, je viendrons leur faire notre viſite de cérémonie.

JEANNETTE

J'allons auſſi à notre noce, ma ſœur.

THIBAUT

Ah, miſérable! alle n'étoit pas ſi affriandée que ça après moy.

CHARLOTTE

Ne viendras-tu pas auſſi nous voir, Jeannette?

COLAS

Ventregué! je crois que la laide est devenue jolie depuis que je ne l'aime plus.

CHARLOTTE

Juſqu'au revoir, Jeannette?

THIBAUT

Me v'là mort.

COLAS

AIR

Non, tu n'iras pas
Te marier avant Colas,
Je veux avoir la parférence

THIBAUT

Quelle infolence!
Prenons l'avance.

CHARLOTTE

Adieu donc, Colas!

JEANNETTE

Adieu, Thibaut!

COLAS

Non, c'eſt moi qui ferai le faut.

CHARLOTTE

Cher Thibaut!

JEANNETTE

Cher Colas!

Enſemble

Sortons en diligence.

THIBAUT *(à Charlotte)*

Apporte ton bras, partons ſoudain.

COLAS

Jeannette, allons, baille ta main.

JEANNETTE

Courons.

CHARLOTTE

Marchons, volons.

COLAS

Je veux partir en vain,
Thibaut me tient.

THIBAUT

Colas me barre le chemin.

CHARLOTTE

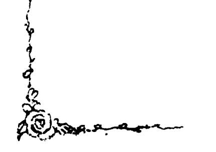
N'importe, faifons violence.

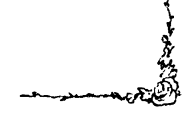
THIBAUT

Colas, eh pourquoi
M'empêcher de bailler ma foi ?
Te voilà tout en défarroi.

COLAS, THIBAUT

C'eft toi, c'eft toi, c'eft toi.





SCÈNE XX

CHARLOTTE, JEANNETTE, THIBAUT, COLAS, LE TABELLION

CHARLOTTE

Eh ! arrivez donc, monſieur le Bailly, Colas veut m'empêcher d'épouſer Thibaut.

LE BAILLY

Allons, allons, Colas n'a plus aucun droit ſur Charlotte.

COLAS

Eſt-ce donc que pour notre argent, je n'aurions pas encore notre droit ſur elle.

LE BAILLY

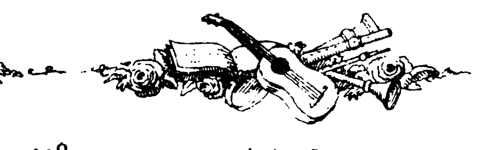
Oui, mais elle aime Thibaut maintenant.

COLAS

Tant pis pour luy. C't'amour-là n'eſt pas dans notre marché.

JEANNETTE

Vous ne m'aimez donc plus ?



COLAS

Eh, non, morgué ! C'eſt Charlotte que j'aime.

THIBAUT

AIR : *Mirliton.*

Puiſque Jeannette eſt punie,
C'en eſt fait, plus de dédit.
Va, je n'aime point ta mie,
Et je te rends à crédit
Son biau nez fripon,
Mirliton, mirlitaine.
Son biau nez fripon,
Don, don.

LE BAILLY

Oh ! parbleu, il n'eſt plus temps, et le dédit...

CHARLOTTE

Je ne veux plus du perfide, qu'il reprenne ſa Jeannette.

COLAS

Pargué, qu'elle épouſe ſon bailly.

THIBAUT

AIR : *Du Berger d'Amphrise.*

Qu'entends-je ? ingrate, inhumaine,
Hélas ! prends pitié de moy.

JEANNETTE

Mon cher Thibaut, lève-toy.



COLAS

Charlotte, apaiſe ma peine.

CHARLOTTE

Je te pardonne à mon tour,
Mais, en ce jour,
Plus de détour.

JEANNETTE

Monſieur de la procédure,
Grand merci de votre amour.

Tous quatre

La bonne aventure
O gué !
La bonne aventure.

THIBAUT *(au bailly)*

Ah ! vous vouliais donc nous en revendre ?

LE BAILLY

Je crève ! j'étouffe !

COLAS

Pour ce coup-ci, c'eſt nous qui avons redreſſé M. le Bailly.

LE BAILLY

Ah ! je vous apprendrai, canailles, à reſpecter votre juge.



Air : *L'Amour comme Neptune.*

Que la trifte chicane
Vous fouffle fes fureurs.
Que l'hymen vous chicane
Ses plus chères douceurs.
Que l'affreufe rancune,
Que les regrets et les pleurs,
Que toutes les terreurs
Défefpèrent vos cœurs,
Que la moitié de la lune
Dirige en plein
Votre deftin.

(Il fort.)

SCÈNE XXI

CHARLOTTE, JEANNETTE, THIBAUT, COLAS

COLAS

Adieu donc, monfieur l'époufeux!

JEANNETTE

Reprenez votre bague!

THIBAUT

Non pas, morgué ! c'eft notre bien qui rentre cheux nous.

CHARLOTTE

Ah! ah! je ne fommes donc plus fi maladroite?

THIBAUT

Tatigué, Jeannette, c'eft ton efprit qui va me tracaffer aujourd'huy.

COLAS

Le mien ne te chiffonnera-t-il pas auffi, Charlotte?

CHARLOTTE

Va, mon cher Colas, plus un homme a d'efprit, moins il chiffonne fa femme.

THIBAUT

AIR: *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Jeannette en biauté fi féconde,
Ranime mon cœur enchanté.

COLAS

Charlotte en efprit, fans feconde,
Rappelle ma fidélité.

Tous quatre

Tout roule aujourd'huy dans le monde,
Sur l'efprit et fur la beauté.

THIBAUT

AIR: *Carillon de Mélufine.*

Bergers, au gré de nos défirs,
Venez célébrer nos plaifirs;



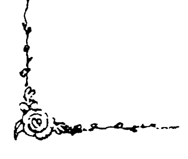
Accourez fillettes précoces,
Sautez ici tant qu'à des noces,
Et qu'avec vous, Cupidon
Gambade à double carillon.

DIVERTISSEMENT

AIR :

Semblable au papillon volage
Qu'on voit voler de fleur en fleur,
L'amour, à la ville, au village,
Vole après tous les cœurs.
On quitte une tendre Sylvie,
Aux champs ainſi qu'à la Cour.
Tircis, deux fois change en ſa vie,
Damon change vingt fois par jour.
Semblable au papillon, etc.

De nos amours, ſi quelques envieux
Vouloient juger par haſard, ou médire,
Aimons-nous, aimons-nous encor mieux,
Aimons-nous, cher amant, et n'en faiſons que rire.



FIN DU TOME II ET DERNIER

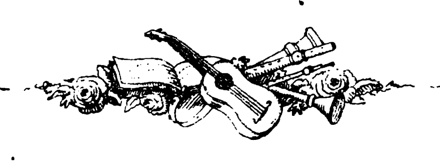


TABLE DES MATIÈRES

—

CHANSONS

COMÉDIES

